

ALOÏS

CHEMINS D'AVENTURES

TOME III

**SENTEURS  
DE MANGUE**

Roman

## Chapitre I

Lundi 3 avril

POIGNY-LA-FORÊT (Yvelines)

Un casque sur les oreilles pour ne pas réveiller bébé, Alexandre écoutait le concerto pour piano de Rachmaninov. Il contemplait par la fenêtre du salon les arbres dont les branches commençaient à se couvrir de petites feuilles vert tendre. Quelle que soit la saison il aimait laisser son esprit vagabonder sur ces dialogues musicaux entre un soliste et un orchestre. Véronique, son épouse, lisait à quelques pas de lui et leur fillette dormait dans la chambre voisine dont la porte restait entrouverte. Ils étaient heureux.

\*

Peu après leur retour du Cambodge, Véronique s'était trouvée enceinte. Ce bonheur avait vite dissipé les douloureux souvenirs de leurs mésaventures asiatiques. Alexandre s'était davantage consacré à ses sociétés qui proposaient à travers le monde des petites unités de dessalement d'eau de mer et dont la gestion quotidienne restait entre les mains de son adjoint hongkongais. Les affaires se portaient très bien malgré des hauts et des bas dans la diffusion de cette méthode aussi nouvelle qu'économique. Parallèlement il était resté très attentif à l'évolution de la grossesse de sa femme. Là aussi tout se présentait sous les meilleurs auspices. De la première échographie jusqu'à la naissance, en septembre dernier, ils avaient connu tous les deux cette belle aventure d'attendre un enfant. Ils n'avaient pas voulu connaître le sexe d'avance et furent par conséquent éblouis de voir paraître une petite fille, apparemment blonde, aux yeux bleus comme tous les bébés à la naissance. Ils avaient ensuite viré au vert, comme ceux de sa mère. Son prénom avait fait débat... Alexandre souhaitait l'appeler Stella, en souvenir du pseudonyme utilisé par Véronique lorsqu'ils s'étaient connus. Elle préférait Jade ; ce fut donc Jade.

Elle avait maintenant sept mois et ses parents s'émerveillaient chaque jour de la voir découvrir peu à peu son univers. Les revenus d'Alexandre étant largement suffisants pour la famille, Véronique avait pris un congé parental d'un an à la suite de son congé maternité. Jade avait donc ses deux parents presque en permanence auprès d'elle et avec l'arrivée du printemps ils effectuaient déjà de petites promenades l'après-midi dans cette belle forêt qui entoure Poigny-la-Forêt.

\*

Jeudi 6 avril

BATTAMBANG (Cambodge).

La porte de la prison de Battambang, au nord du Cambodge, venait de s'entrouvrir pour laisser passer un jeune homme qui avait fini de purger sa peine. Il aurait dû être enchanté de recouvrer sa liberté, pourtant il avait le regard sombre et dissimulait mal sa fureur. Deux ans ! On l'avait condamné à quinze mois de captivité pour des faits qu'il n'avait cessé de contester. Certes, il avait bien tenté de ravir tous les bagages de ce couple de Français, les Tavernier ; certes il les avait abandonnés ligotés dans la nature... Mais ils s'en étaient sortis sans la moindre égratignure et avaient récupéré intégralement leurs sacs et valises avant de rentrer en France ! Le juge n'avait finalement retenu que le vol de véhicule. Le prétendu enlèvement restait incertain à ses yeux, les plaignants étaient absents, il n'y avait pas de témoins directs et l'accusé niait tout en bloc. Ce jeune Cambodgien nommé Winai Nim avait déjà la rage contre les Européens avant son incarcération. Il les rendait responsables de tous les malheurs de son pays, de sa propre famille et surtout de la mort de son père Kamol Seng. S'il avait accepté de travailler dans une mission évangélique c'était pour mieux les approcher et construire peu à peu un dessein de vengeance. Cela ne s'était pas totalement déroulé selon son plan et les circonstances l'avaient mené en prison.

Tous ces mois n'avaient fait que fortifier sa rancœur ; il avait côtoyé des individus qui comme lui en voulaient au monde entier. Tous faisaient serment de prendre leur revanche lorsqu'ils sortiraient. Winai se dit qu'il n'avait pas de temps à perdre une fois revenu à l'air libre. Il avait appris en prison comment se procurer armes et munitions auprès de membres de gangs locaux. Il suffisait, sur recommandation de certains prisonniers, de participer à quelques méfaits pour bénéficier ensuite d'un crédit suffisant.

Ce fut donc sa première démarche, prendre contact avec l'une de ces bandes de délinquants et participer le soir même et les jours suivants à des vols de voitures et un cambriolage nocturne dans la villa inoccupée d'un riche Japonais. Après quoi il passa à l'action proprement dite.

\*

Vendredi 7 avril

PHNOM SROK (Cambodge)

Son objectif prioritaire était la mission du village où son père avait été contraint de travailler au lieu de récupérer ses propres terres après l'épisode tragique des Khmers Rouges. Lui-même

s'était porté volontaire pour approcher les membres de cette mission, il s'y était montré appliqué, réservé et serviable. Personne ne s'était douté à cette époque qu'il avait déjà la haine envers ces gens-là. Il voulait y retourner et les châtier. Il se fit prêter une moto par l'homme qui lui avait fourni deux grenades incendiaires et se lança sur la route, puis la piste menant à Phnom Srok. À quelques centaines de mètres du village il s'arrêta pour attendre la nuit ; il risquait d'être reconnu malgré ces deux années d'absence. L'obscurité venue il approcha silencieusement de la mission. Une lumière lui confirma ce dont il se souvenait : les Pères jésuites Jacob et Constantin dînaient ensemble à l'étage d'une maison sur pilotis avec les six religieuses dans ce qu'ils appelaient le réfectoire. Il fallait faire vite, car ce repas du soir était toujours frugal donc assez rapide. Winai se glissa entre les pilotis et cala solidement les deux grenades dans l'entrelacs de bois qui supportait le plancher du réfectoire. Il accrocha une fine cordelette aux goupilles de sécurité des engins et s'éloigna jusque derrière un muret. Il sourit pour la première fois depuis sa sortie de prison et tira violemment sur la cordelette qui libéra les ressorts enclenchant le système de retardement de quelques secondes. La double explosion fit tout trembler à la ronde. Le petit bâtiment s'effondra dans un grand fracas et des flammes en jaillirent aussitôt. Les gens du voisinage, terrifiés et impuissants, accoururent sans pouvoir s'approcher à moins de quinze mètres. Winai rebroussa chemin tranquillement jusqu'à sa moto et s'en alla dormir à quelques kilomètres de là, dans cette forêt qu'il avait tant parcourue naguère.

Il apprit le lendemain par des paysans du secteur que les huit occupants de la mission avaient tous périés dans un accident inexpliqué. Il regagna Battambang sans s'attarder, car il savait que la police allait enquêter et trouverait sans doute les détonateurs des grenades. Un véritable plaisir sadique le réjouissait profondément mais il savait ne pas devoir rester dans la région au cas où quelqu'un ferait le rapprochement entre cet attentat et sa sortie récente de prison. Il décida de partir pour Sihanoukville, seul port maritime en eau profonde au sud du Cambodge, à plus de cinq cents kilomètres de là.

\*

Samedi 8 avril

POIGNY-LA-FORÊT

Après avoir discrètement frappé à la porte du salon, Louise, la cuisinière, s'approcha d'Alexandre en se penchant vers son oreille.

- Monsieur... Il y a les gendarmes à l'entrée.
- Eh bien... Faites-les entrer, Louise.

Ils étaient deux, ils saluèrent en avançant dans la pièce. Le plus gradé s'excusa pour le dérangement.

- Rien de grave, rassurez-vous. Nous faisons simplement une tournée d'information dans la commune pour inciter les résidents à prendre leurs précautions. Il y a depuis trois jours une série inquiétante de cambriolages. Il se trouve que ça correspond à l'installation de gens du voyage sur un terrain près de Saint-Léger-en-Yvelines. Pas de preuve pour l'instant, mais on a préféré alerter tout le monde.

- Merci beaucoup Messieurs. J'espère que nous ne craignons rien avec le mur qui entoure la propriété et notre jardinier Valentin qui ne s'éloigne presque jamais. Mais vous avez raison, mieux vaut être prévenu. Nous allons faire attention. Puis-je vous proposer quelque chose à boire ?

- Pas pendant le service Monsieur Tavernier. Et puis notre tournée n'est pas finie. Bonne soirée Messieurs-dames.

Lorsqu'ils furent repartis Véronique s'insurgea.

- C'est toujours la même chose ! Il y a des gens du voyage, donc ce sont des voleurs, même si on n'a pas de preuve !

- Oui... Je sais... Le hasard est tout de même curieux qui fait coïncider leur proximité avec les délits. Je vais dire à Valentin d'être vigilant.

Ils reprirent le visionnage du film qu'ils avaient mis sur pause.

\*

Mardi 11 avril

SIHANOUKVILLE (Cambodge)

Monsieur et Madame Tran étaient fiers de leur fille Diem. À vingt-six ans elle avait devant elle un avenir sans doute meilleur que n'avait été leur propre vie. Vietnamiens d'origine ils tenaient dans la capitale cambodgienne, depuis les années quatre-vingt, une petite boutique d'alimentation qui les faisaient vivre un peu au-dessus de la moyenne des Cambodgiens, sans excès toutefois.

Diem ayant fait de brillantes études secondaires au lycée français René Descartes de Phnom Penh, ils firent le sacrifice financier de l'envoyer à Paris compléter son instruction pendant trois ans. Lorsque Diem quitta le domicile paternel elle emporta avec tous ses souvenirs d'enfance celui des merveilleuses confitures de mangue que sa maman savait si bien préparer, elle y ajoutait parfois du citron vert, parfois du gingembre, parfois encore de la banane ou de l'ananas. Mais c'était toujours la senteur de mangue qui dominait.

À son retour elle eut l'opportunité d'être embauchée comme assistante commerciale dans la Tian Taver Corporation, filiale du Taver International Group qui proposait à des communes du Cambodge de petites unités de dessalement d'eau de mer. Initialement ces installations étaient aux seuls frais de la compagnie, les villages devaient seulement fournir un terrain suffisamment grand pour recevoir le petit bâtiment et aussi pour cultiver une plante transgénique - blé, riz, maïs - indispensable au traitement de l'eau. Les résidus de cette plante devaient être récupérés par la compagnie en vue d'obtenir un biocarburant. Pour diverses raisons cette option finale avait dû être abandonnée privant ainsi la compagnie de gros revenus. En conséquence les unités de traitement de l'eau de mer étaient devenues payantes avec possibilité pour les villages acquéreurs de revendre les résidus comme engrais biologique.

Après son stage de formation spécifique à la direction régionale pour le sud-est asiatique à Hanoï, au Vietnam, on l'avait envoyée depuis peu prospecter la région de Sihanoukville puisqu'elle avait vécu toute sa jeunesse au Cambodge et parlait couramment le khmer en plus de l'anglais et du français. Elle logeait à la très modeste guest house Kim Chantha, un peu à l'écart du centre-ville. Certains soirs, accompagnée d'une jeune Cambodgienne rencontrée à la guest house, elle prenait un touk-touk pour se rendre dans le centre ou bien au bord de la mer.

En cette fin d'après-midi elles étaient allées jusqu'à l'une des nombreuses plages qui attirent tant les touristes et avaient engagé la conversation avec certains d'entre eux. C'était sa distraction, une manière de donner un peu d'agrément à sa vie, car son travail lui apportait peu de satisfactions.

De son côté, Winai Nim qui venait d'arriver à Sihanoukville se promenait, songeur, le long de ces plages de Victory Beaches, sur la façade ouest de la ville. Ce qui en faisait l'attrait n'était certes pas leur état de propreté ; à l'exception des plages privées des hôtels de luxe, toutes les plages publiques de Sihanoukville étaient sales, voire très sales. En cause à la fois les courants marins porteurs de débris venus de Thaïlande et le manque d'éducation sur ce plan-là des Cambodgiens. Le plastique y était roi. Le véritable attrait de ces plages était son sable blanc, la couleur de la mer et surtout les exceptionnels couchers de soleil qu'elles offraient. Il y avait toujours du monde à cette heure-là ; Winai découvrait ce plaisir avec eux.

En passant à proximité d'un petit groupe il entendit parler français, langue qui lui était familière depuis ses années passées avec les missionnaires. Cinq touristes discutaient avec une jeune femme qu'il identifia à la forme allongée de son visage et à son nez plus fin comme étant Vietnamienne. Il s'approcha, presque timidement comme il savait si bien faire. Il resta immobile et muet à les écouter jusqu'à ce que la jeune femme lui demande en khmer s'il comprenait leur conversation.

- Un peu, répondit-il en français.

Tout le groupe applaudit et l'intégra aussitôt à la discussion qui portait précisément sur l'état de malpropreté de si belles plages.

\*

Quand les touristes s'en allèrent, les deux jeunes gens restèrent seuls et continuèrent à discuter pour faire connaissance.

- Où habites-tu ? demanda Diem

- Pas ici..., moi arrivé du nord et moi à l'hôtel.

- Quel hôtel ?

- Hôtel Ozona, pas loin d'ici, mais moi pas rester... 120 000 riels la nuit (22 €) trop cher pour moi.

- Tu peux trouver mieux. Moi je suis à la guest house Kim Chantha pour 32 000 riels seulement (6 €). C'est correct mais pas luxueux évidemment. Je crois qu'il reste de la place, tu devrais voir.

Ils entamèrent le chemin ensemble, faisant réciproquement connaissance. De quelles familles ils venaient, quelle avait été leur adolescence, comment avaient-ils appris le français et surtout que faisaient-ils maintenant. Winai resta dans le vague, prétendant avoir été chauffeur pour le compte d'un hôtel pour touristes à Siem Reap, près des temples d'Angkor, et que son contrat venait de finir. Il disposait de quelques économies, voulait se reposer un peu et réfléchir à ce qu'il allait faire.

Diem fut plus franche, expliquant que son emploi actuel s'avérait moins agréable que prévu. Elle devait vendre à des villages de la côte des unités de dessalement de l'eau de mer. A priori, cela intéressait énormément les hameaux isolés qui manquaient terriblement d'eau potable. C'était un des paradoxes de ce pays dont les réserves en eau douce étaient immenses avec de nombreux lacs, dont l'immense Tonlé Sap, des cascades et bien sûr le Mékong qui charrie des millions de mètres cubes d'eau venue du Tibet. Cela se passe tant bien que mal à la saison des pluies, mais pendant la saison sèche l'accès à l'eau est problématique aussi bien en ville qu'à la campagne. Dans ces conditions la perspective de disposer d'unités qui traitent l'eau de mer à faible coût était bien accueillie dans un premier temps. Tout se gâtait lorsqu'on apprenait que le dispositif comprenait une pompe électrique. Or la distribution de l'électricité était un autre point faible du pays ; 20 % seulement de la population était reliée au réseau national. Pas d'électricité, pas de pompe, pas d'eau ! Les interlocuteurs de Diem réclamaient qu'au moins ces unités soient proposées au même tarif dans une version avec groupe électrogène. Ce n'était

pas au « catalogue » de la Tian Taver Corporation et Diem ne parvenait pas à vendre. Elle le déplorait aussi parce que son salaire était principalement constitué de primes proportionnelles aux ventes. La partie fixe, dérisoire, rendait ses fins de mois souvent difficiles.

Arrivés à la guest house, Winai réserva une chambre pour lui le lendemain et se réjouissait déjà à l'idée de revoir la jeune vietnamienne bien qu'il soit un peu troublé par sa présence. Pas très grande, comme lui, dotée de magnifiques yeux noirs et d'une chevelure soyeuse couleur d'ébène, il la trouva vraiment très séduisante.

\*

Mercredi 12 avril

PARIS

Au parloir de la prison de la Santé deux hommes se faisaient face. Le plus âgé était l'ex-notaire Paul Rivière incarcéré pour vingt ans en raison de malversations diverses et de liens avec une organisation criminelle. L'autre était son fils, Éric Rivière, vingt-huit ans. De retour des États-Unis il venait pour la première fois. Auparavant, lorsqu'il était seulement en préventive, le père n'avait pas souhaité voir sa famille. Maintenant que le jugement était prononcé et qu'il savait devoir rester longtemps en prison il avait accepté.

Éric commença par s'enquérir des conditions matérielles de l'incarcération. Paul Rivière ne se plaignait pas. Il avait eu la chance, disait-il, et un bon avocat payé très cher, de bénéficier du régime dit des VIP. Sur place on appelait ça le « quartier des particuliers ». Les cellules y étaient réservées aux personnalités, voire aux people et aussi à ceux que leur métier ou leur position sociale exposaient plus que d'autres lorsqu'ils étaient emprisonnés : policiers, surveillants, magistrats, avocats... Dans cette quinzaine de cellules, le mobilier se résumait à un lit, une table, quelques étagères, un lavabo et des toilettes. À l'entrée du couloir, les détenus disposaient également de trois douches, très propres, d'une salle d'activités, pas de quoi nourrir les fantasmes ; il n'y avait pas de régime quatre étoiles à la Santé, n'en déplaise à certains.

Bien sûr chacun bénéficiait d'une cellule double pour lui seul, mais la prison restait la prison. Et la solitude pouvait être très dure à supporter. Paul Rivière ne se lamenta pas devant son fils. Il lui demanda seulement de lui faire parvenir un ordinateur sans connexion Internet, c'était interdit, et un poste de télévision. Ensuite il aborda un autre sujet.

- Éric, écoute-moi bien. Tu dois savoir malgré tout ce que tu peux penser que j'ai toujours tout fait en vue de t'assurer un avenir confortable. Ta mère n'étant plus là j'ai dû te confier à mon frère qui t'a élevé en Amérique selon mon désir. J'ai veillé à ce que tu ne manques de rien et je ne t'en ai jamais voulu de te sentir plus proche de cette famille que de moi. Mon travail

me laissait peu de temps à te consacrer et je me suis réjoui que tu restes aux États-Unis pour y faire ta vie. À ton intention j'avais pris diverses dispositions qui n'ont malheureusement pas abouti comme j'espérais. J'avais établi des contrats notamment pour un ancien diplomate de mes clients qui avait entrepris de monter une très grosse affaire. À sa mort son petit-fils a pris la suite dans des conditions qui devaient me rapporter une part importante dans ce business. Ce petit-fils, il s'appelle Alexandre Tavernier, n'a pas joué le jeu correctement et m'a dépossédé de mes droits en m'accusant et me faisant condamner.

Éric écoutait attentivement. Il ne s'était jamais senti très proche de ce père toujours absent mais il n'imaginait pas qu'il puisse lui mentir en présentant une fausse version des faits. Paul Rivière poursuivit.

- Tu aurais dû, en tant qu'unique ayant droit, recevoir toi-même la part de bénéfices prévue pour moi. Tout cependant n'est pas perdu, car dans ces contrats il est stipulé que moi ou mes ayants droit récupérerons le tout si le dénommé Tavernier venait à disparaître... Tu vois le topo !

- Qu'est-il devenu ?

- Je n'en sais rien, mais il doit couler des jours heureux à nos frais. Je te suggère de le rechercher et de voir s'il ne pourrait pas... se volatiliser... De façon naturelle bien sûr.

- Tu me crois capable de ce genre de travail ? Ne crains-tu pas que...

- Ne t'en fais pas, Éric. Pense qu'il y a des millions à la clé. Si tu rencontres des difficultés tu pourras toujours t'adresser à l'une de mes relations très personnelles. Retiens bien son nom : Massimo Riviera. C'est facile tellement ça ressemble à notre nom de famille. On le trouve à Marseille, sa femme tient un bar Le Riviera, avenue de Saint-Louis. Italien de naissance il a le contact avec une organisation à laquelle j'avais collaboré à l'époque. Il t'apportera toute son aide pour une petite rétribution, tu verras.

- Oui... C'est ça... Je vais voir.

- Comme point de départ je peux seulement te dire que les parents Tavernier habitaient à Poigny-la-Forêt, dans les Yvelines et que le fils a hérité du grand-père un appartement rue de Prony et un autre boulevard Saint Michel à Paris... Tu vas t'y mettre ?

- Écoute Papa, je voudrais te faire plaisir mais je ne suis vraiment pas sûr d'en être capable. Je vais essayer... Je te tiens au courant.

- OK, mais surtout pas par téléphone, ni courrier. Viens me voir ou ne dis rien.

L'heure de la visite étant terminée le père retourna vers sa cellule semi-confort et le fils sortit lentement de la prison, il était très songeur.

Jeudi 13 avril

SIHANOUKVILLE

En fin de journée Diem Tran rentra à la guest house très énervée. Winai l'attendait, il se sentait de plus en plus attiré par la jeune femme. Il vit que ça n'allait pas très bien et lui demanda pourquoi.

- C'est le boulot ; encore un échec. Personne ne veut acheter s'il n'y a pas de groupe électrogène et je n'ai rien à proposer dans ce sens. Je vais encore faire un salaire de misère.

- Pourquoi ne pas expliquer la situation à tes chefs ? Peut-être ne sont pas au courant.

- Je me demande si ça les intéresserait. Ils sont loin d'ici, les plus proches sont à la direction régionale de Hanoi, au Vietnam...

- Si tu vas les voir peut-être ils seraient reconnaissants de ton avis. Ça permettrait à eux de modifier l'offre et reprendre les ventes.

- Tu crois ?

- À ta place, moi ferais ça.

- Je pourrais téléphoner.

- Non, non... Il faut parler devant eux, adapter arguments à réactions de eux.

- Ça m'effraie un peu d'aller seule là-bas. C'est loin, tu sais la capitale du Vietnam.

- Veux-tu que moi t'accompagne ?

Diem accepta d'emblée. Non seulement la présence de Winai la rassurerait mais en outre elle lui ferait plaisir, car elle aussi se sentait attirée par ce jeune homme de son âge, prévenant, intelligent et beau garçon. Son français était limité mais compréhensible, il faisait des efforts.

\*

Vendredi 14 avril

POIGNY-LA-FORÊT

Alexandre s'approcha du jardinier qui lavait sa Golf à grande eau.

- Bonjour Valentin, comment ça va aujourd'hui ?

- On fait aller, Monsieur Alexandre... Faut pas se plaindre. C'est pas comme les gens de la rue du Centre !

- De quoi se plaignent-ils ?

- Vous avez pas su ? C'était au début de la semaine, trois nuits de suite on leur a volé des voitures. D'abord une Laguna noire entre lundi et mardi chez les Lambert, puis la grosse BMW

des Roland la nuit suivante, enfin les Roy n'ont plus trouvé leur Mercedes hier matin. Vous imaginez !

- Ils n'ont pas porté plainte ?

- Bien sûr que si, Monsieur Alexandre. Les gendarmes sont venus, ils sont même allés voir au campement des gens du voyage à chaque fois. Les deux premières fois ils n'ont rien trouvé du tout. Mais hier ils ont élargi les recherches autour du campement près de Saint Léger et sur une allée forestière, à peine à deux cents mètres de la route de Rambouillet, ils ont trouvé une Mercedes blanche du même modèle mais avec une plaque d'immatriculation dans l'Indre, je crois. Dans le 37 qu'ils ont dit.

- Elle avait été maquillée ?

- Exactement ; les gendarmes se sont renseignés, sous ce numéro-là c'est une Twingo qui est enregistrée. En y regardant de plus près ils ont découvert que les fausses plaques avaient simplement été vissées par-dessus les vraies. Après ça c'était facile de voir qu'il s'agissait bien de la voiture de Monsieur Roy. Il a pu la récupérer, c'est pas comme les deux autres. Envolées !

- On ne sait pas qui étaient les voleurs ?

- Pas pour l'instant ; les gendarmes ont prélevé des empreintes et des trucs pour l'ADN. Ils vont pouvoir comparer avec celles qu'ils prennent chez les gitans. Voyez, ils nous avaient prévenus de faire attention.

- Les alarmes des autos n'ont pas fonctionné ?

- Personne n'a rien entendu. On ne sait même pas comment ils ont ouvert les portails, parce que les voitures étaient dans leurs propriétés, sur leurs parkings. Ils avaient dû faire un repérage. Ça, croyez-moi, c'est l'affaire de pros !

- Je vais peut-être me décider à faire poser une alarme sur notre porte de garage... Pourtant il faudrait déjà qu'ils entrent par le portail devant vos fenêtres, qu'ils accèdent au garage et qu'ils repartent toujours sous vos fenêtres sans être entendus...

- Ça serait une bonne idée, Monsieur Alexandre. Parce que ces gens-là ils sont capables de tout.

\*

Vendredi 14 avril

SIHANOUKVILLE

Diem s'était finalement décidée à aller s'expliquer auprès de son directeur régional à Hanoi. Winai confirma son souhait de l'accompagner, il avait envie de dire « de ne plus la quitter ». Aussi durent-ils étudier en détail leur projet de voyage afin de dépenser le moins possible. La

première étape à partir de Phnom Penh consistait à atteindre Hô Chi Minh Ville, ex-Saïgon, au sud du Vietnam. Effectuer ce trajet de 240 kilomètres en bus ne les effrayait pas du tout, d'autant que les véhicules de la compagnie Mékong-Express étaient réputés sûrs et confortables pour un voyage d'environ sept heures et une dépense de 52 000 riels, ou 13 \$, au choix...

Ils quittèrent Phnom Penh vers six heures du matin. Traversant un paysage rural sur la N1 ils atteignirent après une cinquantaine de kilomètres le bac permettant de traverser le Mékong à Neak Loeung où un grand pont suspendu était toujours en construction. Dans l'attente de sa finition ce « ferry » était le seul moyen de relier les provinces de Kandal et Prey Vèng. C'est pourquoi une foule considérable et des véhicules en tous genres se pressaient pour embarquer. Des chaînes barraient l'accès au bateau, les employés laissaient passer certains candidats à la traversée, pas d'autres, selon des critères qu'eux seuls devaient connaître... Le bus était prioritaire et des dizaines de vendeurs à la sauvette le suivirent jusqu'à bord pour proposer aux passagers du Vishnu des mangues, des crevettes, des canettes de boissons fraîches, etc. Diem crut reconnaître un instant le parfum de la confiture de mangue que préparait sa maman... Encore une centaine de kilomètres et ce fut le passage de la frontière, à Bavet, côté cambodgien et à Moc Bai, côté vietnamien. À chacun des deux postes il fallait descendre du bus et prendre la queue pour faire tamponner les passeports. Mais beaucoup de passagers du bus s'arrêtaient là, car les deux pays voisins avaient ouvert deux grands supermarchés entre leurs deux postes frontières. Tous les produits y étaient donc hors taxe ; on se trouvait dans la zone internationale tous les produits de consommation courante à prix détaxé, c'est-à-dire de 30 % à 60 % moins chers que dans les rayons de Phnom Penh...

Dans l'autre sens ce sont les Vietnamiens qui arrivaient en nombre car le gouvernement cambodgien avait également ouvert des casinos à ses postes frontaliers, avec pour résultat l'afflux quotidien de joueurs originaires du Vietnam où les jeux d'argent sont officiellement interdits. De fait, ce sont bien les casinos que Diem et Winai remarquèrent en premier en arrivant au poste frontière. En ajoutant la pause d'une bonne demi-heure pour le déjeuner ils n'arrivèrent à Hô Chi Minh Ville qu'après 14 heures. Ce léger retard fut sans incidence pour la suite, car ils devaient prendre un avion de la Jetstar Pacific Airways à 18 heures. Ce choix de l'avion avait été soigneusement calculé à l'avance. Par la route, même en bus grand tourisme très confortable, il fallait au moins trente heures de trajet, 1750 kilomètres, avec possibilité de s'arrêter aussi longtemps que désiré à Nha Trang et à Hué puis reprendre un « open bus » de la même compagnie. Prix du billet : 930 000 dongs vietnamiens, ou 44 \$. L'avion coûtait 1 440 000 dongs, ou 68 \$, pour un vol de deux heures. Ce fut leur choix bien qu'ils soient très regardants sur les dépenses.

Sitôt arrivés dans la capitale ils se firent conduire au Tu Linh Palace Hôtel II, petit établissement situé dans la vieille ville, peu fréquenté par les touristes, au prix de 450 000 dongs, ou 21 \$, la nuit pour une chambre double. Les deux jeunes gens n'hésitèrent pas un instant à prendre une seule chambre, avec lits jumeaux. La journée avait été exténuante, ils s'endormirent rapidement sans trop penser au programme qu'ils s'étaient fixé pour le lendemain.

\*

Samedi 15 avril

DANS LE TGV PARIS-MARSEILLE

Éric Rivière repassait inlassablement dans sa tête le film de ces trois derniers jours. La rencontre avec son père l'avait ébranlé. Cet univers de la prison, même en VIP, était sinistre et déprimant. La perspective d'y passer tant d'années signifiait pour l'ex-notaire y finir sa vie. Même si les rapports entre père et fils n'avaient jamais fait l'objet de grandes démonstrations d'affection, Éric en était bouleversé et s'était promis de respecter la volonté de vengeance exprimée au parloir. Il devait se faire violence pour entrer dans un tel scénario dont il imaginait à peu près la fin sans avoir la moindre idée du début. Par quoi commencer ? L'annuaire téléphonique des Yvelines lui avait fourni déjà l'adresse et le numéro de téléphone fixe d'Alexandre Tavernier. Pour ce qui concerne les appartements parisiens indiqués par son père il s'était présenté d'abord à l'immeuble de la rue de Prony. La concierge lui apprit que Monsieur Tavernier l'avait mis en location et qu'il était actuellement occupé par un couple sans enfants.

Boulevard Saint Michel, face au jardin du Luxembourg, il n'y avait pas de gardien mais l'un des digicodes portait une étiquette : A. Tavernier. Il avait pris le risque de sonner, quitte à se présenter sous un motif quelconque. Pas de réponse. Il avait appuyé de nouveau, sans résultat.

- Ils ne sont pas là, avait dit une dame qui sortait de l'immeuble. Ils viennent plus rarement depuis qu'ils ont le bébé. Ils sont mieux à la campagne, vous savez.

Précieuses informations, ils habitaient donc bien à Poigny-la-Forêt et avaient un jeune enfant. Pour autant Éric ne savait comment organiser quoi que ce soit de conforme à la volonté paternelle. Il s'était résolu à aller demander conseil à cet ami marseillais qu'il lui avait conseillé. Dès son arrivée gare Saint Charles il se fit conduire en taxi au bar Le Riviera, avenue de Saint-Louis. C'était l'heure creuse, quatre hommes assez âgés jouaient aux cartes sur une table du fond, une femme attablée devant un café crème lisait un livre et, derrière le comptoir, se tenait une autre femme, brune coiffée en queue-de-cheval, excessivement maquillée, sans doute la femme de Massimo Riviera. Éric se présenta.

- Je suis Éric Rivière, le fils de Maître Paul Rivière à Paris. Je voudrais voir Monsieur Riviera.

- C'est à quel sujet ?

- C'est très personnel, Madame.

- Il est pas là ! Il rentrera pas avant neuf ou dix heures du soir. Revenez à ce moment-là si vous voulez mais je vous préviens il aime pas être dérangé pour rien.

Éric se le tint pour dit. Il eut tout le temps de réviser mentalement ses arguments avant de revenir dans la soirée. Massimo Riviera était là, grand, corpulent, le cheveu châtain taillé très court, des yeux marron au regard sévère, il répondit à Éric sur un ton neutre.

- Que me voulez-vous, Monsieur ?

- Je crois que vous avez bien connu mon père, Maître Paul Rivière, à Paris. C'est lui qui m'envoie vers vous, pour un sujet très privé, si vous voyez ce que je veux dire.

D'un mouvement circulaire de la tête Éric désigna la salle pleine de consommateurs qui pouvaient entendre leur conversation.

- Suivez-moi... Comment va-t-il, Maître Paul Rivière, notaire à Paris ? Té ! Je n'ai plus de nouvelles depuis plusieurs années.

- Je vais vous expliquer dès que nous serons à l'abri d'oreilles indiscrètes.

Ils se dirigèrent au sous-sol. À côté des lavabos et des deux cabines téléphoniques, qui ne servaient plus à rien depuis les téléphones portables, se trouvait un petit bureau sombre qui devait servir à la comptabilité ou à d'autres choses qui ne se font pas en public. Éric raconta la visite à la prison et les souhaits de son père ainsi que ses toutes premières démarches pour localiser Alexandre Tavernier. Massimo réfléchit un instant.

- Vé ! Ce que vous demandez là n'est pas trop compliqué. Ce genre de sanction est de pratique assez courante par ici ; ça n'oblige pas de mobiliser beaucoup de monde. Je pourrais accepter votre mission, mais elle aura un prix. Êtes-vous en mesure d'y faire face ?

- Pour l'instant je n'ai pas grand-chose de disponible. Je pensais que l'on pourrait convenir d'un pourcentage sur le résultat obtenu. Qu'en pensez-vous ?

- Cinquante pour cent !

- Vous allez rire... J'avais pensé dix pour cent !

- Non, Monsieur, ça ne me fait pas rire... Ça confirme que vous n'êtes vraiment pas au courant des usages. Je voulais vous tester. Disons entre vingt et trente pour cent, selon les difficultés rencontrées. Ce n'est pas négociable. À vous de voir.

Éric accepta ; il n'avait aucune autre solution en vue et tant pis si l'autre abusait. Ils se concertèrent sur un début d'organisation.

\*

Samedi 15 avril

HANOÏ (Vietnam).

La rue Dào était à deux pas du Tu Linh Palace Hôtel, au centre-ville. Cependant le trajet s'avérait dangereux en raison du nombre impressionnant de motos qui sillonnaient les rues en tous sens. Il y en avait des dizaines de milliers, bien plus que de voitures. Pour traverser une rue mieux valait avancer à pas lents et en ligne droite, ne pas paniquer, c'était les deux roues qui slalomaient acrobatiquement entre les piétons. Diem et Winai cherchèrent un certain temps le bureau de la Tian Taver Corporation, car ils n'avaient pas le numéro de l'immeuble et les commerçants interrogés ne connaissaient pas. Finalement le tenancier d'une boutique vendant des prestations Internet leur indiqua que c'était au premier étage, au-dessus de lui. Rien ne l'indiquait de l'extérieur. À l'étage dans un bureau assez étroit se tenait une jeune Vietnamiennne devant un écran d'ordinateur éteint. Diem demanda si c'était bien le bureau régional qu'elle cherchait. La secrétaire répondit affirmativement.

- Pouvons-nous voir le directeur régional ?

- C'est le week-end, Monsieur Grangier est parti depuis hier après-midi à Cat Ba, comme chaque semaine. Il rentrera mardi matin.

- Y a-t-il un autre responsable pour nous recevoir ?

La jeune fille éclata de rire.

- Il n'y a que lui et moi ici, à longueur d'année.

- Pourtant il y avait d'autres personnes lorsque j'ai fait mon stage de formation à l'hôtel Sofitel Plaza.

- Ils étaient là pour la durée du stage, depuis il n'y en a pas eu d'autre. Pour le travail qu'il y a à faire ici, nous suffisons grandement. Le vrai travail ce sont les commerciaux qui le font sur place...

- Ça, je sais... C'est précisément à ce sujet que je veux voir le directeur.

- Si vous avez réussi à vendre une unité il suffit de déposer le précontrat ici, nous faisons suivre à la filiale japonaise qui s'occupe du reste.

- Non, ce n'est pas ça... C'est très important je vous assure.

Leur conversation avait eu lieu en vietnamien ; Diem traduisit pour Winai. Finalement la secrétaire accepta de donner le nom de l'hôtel où Monsieur Grangier passait pratiquement quatre nuits par semaine.

- Si vous voulez y aller... Vous verrez bien si vous le trouvez. Mais ne dites pas que c'est moi qui vous l'ai dit.

Pour joindre l'île de Cat Ba, dans la baie de Halong, il fallait quatre heures ; en bus jusqu'à Haiphong puis en bateau. Encore 210 000 dongs, ou 10 \$, par personne à ajouter à la facture qui commençait à s'allonger de manière inquiétante. Winai et Diem se présentèrent à la réception du luxueux hôtel Sunrise Resort en bord de plage avec vue imprenable sur la très célèbre baie de Halong. À leur demande concernant Monsieur Grangier l'hôtesse répondit en anglais qu'il devait être en train de dîner au restaurant. Fallait-il le prévenir ? Diem la pria de simplement l'alerter lorsqu'il sortirait du restaurant.

Ils n'attendirent pas très longtemps. Cet homme, grand, la soixantaine, le teint bronzé, une gourmette en or au poignet droit et une Rolex à l'autre, tenait par la main une jeune et jolie Vietnamiennne tout en se dirigeant vers les ascenseurs. Une hôtesse alla lui parler, il se retourna vers Diem et Winai qui firent leurs plus beaux sourires. René Grangier revint vers eux, les salua en anglais et demanda ce qu'il pouvait faire pour eux.

- Pouvons-nous parler français ? Mon compagnon et moi venons de Sihanoukville au Cambodge spécialement pour vous rencontrer, Monsieur. Ce ne fut pas facile, pourriez-vous nous accorder quelques instants ?

Intrigué par ce jeune couple qui avait fait un si long voyage il n'hésita pas un instant à leur proposer de le suivre jusqu'à l'une des tables dressées dans le jardin de l'hôtel. La toute jeune compagne de René Grangier était fort mignonne, elle portait admirablement l'ao-dai, cette longue tunique à grandes manches, fendue sur le côté, portée par-dessus un pantalon, très caractéristique des jeunes Vietnamiennes. Grangier les fit asseoir.

- Puis-je d'abord vous offrir quelque chose ?

Ils se contentèrent d'un Pepsi-Cola.

Diem entama le récit qu'elle avait minutieusement préparé. Elle raconta sa propre histoire jusqu'au recrutement par la Tian Taver Corporation et ses difficultés à obtenir des résultats malgré ses efforts.

- Ne vous inquiétez surtout pas Mademoiselle, la Compagnie obtient d'excellents résultats dans d'autres contrées du monde. Nous effectuons, avec votre concours et quelques autres commerciaux, une expérience sur le Cambodge ; nous en tirerons les conclusions dans quelques mois.

- Avez-vous pensé, Monsieur, que nous, les commerciaux, travaillons énormément pour finalement obtenir un bien maigre salaire ?

- Ah... Ah ! répondit-il sur le ton de la plaisanterie. Serait-ce une revendication syndicale ?

- Pas du tout, Monsieur, je voulais vous proposer une solution pour vendre mieux.

Elle exposa le problème de l'alimentation électrique et sa proposition d'inclure un groupe électrogène dans chaque unité pour certaines destinations. Il l'écoutait avec le plus grand intérêt tandis que sa compagne, la petite Vietnamiennne, semblait s'ennuyer à mourir. Il but une gorgée de whisky, alluma une cigarette puis reprit.

- Écoutez-moi bien ! Je suis sidéré par votre tentative. Dans toute ma carrière je n'ai jamais vu un seul membre du personnel se donner la peine d'effectuer une pareille démarche. Je vous en félicite et votre idée pourrait avoir des suites positives ; je vais vous dire comment. Mais auparavant puis-je vous demander où vous devez dormir cette nuit, l'île n'est pas très riche en établissements abordables.

Ils avouèrent ne pas encore avoir résolu ce problème. Il les invita à rester au Sunrise Resort, à ses frais.

- Je vais être franc et direct avec vous. Ma position dans la compagnie m'assure de très bons revenus, surtout en tant qu'expatrié, car vous avez compris que je suis Français. Je n'ai aucune famille ici et je gagne trois fois plus que je ne peux dépenser. Vous vous dites sûrement que c'est injuste par rapport à votre travail et votre petit salaire. C'est vrai, il en va ainsi dans le monde entier et il y a bien des années que j'ai fini de me révolter pour ça. Acceptez ma proposition sans arrière-pensée. Mais je songe à autre chose vous concernant, laissez-moi y réfléchir jusqu'à demain. Nous pourrions nous retrouver pour le petit-déjeuner vers neuf heures. Ça vous va ?

René Grangier les accompagna à la réception pour leur faire attribuer une chambre. Winai qui n'avait pas beaucoup parlé jusque-là remercia sincèrement celui qu'il appelait Monsieur le Directeur.

\*

Dimanche 16 avril

ÎLE DE CAT BA (Vietnam)

Grangier et la petite Vietnamiennne avaient commencé leur copieux breakfast quand Diem et Winai les rejoignirent.

- Servez-vous, thé ou café ? Les pâtisseries sont excellentes, elles sont faites sur place.

- Nous tenons à vous remercier, répondit Diem, pour l'excellente nuit passée dans ce palace, c'est une expérience que nous n'aurions pas connue sans vous.

- Bien... Je suis content que ça vous ait plu. Maintenant j'aimerais vous parler affaires. Pour que votre idée, Mademoiselle, ait quelque chance de devenir réalité il faut qu'elle soit

approuvée et décidée en haut lieu, je veux dire à la présidence de notre groupe. Je peux vous offrir la chance d'y parvenir ; si c'est le cas vous serez financièrement intéressée aux résultats des ventes de ces unités à groupe électrogène.

- Comment faire pour y parvenir ?

- Ça, ce sera à vous de voir... Moi je veux vous offrir la possibilité de rencontrer notre PDG en France. Si vous êtes d'accord nous allons rentrer ensemble à Hanoi, je vous procurerai les billets d'avion et je vous obtiendrai les visas. Avec les coordonnées de Monsieur Alexandre Tavernier dans la banlieue de Paris vous devriez y parvenir sans trop de mal, non ? Quelqu'un peut-il vous loger à Paris ou faut-il réserver un hôtel ?

- J'ai habité chez mon oncle pendant que j'y terminais mes études. J'espère qu'il pourrait nous héberger quelques jours.

- Très bien. De toute manière il faut que je vous laisse également un peu d'argent pour faire face aux dépenses courantes. Nous ferons comme ça après-demain. Vous l'ignorez peut-être mais ce week-end correspond à la fête de Pâques pour les catholiques du monde entier et demain lundi sera férié pour l'ambassade de France, comme pour mon propre service. D'ici-là vous êtes mes invités. Je vous conseille une petite croisière dans la baie de Halong. C'est une merveille dont je ne me lasse pas.

Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, Diem ne put retenir un très large sourire.

- C'est extraordinaire ce qui nous arrive, tu ne trouves pas ?

- Oui, peut-être... Presque trop beau, peut-être cacher quelque chose.

- Que veux-tu qu'il manigance ?

- Je ne sais pas... Jamais on fait des gros cadeaux pour rien en échange... Ça semble étrange.

- Écoute Winai, je ne te connais pas encore parfaitement mais je crois que tu as un préjugé, peut-être justifié par ta propre histoire, envers les Européens. Notamment les riches. Tu devrais surmonter ce sentiment excessif. On ne peut en vouloir à tout le monde pour le mal qu'une personne nous a fait. Nous devons juger aux résultats. Je ne voudrais pas laisser filer une chance comme celle-là, c'est un signe du destin, tu ne crois pas ?

- Bon... Nous verrons, comme tu dis. Espérons ce ne sera pas trop tard. De toute manière je veux aller avec toi. Tu sais, ce Monsieur Alexandre Tavernier, ton grand chef, est sûrement celui à qui j'ai eu affaire dans le nord du Cambodge. J'ai volonté lui dire deux mots.

Winai n'osait dire qu'il se réjouissait lui aussi de ce signe du destin qui l'orientait vers l'homme qu'il haïssait le plus.

Lundi 17 avril

BAIE DE HALONG (Vietnam)

La proposition de René Grangier concernant la mini-croisière permet d'atteindre un double objectif. Premièrement d'ordre touristique en découvrant les merveilles de ce site à bord d'une petite embarcation menée à la rame par un des pêcheurs de l'île reconverti dans cette activité lucrative. Cette partie du Golfe du Tonkin offre en effet un paysage unique au monde. Diem traduit pour Winai les explications du pêcheur. Il y a 1969 îles et îlots rocheux, comportant nombre de criques. Ce sont d'énormes piliers de calcaire émergeant de la mer, de dimensions et de formes variées qui, en raison du relief vertigineux, sont pour la plupart inhabités. La végétation y est principalement constituée de saxifrages, du fait de la faible épaisseur de la couche d'humus. Certains îlots sont creusés de grottes dont les plus célèbres sont la Grotte de la Surprise et celle nommée par les Français Grotte des Merveilles. Les petites barques permettent de pénétrer dans certaines d'entre elles dont le passage se ferme à marée haute tandis que, de l'autre côté, se forme un lac intérieur.

À part quelques embarcations des pêcheurs vivant sur les rives du golfe l'essentiel de la navigation à cet endroit était constitué de nombreux gros bateaux transportant les touristes qui affluaient par dizaines de milliers. Certains avaient la forme et les voiles des jonques antiques. Le pêcheur les mena jusqu'à un piton rocheux qui disposait d'une toute petite plage de sable fin, rien que pour eux... Il profita de ce temps de baignade pour aller à la rencontre d'un autre bateau de pêche et y faire quelques emplettes. Il rapporta des poissons et des crabes bleus qu'il proposa de faire griller sur le réchaud à gaz qu'il avait emporté. Cette préméditation fut très appréciée.

- Tu sais, dit Winai à Diem, j'aime beaucoup mon pays, certains paysages sont magnifiques et exceptionnels, mais je dois dire le tien pas mal non plus... Cet endroit est merveilleux... Comme toi.

Diem baissa les yeux en rougissant puis se reprit très vite.

- Il existe une belle histoire à propos de ce paysage. Hà Long en vietnamien, ça signifie « descente du dragon ». La légende raconte que le paysage exceptionnel de cette baie est dû à un dragon, être merveilleux et bénéfique chez nous, qui serait descendu dans la mer pour domestiquer les courants. Se débattant, il aurait entaillé la montagne avec sa queue. Et comme le niveau de l'eau serait monté, seuls les sommets les plus élevés auraient émergé.

Pendant le trajet du retour vers l'île de Cat Ba Diem chercha à atteindre l'autre objectif qu'elle s'était fixé : convaincre Winai d'abandonner son idée de vengeance.

- Tu ne crois pas que les responsables des malheurs de ton pays sont davantage les Khmers Rouges que les Occidentaux ? Avant et après cette tragédie n'y a-t-il pas eu quantité d'Européens à venir vous aider à valoriser le Cambodge ? Quel mal ont pu faire les missionnaires chrétiens ?

- Oui... Peut-être... Mais regarde, certains s'enrichissent énormément sans efforts. C'est bien à nos dépens, non ? Et ce patron, Tavernier, doit être encore bien plus riche que Grangier le petit directeur qui ne sait pas quoi faire de son argent.

- Tu crois qu'en « punissant » Tavernier, comme tu dis, tout cela va cesser ?

Il ne répondit rien. Il sentait bien qu'elle avait raison, mais sa haine nourrie de deux ans de prison restait intacte. Il croyait ne pouvoir s'apaiser qu'en faisant du mal à Tavernier, beaucoup de mal. Il se demandait s'il serait capable d'en convaincre Diem d'ici leur arrivée en France. Dans le cas contraire il devrait agir seul, quitte à la perdre. Là encore, lorsqu'il la regardait recoiffant ses longs cheveux noirs aux reflets bleus, il se demandait s'il en serait capable.

\*

## Chapitre II

Samedi 22 avril.

POIGNY-LA-FORÊT

- Chéri ! J'emmène Jade chez le docteur à Rambouillet. C'est une visite de contrôle, nous n'en avons pas pour longtemps.

Alexandre aida Véronique à installer le bébé dans le siège coque de la voiture. Il les accompagna du regard jusqu'à ce que la Fiesta bleue franchisse le portail tenu ouvert par Valentin le jardinier. Il n'y avait que quelques kilomètres à parcourir et Véronique ne roulait pas très vite. Dans son rétroviseur elle distingua d'assez loin une moto qui se rapprochait rapidement sans qu'elle parvienne à bien distinguer le pilote. Peut-être la police de la route, se dit-elle. Aussi, au premier Stop sur son chemin, prit-elle soin de vraiment s'arrêter, regarder à droite et à gauche. Et... ce fut le choc ! La moto suiveuse venait de percuter assez violemment contre l'arrière de la Fiesta.

Par le rétroviseur extérieur elle aperçut l'engin, le motard et son passager à terre. Elle descendit de la voiture pour aller vers eux. Le pilote se relevait déjà, il portait un casque intégral avec visière obscure et une combinaison en cuir noir ; il ne semblait pas blessé. Le passager au contraire était encore assis sur la chaussée et se tenait la jambe droite. Il était vêtu comme l'autre.

- Vous êtes blessé ? Vous avez mal quelque part ?

Il se contenta de tourner la tête vers elle sans répondre. Avec ce type de casque impossible de distinguer son visage. Elle se tourna vers le pilote pour constater qu'il partait en courant vers la Fiesta, il monta à bord et démarra dans un crissement de pneus !

- Qu'est-ce que vous faites ? Arrêtez ! C'est ma voiture... Il y a mon bébé dedans !

Simultanément le passager s'était prestement relevé, avait enfourché la moto après l'avoir redressée et partit plein gaz derrière la voiture. Ils disparurent dans un virage. Véronique resta un instant immobile et muette avant de s'écrier de toutes ses forces :

- Non ! Pas mon bébé... Jade !

Incapable de raisonner elle se mit à courir derrière les voleurs. Après une centaine de mètres elle s'arrêta. C'était stupide. Elle repartit dans l'autre sens, en direction du village, courant aussi vite qu'elle pouvait sous la pluie qui commençait à tomber. Au premier bruit de moteur derrière

elle, elle se retourna espérant vainement voir sa Fiesta revenir. C'était la camionnette d'un artisan qui s'arrêta à son signe d'auto-stoppeuse et l'accompagna jusqu'à domicile.

- Alexandre ! Vite... Alexandre... Ils ont volé la voiture avec Jade dedans !

Elle ne mentionna pas immédiatement son sac à main avec tous ses papiers, cartes de crédit, clés de la maison, etc. Alexandre ne comprit pas tout de suite l'affolement de sa femme. Il la fit asseoir, tenta sans succès de la calmer et lui fit redire ce qu'il s'était passé. Lui aussi se sentit submergé par un mélange d'émotion et de rage. Il se ressaisit et appela les gendarmes.

Un quart d'heure plus tard ils étaient là et se firent raconter l'événement.

- Pas de temps à perdre, dit le capitaine Rouillon, nous allons placer des barrages sur les routes autour de Rambouillet. Mais je crains qu'il ne soit déjà trop tard. Puisque l'enlèvement est certain nous pouvons lancer tout de suite une alerte sur les médias. Donnez-nous, Madame, le maximum de détails qui pourraient attirer l'attention de témoins.

Véronique, assistée d'Alexandre, donna le type et la couleur de la voiture ainsi que son numéro d'immatriculation. Elle donna des précisions sur sa fille, sept mois, châtain clair, yeux verts, vêtue d'une grenouillère blanche... Sur les voleurs elle n'avait pas beaucoup de précisions à livrer ; leurs combinaisons noires, leurs casques intégraux, elle n'avait pas fait attention à la marque de la moto, mais c'était une grosse cylindrée.

- Un détail me revient, je n'y ai guère porté attention sur le coup, mais la personne qui pilotait la moto et qui s'est emparée de la Fiesta était de petite taille et, à l'arrière de son casque, j'ai cru voir dépasser une queue-de-cheval noire aux reflets bleutés.

Tout fut notifié au procureur de la république qui autorisa le lancement d'une Alerte Enlèvement diffusée à la radio, à la télévision, sur les panneaux d'autoroutes et aussi sur Internet.

- Mon capitaine, intervint un gendarme, si on faisait un tour chez les gitans !

\*

Faute de mieux dans l'immédiat deux voitures furent dépêchées dans le campement des gens du voyage. La fouille systématique des quinze caravanes demanda plus d'une heure mais ne révéla rien de suspect. Aucune trace non plus de la voiture. En début d'après-midi les gendarmes revinrent chez les Tavernier. La Fiesta avait été retrouvée, pas très loin, à l'entrée d'un chemin forestier. Malheureusement la fillette n'était plus dedans, il manquait aussi le siège coque, en revanche le sac à main était toujours là, les clés de contact aussi. On leur rendrait la voiture le lendemain afin de permettre aux techniciens de la gendarmerie d'effectuer tous les prélèvements utiles pour confondre un éventuel suspect. Des traces toutes fraîches de pneus

d'une autre voiture à proximité de la Fiesta et la présence d'une grosse moto Suzuki abandonnée à quelques mètres permettaient de déduire que les ravisseurs avaient prévu ce relais et que leur objectif était bien d'enlever l'enfant et non pas de voler la voiture. Ce qui était fort loin de consoler Véronique et Alexandre.

- Tous les enlèvements sont suivis de revendications, précisa le capitaine Rouillon. Les ravisseurs réclament généralement de l'argent, ceux-ci ne devraient pas tarder à se manifester. Je vais faire mettre votre téléphone sur écoute dès mon retour à la brigade. S'ils appellent, essayez de les faire parler longtemps pour nous permettre de les localiser. Et puis ne vous inquiétez pas outre mesure, votre fillette a pour eux une grande valeur marchande, ils en prendront soin. Allez. Nous rentrons à Rambouillet, je laisse deux hommes jusqu'à minuit devant votre propriété, par sécurité.

Véronique ne parvenait pas à se calmer, Alexandre faisait semblant de se maîtriser mais il n'était pas en très bon état psychique non plus. Les gendarmes n'étaient pas partis depuis dix minutes que le téléphone sonna ; Alexandre décrocha. Il perçut une voix curieuse, sans aucun doute artificiellement déformée, une voix nasillarde comme à la télé quand on interviewe une personne qui ne veut pas être reconnue.

- Monsieur Tavernier, écoutez-moi bien... Nous détenons votre bébé ; il va très bien, soyez rassuré. Mais ce n'est pas lui qui nous intéresse, nous voulons l'échanger contre vous-même. Alors soyez avec votre épouse demain matin à six heures sur le parking du centre commercial Ber Air de Rambouillet. Vous garerez votre voiture sur la rangée numéro 20 juste à côté du petit hangar à caddies. Après votre arrivée une Scénic Renault viendra stationner sur la même rangée mais à l'autre extrémité, vers la route nationale. Une personne en descendra et déposera à mi-chemin entre les deux voitures, juste sous le lampadaire, le siège avec votre bébé. Alors c'est vous Monsieur Tavernier qui descendrez et marcherez sans vous arrêter jusqu'à notre voiture. Quand vous y serez monté, Madame Tavernier pourra venir chercher le bébé et chaque voiture repartira de son côté. Attention toute initiative hors de ce scénario, toute présence ou intervention policière signifierait la perte définitive du bébé. Dois-je répéter ?

Alexandre dit oui afin de bien noter les détails ; en fait il espérait que les gendarmes pourraient tout enregistrer de leur côté. Puis l'inconnu raccrocha. Véronique était terrifiée, elle se tenait le visage entre les mains et pleurait doucement. Cinq minutes plus tard le téléphone sonna à nouveau. Quoi encore ? Se dit Alexandre en décrochant. C'était le capitaine Rouillon ; il s'excusait de n'avoir pas pu mettre en œuvre immédiatement le dispositif d'écoute. Il serait effectif d'ici environ une heure, une heure trente. Il renouvela ses conseils. Alexandre hésita ; fallait-il l'informer de la demande d'échange ? Véronique qui avait compris son hésitation lui

fit de grands signes « non » de la main, son regard était suppliant. Alexandre remercia le capitaine et raccrocha sans rien dire.

\*

Dimanche 23 avril

RAMBOUILLET (Yvelines)

Après une nuit blanche Alexandre et Véronique s'étaient apprêtés à aller au rendez-vous des ravisseurs. Elle avait proposé qu'il prenne une arme sur lui, il avait refusé estimant que ce serait plus dangereux qu'utile. Elle lui avait alors dit d'échanger leurs smartphones ; celui de Véronique possédait pour raisons professionnelles une puce électronique permettant de le localiser en cas de nécessité. Ça pouvait toujours servir, il avait accepté puis sortit la Golf du garage.

À six heures moins deux minutes ils étaient sur le vaste parking absolument désert. Il ne faisait pas encore jour, Alexandre laissa allumées les veilleuses de ses phares. L'attente semblait interminable ; la Scénic finit par arriver. Quelqu'un en descendit, ouvrit la portière arrière et en sortit effectivement le siège bébé. Cette personne, pas très grande, portait encore le casque intégral des motards, impossible de voir son visage. Elle déposa le siège à mi-chemin comme prévu et retourna à la voiture. On voyait vaguement grâce au lampadaire qu'il y avait un bébé dans le siège coque, sans certitude que ce soit Jade.

- J'y vais, dit Alexandre. Quand je passerai à hauteur du siège je me gratterai la tête s'il s'agit bien de Jade. Quand tu rentreras à la maison tu raconteras tout aux gendarmes. Ne t'inquiète pas pour moi, ils veulent sans doute de l'argent...

Ils s'embrassèrent et Alexandre traversa la rangée de parking. Il reconnut sans hésiter sa petite Jade qui dormait bien emmitouflée, il se gratta la tête puis parvint à la Scénic dont la portière s'ouvrit pour l'accueillir. Véronique courrait déjà vers le siège de sa fille qu'elle emporta rapidement alors que l'autre voiture roulait vers la sortie. Elle eut tout de même le temps et le réflexe d'en mémoriser le numéro.

\*

Dimanche 23 avril

PARIS.

L'oncle de Diem habitait en haut de l'une des hautes tours du « quartier chinois » du 13<sup>e</sup> arrondissement. Elle avait rapidement retrouvé ce secteur mais s'était un peu perdue au milieu de la vingtaine d'immeubles de trente étages avant de repérer le bon. Rien n'avait beaucoup

changé depuis les années de ses études. Seule la nouvelle ligne de tramway changeait un peu le paysage.

L'oncle habitait au vingt-deuxième étage, fenêtres vers l'ouest. En se penchant un peu on pouvait voir la tour Eiffel. Il était veuf, vivait avec son fils François âgé de trente-six ans, ingénieur électronicien. Il accueillit Diem et Winai avec grand plaisir, leur demandant davantage des nouvelles de ses parents et du Vietnam que les raisons de leur voyage. En leur honneur il ouvrit un de ces fameux pots de confiture de mangue que sa belle-sœur lui envoyait chaque année pour la fête du Têt. Diem ferma les yeux et inspira profondément... Le parfum de son enfance...

Le samedi soir, peu après leur arrivée, ils avaient vu à la télévision l'annonce de l'alerte enlèvement de la petite Jade, sans savoir évidemment que c'était la fille des Tavernier. Winai se dit scandalisé que l'on puisse s'en prendre à un bébé de sept mois et Diem compatit avec les parents qui devaient être morts d'inquiétude. Puis ils passèrent à autre chose ; Paris était une ville mythique aux yeux de Winai ; Diem se montra fière de lui faire voir qu'elle connaissait.

Ce dimanche elle l'entraîna dans une visite express des principaux sites internationalement connus. Champs-Élysées, Tour Eiffel, Notre-Dame, la Seine... Rien n'était trop beau. Ils rentrèrent épuisés en fin d'après-midi, songeant à peine à ce qu'ils devaient entreprendre dès le lendemain. Le cousin ingénieur était présent, ils ne s'étaient pas vus la veille, ils entamèrent une grande discussion comparant avantages et inconvénients de vivre en Asie ou en Europe. Chacun défendait ses arguments avec plus ou moins de bonne foi ; la bonne humeur était de la partie.

Après dîner ils regardèrent BFM TV, la chaîne d'info continue. Ils apprirent avec soulagement que le bébé enlevé la veille avait été retrouvé sain et sauf. La speakerine ajouta, que les ravisseurs inconnus l'avaient échangé contre son père, un homme d'affaires du nom d'Alexandre Tavernier. L'enquête se poursuivait.

Winai regarda Diem incrédule. Que venait faire cet événement dans leur propre histoire ? Ou qu'allaient-ils faire, eux, dans cette histoire-là ?

\*

Dimanche 23 avril

QUELQUE PART EN BANLIEUE PARISIENNE.

Dès qu'il fut assis à l'arrière de la Scénic, un inconnu avait plaqué sur le visage d'Alexandre un linge imbibé d'éther. Il s'était débattu quelques secondes puis avait sombré dans le sommeil

artificiel avant d'avoir pu dire un seul mot. À son réveil il était toujours dans la voiture, elle était garée juste devant l'entrée d'un immeuble, il faisait jour, l'inconnu à côté de lui lisait un magazine. Il avait la nausée et les idées confuses. Peu à peu la mémoire lui était revenue, le parking Carrefour, l'échange avec Jade et ce produit infect qu'on lui avait mis sous le nez... Combien de temps avait-il dormi ? Où l'avait-on amené ? Qui étaient ces gens ? Que lui voulaient-ils ?

L'inconnu, à peine quarante ans, blond avec une petite moustache, voyant qu'il se réveillait avait passé un bref coup de fil.

- Ça y est, il se réveille.

Peu de temps après, deux personnes étaient sorties de l'immeuble. Un homme, grand, corpulent, le cheveu court et le regard sévère, était accompagné d'une femme pas très grande, brune avec une queue-de-cheval et excessivement maquillée. Alexandre n'aurait su dire si ces deux personnes faisaient partie de l'expédition matinale. L'homme et l'inconnu assis à côté de lui l'avaient fait sortir de la Scénic sans parler et l'avaient entraîné vers l'entrée de l'immeuble. Il avait juste eu le temps de jeter un coup d'œil circulaire. Le bâtiment était très haut, peut-être dix ou douze étages, il était entouré d'autres assez semblables séparés par de vastes parkings à demi vides. La femme s'était mise au volant et démarra, sans doute pour aller se garer. Il avait été conduit vers un ascenseur, huitième étage, un palier avec quatre portes, ils avaient pénétré par celle de droite dans un appartement très chichement meublé. On l'avait poussé littéralement dans une petite pièce avec un lit doté seulement d'un matelas et d'une couverture pliée, une chaise et un bureau de type lycéen, une armoire, une table de chevet et une ampoule pendue au plafond par son fil électrique... Le plus grand des deux hommes lui avait enfin adressé quelques mots. Il avait un fort accent méridional, Alexandre avait songé à un imitateur prenant la voix de Jean-Claude Gaudin, le maire de Marseille.

- Restez tranquille ici, on se reverra tout à l'heure quand vous vous sentirez mieux. En cas de besoin pour les toilettes vous n'aurez qu'à frapper à la porte, peuchère.

\*

Alexandre était resté seul, encore étourdi, il s'était assis au bord du lit et avait entendu qu'on fermait la porte à clé. Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Maintenant il était bien réveillé, sa nausée s'estompait malgré l'odeur d'éther qui lui emplissait encore les narines. Il se leva pour regarder par la fenêtre. Il dominait un paysage urbain de type banlieue populaire. Une barre d'immeuble sur le côté et deux hautes tours devant lui. Plus loin, des pavillons avec de petits jardins. Plus loin encore il devinait une voie ferrée à cause du bruit typique de nombreux trains

qu'il n'apercevait pas. Et tout au fond il entrevoyait dans de petites trouées le passage continu de véhicules sur plusieurs files dans les deux sens. Faute de soleil il ne pouvait s'orienter, il conclut de ce tour d'horizon qu'il devait être en banlieue nord ou est, peut-être proche du boulevard périphérique. Il fouilla machinalement ses poches, son portefeuille était toujours là, ses clés aussi, il ne manquait que son smartphone. Ou plus précisément celui de Véronique qui aurait dû servir à le situer. Si ses kidnappeurs l'avaient pris on pourrait peut-être les localiser et par conséquent le retrouver. L'ennui c'est que ce téléphone contenait sûrement tous les contacts professionnels de Véronique et il ne savait pas s'ils étaient cryptés ou non.

- Alors Monsieur Tavernier... Vous avez repris vos esprits ? Il est midi trente, avez-vous faim ?

- Non, pas du tout mais j'aimerais un verre d'eau et par-dessus tout des explications.

L'homme blond alla chercher de l'eau puis s'assit sur l'unique chaise, Alexandre restait debout adossé au mur.

- Je me présente, Éric Rivière... Ce nom vous dit quelque chose ?

- J'ai connu un Paul Rivière, c'était le notaire de mon grand-père.

- C'est mon père. Vous savez sûrement qu'il est en prison... À cause de vous !

- Je comprends que vous preniez son parti mais c'est tout à fait inexact. S'il a été condamné par la justice c'est parce qu'il s'est mis lui-même en mauvaise situation.

- Ce n'est pas ce qu'il m'a expliqué il y a quelques jours. Il dit qu'un gros héritage lui a été subtilisé ainsi que les revenus d'une affaire dont le succès lui devait beaucoup.

- Je vois qu'il n'a pas perdu son talent pour maquiller la vérité. Il a falsifié des documents officiels, il en a fait disparaître d'autres et il s'est plus ou moins associé avec une organisation criminelle. Tout cela avec l'intention de me léser, il n'a jamais été la victime. Mais vous avez sûrement entendu tout cela au tribunal.

- Je n'étais pas en France ces dernières années et nous n'avions pas de rapports très étroits, mon père et moi. Je suis rentré après le procès et suis allé lui rendre visite à la Santé tout dernièrement. Pourquoi m'aurait-il menti ?

- Ça, c'est votre problème. Mais quel rapport avec l'enlèvement de ma fille, puis ma séquestration ?

- J'ai été très touché de voir mon père en prison et je me fais un devoir de respecter ses volontés. Il m'a dit que des contrats prévoyaient qu'en cas de disparition de vous-même j'hériterais d'importants revenus comme ayant droit à la place de mon père.

Alexandre était stupéfait pas tant d'ingénuité chez cet homme proche de la quarantaine. Sa crédulité envers son père pouvait se comprendre, mais raconter tout cela avec une incroyable naïveté paraissait incroyable.

- Si je comprends bien vous voulez me faire disparaître et le rapt de ma fille n'a servi que d'appât...

- Heu... C'est quelque chose dans ce genre-là, sauf si nous trouvons un compromis. Nous en reparlerons plus tard.

Il sortit de la chambre en fermant la porte à clé.

\*

Dimanche 23 avril

POIGNY-LA-FORÊT (Yvelines)

De retour, Véronique s'empressa d'examiner sa petite Jade sous toutes les coutures. Rien d'anormal, tout au plus semblait-elle avoir faim. Louise, la cuisinière, fit immédiatement chauffer un biberon, se réjouissant du retour de la petite princesse. L'ambiance aurait dû être à la joie des retrouvailles, mais le sort d'Alexandre la rendait très pesante. Le capitaine des gendarmes arriva avec trois hommes et du matériel.

- Nous allons installer ici le dispositif d'écoute, si vous le voulez bien, Madame. Y a-t-il du nouveau depuis hier soir ?

Véronique hésitait à confesser leur désobéissance en n'ayant rien dit à l'avance au sujet de l'échange sur le parking Carrefour. Pourtant les derniers mots d'Alexandre avaient été de tout raconter aux gendarmes. Elle en fit donc le récit, insistant sur la crainte de sévices envers leur fille qui les avait empêchés de dire quoi que ce soit.

- Je comprends, dit le capitaine Rouillon. C'est souvent comme ça dans ce genre d'affaire. Les criminels jouent avec vos nerfs et vous dissuadent de demander notre aide. C'est dommage, car on pourrait éviter bien des complications. C'est fait, c'est fait... Nous devons nous adapter en vous priant, à partir de maintenant, de ne rien nous dissimuler.

Pendant que deux gendarmes mettaient en place le matériel d'écoute téléphonique, un autre procédait à divers prélèvements sur le bébé qui avait été en contact avec au moins l'un des ravisseurs. Leur analyse d'ADN viendrait s'ajouter à celles déjà en cours après prélèvements sur la Fiesta.

- Nous aurions également besoin de sous-vêtements récemment portés par vous-même et votre mari. Ça permettra d'établir vos ADN afin de bien les différencier des autres que nous allons trouver.

Véronique donna l'immatriculation de la Scénic et indiqua au capitaine qu'elle avait remis à Alexandre son téléphone professionnel contenant une puce de géolocalisation.

- Nous avons déjà utilisé ce système pour retrouver des voitures haut de gamme équipées du dispositif. Ça pourrait accélérer les choses, je m'en occupe tout de suite. N'oubliez pas, en cas d'appel téléphonique faites parler votre interlocuteur.

\*

En fin d'après-midi le capitaine repassa rapidement voir s'il y avait du nouveau côté téléphone. Toujours rien, Véronique était au bord de la crise de nerfs. Valentin le jardinier arriva tout essoufflé.

- Madame ! Il y a devant la propriété plusieurs journalistes qui demandent des informations, ils veulent vous voir.

- Pas du tout, dit le capitaine. Madame Tavernier n'est pas en état de répondre à leurs questions. Je vais aller au devant.

Au moment où il franchissait le portail, les flashes crépitèrent et plusieurs micros lui furent présentés.

- Messieurs, du calme s'il vous plaît. Madame Tavernier est très affectée par ce qui lui arrive et n'est pas en mesure de vous répondre pour l'instant. Tout ce que nous savons vous a déjà été communiqué, y compris l'échange exigé par les ravisseurs entre la petite Jade et son père. Rien de nouveau depuis ce matin. Je n'ai aucune autre précision à vous livrer, soyez compréhensifs, ne gênez pas l'enquête en cours.

Les journalistes réclamèrent au moins une photo d'Alexandre Tavernier. Le capitaine répondit qu'il allait voir ce qu'on pouvait faire et rentra dans la propriété, toujours sous les éclairs des flashes.

Il passa un rapide coup de fil au procureur de la république qui donna son accord pour fournir une photo sans aucun autre commentaire. Véronique accepta de donner celle qui était sur un petit guéridon, elle la sortit de son cadre et la remit au capitaine. On y voyait Alexandre et Véronique assis sur un canapé et tenant Jade sur leurs genoux. L'un des journalistes de la télévision s'en empara promettant d'en faire des copies dans sa camionnette pour les confrères présents.

\*

Dimanche 23 avril

EN BANLIEUE PARISIENNE

En début de soirée Éric Rivière revint accompagné de l'homme à l'accent marseillais. Ils apportèrent à Alexandre une pizza et une bouteille d'eau minérale.

- Nous pensons que vous ne dites pas la vérité, dit le Marseillais. Vous allez téléphoner à qui vous voulez pour que les documents relatifs à ces fameux contrats soient mis à notre disposition rapidement.

- Croyez-moi ou pas... Ils sont archivés chez mon nouveau notaire pour ce qui est de l'héritage, et je ne pense pas qu'il accepterait de s'en séparer. Pour ce qui concerne le groupe industriel que je préside, tous les documents sont à Hong Kong... Enfin, tous ces contrats et brevets vous montreraient que j'en suis désormais le propriétaire légal et qu'en cas de décès tout reviendrait à mon épouse et ma fille. Votre père n'a plus aucun droit sur quoi que ce soit depuis sa condamnation. Quant à vous-même je ne vois pas à quel titre vous figureriez parmi les ayants droit.

Éric paraissait décontenancé, il se tourna vers celui qu'il appelait Massimo, quêtant un avis du regard. Ils repassèrent dans l'autre pièce en fermant derrière eux la porte à clé. Alexandre colla l'oreille contre cette porte et put percevoir assez distinctement leur discussion dont le ton montait. Massimo reprochait à Éric de l'avoir entraîné dans une affaire hasardeuse sans en avoir bien étudié les aspects. Il semblait bien que Tavernier eut raison quant aux droits à hériter. Obtenir les papiers utiles demanderait du temps, or ils n'en disposaient pas, la police les cherchait et on ne sait jamais comment cela peut tourner. Ils s'étaient déjà rendus coupables d'enlèvement d'enfant, tout ça pouvait très mal finir sans rien rapporter.

- Nous nous retirons, ma femme et moi, de cette entreprise ; nous rentrons à Marseille. Tu nous dois tout de même le remboursement des frais. Ça fera cinq mille Euros, payables sous huit jours. Tu te débrouilles comme tu veux, tu sais où nous trouver.

Éric ne répondait pas. Un long silence fut suivi d'un claquement de porte. Alexandre s'éloigna en entendant la clé tourner dans la serrure. Éric était tout pâle.

- Nous ne voulons pas perdre de temps avec cette histoire de documents, dit-il avec un semblant d'assurance. J'ai convaincu mes amis de passer au plan B. Cela devrait vous convenir... Au lieu de vous éliminer, nous vous relâcherons contre une rançon. Disons un million d'Euros en billets usagés de petites coupures, il faudra...

- Où croyez-vous que je puisse trouver cette somme ? J'ai depuis peu un bon salaire, d'accord, pourtant mes économies sont loin de ce chiffre. Quant aux revenus de mon Groupe ils y sont totalement réinvestis. C'est de la folie...

Alexandre voyait bien qu'Éric était tout à fait désespéré. Il n'avait vraiment pas l'étoffe d'un criminel et pour un peu il lui aurait fait pitié. Il fallait sortir de cette situation absurde.

- J'ai bien peur que votre père ait perdu la raison, ou alors il a voulu vous tendre un piège. Allez savoir s'il ne souhaite pas vous voir auprès de lui à la Santé...

Éric ne releva même pas l'ironie tant cette version s'avérait plausible. Il était perdu. Il ne trouva qu'une réponse.

- De combien pourriez-vous disposer ?

Dans peu de temps, pensa Alexandre, c'est lui qui va me proposer de l'argent pour trouver une porte de sortie. Essayons tout de même de gagner du temps, au moins suffisamment pour être certain que les deux autres sont bien repartis. Car ceux-là ne m'inspirent rien de bon. Il demanda à Éric de lui rendre son smartphone afin qu'il tente de réunir le maximum d'argent pour sa libération.

- Ce n'est pas moi qui l'ai, votre portable. Mon ami l'a glissé dans sa poche et il est sorti pour l'instant. Tenez, prenez le mien.

En lui-même Alexandre tentait de réfléchir à plusieurs choses à la fois. Si son propre téléphone était toujours dans la poche du dénommé Massimo cela aiderait à le retrouver. Il prit le portable d'Éric en se demandant qui appeler. Véronique bien sûr, mais quoi dire ? La ligne devrait être sur écoute. Il demanda un délai de réflexion à Éric qui repartit dans l'autre pièce en laissant la porte ouverte. Il alluma la télévision, zappant de chaîne en chaîne à la recherche d'informations. Il s'arrêta sur LCI qui évoquait des troubles en Afrique. Le journaliste aborda ensuite le sujet espéré : les suites de l'enlèvement de Jade.

- Venez voir, cria-t-il à Alexandre. On parle de vous.

Après avoir indiqué que l'enfant était saine et sauve on précisait que ses ravisseurs l'avaient échangé contre son père Monsieur Alexandre Tavernier. Une photo occupait tout l'écran. On y voyait Jade dans les bras de ses parents. Un zoom rapide fit un gros plan sur le visage d'Alexandre. Le présentateur dit que l'enquête était en cours et passa à un autre sujet. Éric n'était pas stupide, il comprit que la police ou les gendarmes étaient sur l'affaire et qu'ils disposaient sûrement de gros moyens pour le retrouver.

- Nous ne devons pas rester ici. Je ne sais même pas à qui appartient cette cache. Massimo avait tout organisé. Il faut que je trouve un autre endroit sûr. On verra ça demain matin.

\*

Lundi 24 avril

POIGNY-LA-FORÊT

Après une nouvelle nuit sans sommeil Véronique buvait un café bien serré en compagnie des deux gendarmes qui avaient dormi sur le canapé à proximité de leurs appareils. Le capitaine Rouillon arriva avec deux hommes pour la relèver.

- Je suppose que vous n'avez pas de nouveau, sinon on me l'aurait signalé. Moi, en revanche, j'en ai... Le dispositif GPS de votre téléphone a permis, dès hier soir, de repérer où se trouvait Monsieur Tavernier. C'était à Trappes, dans une tour HLM.

- Alors vous avez pu le libérer ?

- Hélas non... L'intervention a été confiée au G.I.G.N. (Groupement d'Intervention de la Gendarmerie Nationale) qui avait besoin de savoir à quel étage se trouvait votre mari, car à distance on ne peut localiser exactement depuis quel niveau le signal est émis. C'est sur place, en progressant étage par étage que l'on peut obtenir cette précision. Pour cela ils voulaient attendre trois heures du matin quand tout le monde dort.

- Et alors ?

- Et alors, vers minuit le signal a bougé, les ravisseurs ont déplacé votre mari. Selon l'itinéraire et la vitesse de déplacement ils sont partis en voiture, empruntant d'abord la A86 jusqu'à Fresnes, puis la A6 en direction du sud. Nous avons demandé à un hélicoptère de suivre cette voiture à distance raisonnable pour ne pas être repéré. Il a suivi les indications qu'on lui fournissait à partir du GPS jusqu'à ce que le signal s'immobilise à l'aire de service de Venoy, à hauteur d'Auxerre. Nous avons pensé qu'ils refaisaient le plein de carburant mais le signal s'est légèrement déplacé et s'est arrêté durablement.

- C'était l'occasion d'agir !

- Non, Madame, car nous n'étions pas sur place, l'hélicoptère ne pouvait intervenir sur l'aire de stationnement sans faire repartir aussitôt les fuyards, sans compter que l'équipage n'était pas formé pour ce type d'intervention. Par ailleurs c'est à cet instant que l'on m'apporta d'autres nouvelles. Les analyses ADN avaient parlé ! Au total on en avait repéré six différentes ; trois étaient les vôtres avec le bébé. Restaient les trois autres à comparer avec le grand fichier national des gens déjà identifiés. La première correspond à un repris de justice franco-italien domicilié à Marseille, Massimo Riviera, déjà mêlé à des affaires qui l'ont conduit trois fois en prison. Il possède une Renault Scénic dont l'immatriculation correspond à un chiffre près au numéro que vous avez relevé. Vous avez pu confondre, vu les circonstances.

- Ça correspondrait à la voiture qui a emporté Alexandre sur le parking de Carrefour.

- Exact. La deuxième empreinte génétique est celle de son épouse, Maria, elle aussi connue des services de police pour recel et commerce de stupéfiants. La troisième en revanche nous est totalement inconnue. Nous avons compris que la voiture se dirigeait vers le sud.

- Où en est-on maintenant ?

- Patience Madame, le G.I.G.N. a décidé d'attendre le jour pour intercepter la voiture, il fallait quelques heures pour mettre en place un dispositif fiable. Ils ont une grande habitude de ce type d'opérations, nous leur faisons confiance. Au lever du jour la Scénic est repartie, cette fois suivie à vue par l'hélicoptère qui l'a retrouvée sur l'autoroute du Soleil un peu après Lyon. J'attends d'autres informations.

À cet instant, Louise la cuisinière vint s'adresser à Véronique.

- Madame, il y a là un couple de jeunes étrangers qui veulent parler à Madame.

- Comment ça, des étrangers ?

- Eh bien... Madame, c'est qu'ils ont un peu l'air de Chinois.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire. Faites les entrer.

Diem et Winai s'avancèrent tandis que le capitaine Rouillon repartait.

\*

Lundi 24 avril

SUR L'AUTOROUTE A6 (France)

En quittant l'aire de stationnement proche d'Auxerre, Massimo était de mauvaise humeur. Non seulement il s'était laissé embarquer dans une opération foireuse qui lui coûtait plus qu'elle ne rapporterait mais en plus il avait très mal dormi dans la voiture et en voulait beaucoup à Maria son épouse qui n'avait jamais passé son permis. Il avait hâte de se retrouver chez lui et se demandait si la police était déjà à sa recherche. De toute manière ça ne saurait tarder, il va falloir trouver des alibis solides, peut-être même changer d'air quelque temps en Italie. Il ne pouvait apercevoir l'hélicoptère qui, depuis Chalon-sur-Saône le suivait d'assez loin et assez haut pour ne pas être visible dans les rétroviseurs de la Scénic. Une caméra extérieure à fort grossissement permettait au pilote de suivre sur écran la progression de la voiture.

À la barrière de péage de Villefranche-Limas Massimo s'arrêta pour un besoin naturel. Il vit alors un hélicoptère faisant du surplace un peu en arrière, son instinct lui dicta de s'en méfier. Il reprit la route en laissant sa vitre ouverte de manière à pouvoir orienter manuellement le rétroviseur extérieur. Ainsi il pouvait de temps à autre entrevoir l'hélico. Pour en avoir le cœur net il effectua des tronçons d'autoroute assez lentement et d'autres à cent trente kilomètres heure. L'hélico adaptait sa vitesse à celle de l'auto. Aucun doute ils étaient repérés. Comment avaient-ils fait pour être déjà sur leurs talons ? Il n'eut pas à réfléchir longtemps pour penser au smartphone d'Alexandre qu'il avait toujours dans sa poche. Il savait que certains appareils

étaient tout à fait localisables ; dans le doute, une fois passé Lyon, il s'empara du téléphone et sans s'arrêter demanda à Maria de le jeter sur le bas-côté par la fenêtre.

- Allô. Épervier ! Ici Autorité, avez-vous toujours le véhicule en visuel. Le signal GPS vient de s'immobiliser.

- Impossible, répondit le pilote. Je le vois devant nous, il roule toujours. Pouvez-vous confirmer ?

- Affirmatif, Épervier ! Le signal reste immobile sur la bande d'arrêt d'urgence. Vérifiez que vous suivez le bon véhicule.

L'hélicoptère se rapprocha de la voiture à une dizaine de mètres. Il confirma c'était bien une Renault Scénic avec l'immatriculation signalée. Il y avait deux personnes à bord. Maintenant elles avaient certainement compris qu'on les filait.

Massimo ne décolérait pas. Même sans le smartphone à bord, l'hélicoptère le suivait toujours. Il cherchait comment s'en débarrasser. Connaissant parfaitement les routes et autoroutes de la région il imagina rapidement un stratagème. Pour cela il fallait d'abord dépasser Aix-en-Provence et continuer sur la A8 comme s'ils allaient vers Fréjus. Un peu avant le péage de La Barque, l'autoroute passait sous un petit tunnel. Massimo avait repéré devant lui une Peugeot 3008 n'ayant que le conducteur à bord. Cinq cents mètres avant ce tunnel il la doubla, puis il freina brutalement, s'arrêta en allumant ses feux de détresse. La Peugeot arrivait déjà sur lui et dut également freiner à mort pour s'arrêter sans provoquer d'accident. Massimo descendit et courut vers la 3008 dont le conducteur, un chauve à grosses lunettes, faisait de grands gestes d'énervement. Massimo lui fit ouvrir sa vitre et lui plaça un pistolet automatique sous le nez.

- Vite, descendez et montez dans ma voiture, là devant !

Sans rien comprendre, cet homme obéit, tandis que Maria rejoignait Massimo dans la Peugeot qui démarra en doublant la Scénic. Le tout n'avait duré que quelques secondes. Le pilote qui attendait au-dessus de la sortie du tunnel ne voyait pas ressortir la Scénic.

- Autorité ! Ici Épervier... Nous avons perdu le véhicule sous un tunnel, il n'en ressort pas... Ah ! Si ! Attendez, le voilà... Il roule plus lentement maintenant. Nous continuons à la suivre.

- Bien reçu, Épervier. Dites-nous s'il bifurque vers Aubagne par la A52 ou s'il continue sur la A8.

- Il semble continuer tout droit en direction de Fréjus.

- OK, nous mettons en place le dispositif au péage de Fréjus. Ne perdez pas de vue votre cible.

Pendant ce temps la Peugeot conduite par Massimo avait pris la direction d'Aubagne, puis de Marseille, sans hélicoptère à ses trousses. Ce détour d'un peu plus de vingt kilomètres lui avait sauvé la mise. Du moins provisoirement. Le capitaine Rouillon qui suivait tout cela par radio depuis son bureau à Rambouillet était perplexe.

- Deux personnes seulement dans la voiture... Ils devraient être quatre... Où sont les deux autres et qui sont ceux-là ?

Il confirma à l'équipe numéro deux du G.I.G.N. de rester en position à Marseille dans le bar Le Riviera. Ils n'étaient que quatre gendarmes du groupe d'élite, en civil ; deux à une table et deux au comptoir. En ce tout début d'après-midi il n'y avait que trois autres clients à une table du fond.

\*

Lundi 24 avril

POIGNY-LA-FORÊT

En une demi-seconde, Véronique reconnut Winai, elle crut rêver.

- Winai ? Je ne me trompe pas, vous êtes bien Winai, du Cambodge ? Que faites-vous ici ?

- Oui Madame, c'est moi. Je viens présenter des excuses à vous... Je ne savais pas vraiment ce que je faisais. Diem, ma compagne, m'a ouvert les yeux. Je sais que pas vous, pas Monsieur Tavernier être responsables des malheurs de mon pays et de ma famille.

- C'est déjà une bonne chose... Si vous êtes sincère... Car je me souviens que là-bas vous aviez un comportement exemplaire jusqu'au jour où tout a basculé. Il m'est aussi difficile de vous croire sur parole que de comprendre comment et pourquoi vous voici en France.

Diem prit la parole ; elle se présenta brièvement en confirmant qu'elle avait fait tout son possible pour démontrer à Winai qu'il fallait surmonter le légitime sentiment de vengeance ressenti après une agression quelle qu'elle soit. Même s'il restait des motifs de mécontentement envers les Occidentaux colonisateurs il ne servait à rien d'entreprendre des actions punitives. Non seulement on risquait de s'en prendre à des personnes innocentes mais en plus cela n'apportait pas la moindre paix intérieure au soi-disant vengeur. Sa propre famille vietnamienne en savait quelque chose et lui avait beaucoup parlé de personnalités comme Gandhi et Mandela qui par-delà leur propre cas étaient parvenus à convaincre des populations entières que seule la réconciliation permettait d'avancer.

- Je ne demande qu'à vous croire Mademoiselle, pourtant vous n'avez pas effectué ce long voyage avec Winai uniquement pour l'inciter à s'excuser. Pardonnez-moi, mais en ce moment

je vis une période très tourmentée, j'ai les nerfs à vif et j'ai un peu de mal à raisonner correctement.

- Je comprends, reprit Diem. Nous avons appris par les médias le rapt de votre petite fille puis l'échange avec votre mari. Nous en sommes désolés. Quant au motif initial de notre présence il est d'ordre professionnel ; je suis une des employées du Taver International Group et il m'était nécessaire d'avoir un entretien avec son président, Monsieur Alexandre Tavernier. J'ai d'ailleurs ici une lettre de recommandation de Monsieur Grangier, le directeur régional à Hanoi.

- Si vous saviez mon mari injoignable pourquoi êtes-vous quand même venus jusqu'à Poigny aujourd'hui ?

- Ça peut vous paraître bizarre... Ce dont votre famille est victime nous fait horreur et Winai a pensé qu'il pourrait se racheter de ses fautes passées en cherchant à vous être utiles. Nous sommes jeunes, disponibles et prêts à vous aider dans quelque tâche que ce soit. Croyez-moi, c'est très sincère.

- Attendez-moi dans cette pièce. Je dois aller m'occuper de Jade et je dois aussi réfléchir seule. Vous pouvez regarder la télé si vous voulez. J'en ai pour un bon quart d'heure.

\*

Lundi 24 avril

TRAPPES (Banlieue parisienne)

Éric Rivière était aussi perdu que la veille au soir. Alexandre, en revanche, estimait que cet homme n'avait rien d'un gangster et avait envisagé une solution provisoire.

- Dites-moi Éric... Je peux vous appeler Éric ? Dites-moi, à combien estimez-vous une vie humaine ?

- Je ne sais pas Monsieur... Je crois que ça n'a pas de prix...

- Cinq cent mille Euros ? Un million ? Cinq millions ?

- Je ne saurais dire un chiffre, mais ça vaut plus que tout ça.

- Nous sommes d'accord. Si vous aviez à choisir entre gagner un million et sauver votre vie, que choisiriez-vous ?

- Sauver ma vie, bien sûr !

- Eh bien vous avez ce choix... Si la police ou les gendarmes vous arrêtent, avant ou après avoir touché la rançon, vous passerez le reste de vos jours en prison. Et pas en régime VIP. Si je vous évite cette arrestation vous aurez la vie sauve. D'accord ?

- Forcément d'accord.

- Alors oubliez cette histoire de rançon et faites-moi confiance, je vais nous sortir de là tous les deux.

- Pourquoi feriez-vous ça ?

- D'abord pour retrouver ma liberté et éviter à ma femme de s'inquiéter davantage. Ensuite parce que vous me semblez être un brave homme empêtré dans une situation qu'il n'a pas vraiment souhaitée. Auriez-vous une idée de la raison pour laquelle il se pourrait que votre père vous ait délibérément tendu un piège ?

- J'y pense depuis hier... Je m'interroge... Cela pourrait remonter à trente-huit ans en arrière, c'est-à-dire à ma naissance.

- Expliquez-vous.

- Lorsque je suis parti aux États-Unis j'étais tout enfant. Ma mère avait perdu la vie en me mettant au monde et, à l'âge d'entrer à l'école, mon père m'a envoyé chez un oncle établi en Pennsylvanie au prétexte qu'il était trop absorbé par son travail pour s'occuper d'un enfant. Je revenais presque chaque été passer quelque temps chez mon ancienne nounou.

- C'est très curieux tant ça ressemble à ma propre jeunesse en Angleterre...

- J'espère que vous n'avez pas connu une suite comme la mienne. Mes cousins, un garçon et une fille à peine plus âgés que moi, ont pris un malin plaisir à me faire croire que mon père n'était pas mon père... Ils auraient entendu raconter en famille que ma mère avait un amant et que j'étais né de leurs amours coupables. Ce qui aurait motivé une grosse colère de son mari à peine atténuée par le décès de l'infidèle. À l'époque je prenais ça pour des histoires de gamins un peu jaloux de ce cousin qui était un très bon élève et qui parlait anglais et français mieux qu'eux. Depuis hier je me demande : et si c'était vrai ! Ça expliquerait que mon père ait reporté sur moi son courroux ; ça expliquerait qu'il ne mettait aucun empressement à me voir ; ça expliquerait enfin qu'il veuille aujourd'hui me mener sur le chemin de la prison pour y souffrir comme lui.

- Ça se tient votre histoire. J'imagine à quel point cette hypothèse vous perturbe profondément. Raison de plus pour ne pas attendre ici plus longtemps. Nous allons partir ensemble comme deux connaissances... Promettez-moi de ne rien tenter contre moi durant le trajet, ça se retournerait vite contre vous.

Éric promit, il retrouvait déjà un semblant de sourire.

\*

Lundi 24 avril

MARSEILLE

Heureux de s'être habilement débarrassé de l'hélicoptère Massimo n'en restait pas moins inquiet. Il habitait à l'étage au-dessus du bar et y était peut-être attendu par la police. Sa voiture avait été identifiée, mais peut-être pas lui-même, ni sa femme Maria. Dans le doute il entra prudemment dans Marseille pour éviter toute infraction risquant d'être verbalisée. Il approcha lentement du bar Le Riviera, Maria lui fit remarquer deux fourgonnettes identiques stationnées face au bar. Elles étaient immatriculées dans les Bouches-du-Rhône, mais on ne les avait jamais vues dans cette portion de la rue où il n'y a pas d'autres commerces à proximité qui justifieraient des livraisons. C'était louche.

- Va voir, dit Massimo. Tu as du flair pour ces choses-là. Regarde bien Ted derrière le comptoir, son attitude devrait te renseigner. Va l'embrasser comme si de rien n'était et s'il y a danger tu allumeras le signal. Je comprendrai qu'il faut passer au plan passe-montagne.

Coutumiers de fréquentations à risques Massimo, Maria et Ted le barman avaient mis au point un code des plus simples. Une lampe extérieure éclairant le trottoir n'était allumée depuis le comptoir que pour indiquer à certains visiteurs qu'ils devaient passer leur chemin, il y avait danger pour eux à l'intérieur. Quant au plan passe-montagne c'était le nom donné à la nécessité pour l'un d'entre eux de fuir aussi loin que possible, voire à l'étranger.

Maria poussa la porte et se dirigea droit vers Ted qui, après l'avoir reconnue, baissa le regard en détournant la tête. Elle jeta un regard circulaire sur la salle. Les habitués joueurs de cartes étaient là comme toujours. Les autres clients étaient inconnus ; elle flaira le piège en remarquant qu'ils ne s'étaient pas même tournés vers elle à son entrée comme auraient fait des consommateurs ordinaires. Elle passa derrière le comptoir et salua Ted en disant qu'elle était contente de retrouver le soleil. En même temps elle actionna l'interrupteur de la lampe d'alerte, car Ted avait imperceptiblement hoché la tête. À la vue du signal Massimo démarra lentement pour se rendre d'abord chez un ami garagiste du quartier. Apparemment il n'était pas suivi. Cet ami ne posa pas de question lorsque Massimo proposa d'échanger la Peugeot contre une autre voiture, même de catégorie inférieure. Dix minutes plus tard il était au volant d'une autre Peugeot, une 507 bleu métallisé, immatriculée à Paris, il prit la direction de Nice et de l'Italie.

\*

Les quatre hommes du G.I.G.N. attendaient que Massimo fasse son entrée dans le bar puisqu'on leur avait signalé la probabilité qu'il tente de regagner son domicile. Ne voyant rien venir ils décidèrent d'appréhender Maria et de l'emmener vers leur base malgré ses cris et dénégations. Ted ne broncha pas, il savait que ce serait inutile. Maria qui avait déjà vécu une scène du même genre il y avait quatre ou cinq ans, nia tous les faits qu'on lui reprochait, dans l'immédiat ça donnerait du temps à Massimo. Celui-ci roula vite, mais sans excès sur la A8.

Arrivant au péage du Capitou, près de Fréjus, il nota beaucoup d'uniformes entourant son ex-voiture, la Scénic, ainsi que le conducteur chauve à grosses lunettes qui gesticulait comme un beau diable. Massimo jeta ses pièces de monnaie dans le réceptacle du péage et accéléra en souriant. Dans trois heures il serait à Gênes.

\*

Lundi 24 avril

TRAPPES

En sortant de l'immeuble avec Éric, Alexandre fut surpris d'apprendre qu'ils étaient à Trappes et non pas en banlieue nord comme il pensait. Qu'importe ; c'était même préférable car de ce côté-ci de la capitale il connaissait mieux les moyens de transport publics. Il voulait atteindre la gare SNCF de Trappes et demanda son chemin à un petit groupe de jeunes maghrébins qui les regarda bizarrement avant d'indiquer la direction d'un signe de tête. Ils prirent le premier train de banlieue en direction de Paris et changèrent à Saint-Quentin-en-Yvelines pour attendre le RER C. Celui-ci les mena jusqu'au cœur de la capitale, à la station Saint Michel.

À chaque arrêt du RER, Alexandre se disait qu'il n'aurait eu aucune difficulté à s'échapper juste au moment de la fermeture des portes. Ce n'était pas son projet. Il pensa même que l'idée en venait peut-être également à Eric mais qu'il n'osait pas et s'estimait heureux qu'Alexandre ait pris les choses en main. Ils remontèrent à pied le boulevard Saint Michel jusqu'à traverser la rue Soufflot et parvenir à l'entrée de l'immeuble où Alexandre possédait l'appartement hérité du grand-père. Éric reconnut l'endroit, il y était venu après sa visite à la prison sur la piste d'Alexandre, mais il n'en dit rien.

Une fois installés dans l'appartement, dont les fenêtres donnaient sur le jardin du Luxembourg, Alexandre voulut finir de tester Éric et fit semblant de réfléchir à haute voix.

- Puisque les Marseillais vous ont abandonné vous voilà bien seul pour assumer la responsabilité des événements de ces derniers jours. Je vous ai proposé un accord permettant à chacun de nous de nous sortir de ce pétrin et vous l'avez sagement accepté. Je vais tenir ma promesse mais qu'est-ce qui prouve que vous tiendrez la vôtre ?

- Vous avez ma parole... Et je pense de plus en plus que ce n'est pas le même sang qui coule dans mes veines et dans celles de mon père. Je n'aurais jamais dû m'engager dans tout ça, je le regrette amèrement, croyez-moi.

Le ton implorant d'Éric ne pouvait être factice, il n'avait pas la stature d'un faussaire, encore moins d'un criminel. Alexandre fut convaincu.

- Où habitez-vous depuis votre arrivée des USA ?
- Pour l'instant j'étais à l'hôtel, boulevard Raspail pas trop loin de la prison de mon père.

Mes bagages sont là-bas.

- Avez-vous de quoi payer un billet d'avion pour les USA ?
- Pas de problème j'avais pris un aller-retour open.

- Alors faites ceci : reprenez vos bagages, payez votre note d'hôtel et filez à l'aéroport de Roissy prendre le premier vol en partance pour New York. Je vous laisse partir, ne perdez pas de temps et ne revenez jamais à Poigny-la-Forêt !

Éric ne se fit pas répéter. Il serra vigoureusement la main d'Alexandre en lui disant simplement merci et il quitta l'immeuble. Alexandre se tourna aussitôt vers le téléphone de l'appartement et composa fébrilement le numéro de sa maison à Poigny dans l'espoir que Véronique réponde vite.

\*

Lundi 24 avril

POIGNY-LA-FORÊT

De retour dans le salon, Véronique trouva les deux gendarmes qui bavardaient à proximité de l'installation d'écoute téléphonique. Diem et Winai debout devant la fenêtre regardaient le jardin, ils ne parlaient pas. Elle hésitait à accepter leur offre d'assistance ; ils semblaient sincères mais malgré leur bonne volonté que pourraient-ils faire sinon compliquer les choses ? Elle s'apprêtait à décliner leur proposition en les remerciant lorsque retentit la sonnerie du téléphone. L'un des gendarmes fit signe à Véronique d'attendre un instant qu'il mette en marche l'enregistreur. Lorsqu'elle vit sur l'écran de son appareil le numéro de l'appartement du boulevard Saint Michel elle prit un air totalement médusé avant de décrocher. C'était la voix d'Alexandre, il demandait si tout allait bien à la maison, il disait être libre et bien portant, il disait que ses ravisseurs s'étaient évanouis dans la nature, il disait qu'il allait bientôt rentrer...

- Comment vas-tu faire, tu n'as pas de voiture ?

- Ne te préoccupe pas. Je serai dans une heure et demie environ à la gare de Saint-Quentin-en-Yvelines. Peux-tu venir m'y chercher ?

Elle dit qu'elle y serait, raccrocha et entreprit de répéter aux gendarmes toute la conversation qu'ils avaient parfaitement pu suivre en direct...

- Voilà la meilleure des nouvelles, dit Diem en s'approchant de Véronique. Une bonne étoile doit veiller sur votre mari, nous nous en réjouissons avec vous. Peut-être souhaitez-vous que nous revenions un autre jour pour parler travail avec lui.

Véronique refusa, elle les pria de rester en attendant qu'elle aille chercher Alexandre. Sa bonne humeur retrouvée, pour ne pas dire sa joie, elle voyait tout en positif et proposa à Diem de s'occuper de Jade pendant sa courte absence, avec l'aide de Louise si nécessaire. Quant à Winai, elle lui suggéra de faire le tour de la propriété en compagnie de Valentin.

\*

Lundi 24 avril

SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES

Elle chantonnait au volant de sa Fiesta en se rendant au rendez-vous. À la sortie de la gare, Alexandre se jeta dans ses bras et leur étreinte fut aussi longue que silencieuse. Après quoi, sur le chemin du retour, ce fut le grand jeu des questions-réponses.

- Tu vas bien ? Où étais-tu ? Qui étaient ces gens ? Que voulaient-ils ?

- Oui, je vais très bien maintenant. J'ai eu un moment difficile parce qu'ils m'avaient endormi à l'éther et que le réveil est nauséux. Ils ne m'avaient pas emmené très loin, nous étions dans une tour à Trappes. Ils étaient trois. Il y avait le fils du notaire Paul Rivière ; tu t'en souviens ? Apparemment il est en prison et avait convaincu son fils ne nous soutirer de l'argent en me faisant disparaître.

- Ils voulaient te tuer ?

- Plus ou moins... En fait cet homme-là est plutôt un « gentil » qui s'est laissé influencer par son père. Il n'a en rien l'étoffe d'un bandit et quand nous avons été seuls, lui et moi, j'ai pu facilement le convaincre de rentrer aux États-Unis d'où il arrivait.

- C'est curieux que les analyses d'ADN n'aient pas démontré sa parenté avec le père en prison.

- En fait, tout porte à croire que Paul Rivière n'est pas son père biologique. C'est une sombre histoire de famille qui a dû le perturber profondément.

- Et les autres ?

- C'était un couple de Marseillais. Dangereux ceux-là, parce que sans aucun doute habitués des mauvais coups. Ils se sont assez vite aperçus que le fils Rivière les entraînaient, sur les conseils du père, dans une affaire délicate avec peu de chances de réussite, ni de retombées financières. Ils ont laissé tomber et sont repartis pour Marseille en laissant Éric Rivière seul avec moi. Voilà tout.

- Alors pourquoi es-tu allé à l'appartement du boulevard Saint Michel au lieu de rentrer directement à Poigny ?

- Par pure bonté d'âme... Je pensais que la police ou les gendarmes étaient sur nos traces. Pour permettre à Éric Rivière de s'enfuir j'ai préféré nous en aller vers Paris plutôt que revenir vers Poigny avec lui. Dès qu'il m'a quitté je t'ai appelée.

Ils approchaient de leur domicile quand Véronique reprit timidement.

- Tu vas avoir une surprise à la maison... C'est totalement imprévu et je préfère t'avertir le plus tôt possible.

- C'est quoi, ça ? Il y a des dégâts à la maison ?

- Tu n'y es pas du tout. Nous avons deux visiteurs, dont l'un nous était connu et pas de la meilleure façon.

- Encore des ennuis en perspective ?

- J'espère que non. Il s'agit de Winai...

- Le Cambodgien ?

- Exactement. Il est venu avec sa compagne nous présenter des excuses.

- Et tu y as cru !

- Tu vas juger par toi-même. D'instinct je le crois sincère ainsi que sa compagne vietnamienne.

- Tu les as laissés seuls avec Jade ?

- Pas pour longtemps et sous la surveillance de Louise et Valentin.

- Des personnes assez âgées pour ne pas offrir une grande résistance à deux jeunes gens décidés à tout !

- Tu finis par me faire peur... Nous allons en avoir le cœur net dans une minute.

Après avoir franchi le portail automatique de la propriété, la Fiesta s'immobilisa devant la maison.

\*

Lundi 24 avril

GÊNES (Italie)

En arrivant à Gênes, Massimo était épuisé. Il n'avait pas compté les kilomètres depuis le matin mais il savait avoir largement dépassé les douze heures de conduite. Sans perdre de temps il se rendit sur le port, là où l'on embarque sur les ferries pour le Sicile. Par chance pour lui la compagnie Grimaldi avait un ferry en partance à 23 heures. Il prit un billet et attendit à peine trente minutes l'heure de l'embarquement des véhicules sur La Suprema. Sitôt à bord il s'écroula sur le lit de sa cabine sans profiter des commodités offertes.

Toutes proportions gardées ce bateau pouvant transporter trois mille passagers et mille véhicules avait des allures de navire de croisière : restaurant à la carte ou buffet, snack-bar, espace de jeux pour enfants, salle de jeux pour les adultes, cinéma, espace shopping et piscine ouverte. Il pouvait dormir longtemps, le ferry accosterait dans le port de Palerme le lendemain vers vingt heures.

À l'heure où les sirènes de La Suprema retentissaient pour signaler son appareillage du port de Gênes, Éric Rivière était à bord de l'avion d'Air France décollant de Roissy-Charles-De Gaulle à destination de New York JFK.

\*

Lundi 24 avril

#### GENDARMERIE DE MARSEILLE

L'interrogatoire tournait court, Maria n'avait rien d'intéressant à leur apprendre. Selon des dires elle n'avait pas participé à l'enlèvement du bébé... S'il y avait son ADN c'est parce qu'on lui avait demandé de changer les couches d'une petite fille dont elle ignorait l'origine... Qui le lui avait demandé ? Ils étaient deux, des hommes de type maghrébin, elle ignorait leurs noms... Pourquoi, en plus de son ADN y avait-il sur la fillette deux autres ADN dont celui de son mari ? Probablement parce que ce jour-là elle portait un gilet de son mari, pour l'autre elle ne savait rien...

Les questions se succédaient, elle finit par se réfugier dans le silence, ne répondant plus à aucune question des gendarmes par une autre formule que « je ne sais pas ». Ils la présentèrent au juge qui décida de la laisser provisoirement libre faute d'éléments suffisants pour la mettre en examen.

\*

Lundi 24 avril

#### POIGNY-LA-FORÊT (Yvelines)

Véronique se précipita dans le salon le cœur battant. Diem était là sur un fauteuil, elle tenait Jade dans ses bras et lui chantonnait une berceuse sous le regard attentif de Louise.

- Tout va bien ? Nous n'avons pas été trop longs ?

- Tout va bien, Madame. La jeune fille s'est déjà attiré les grâces de notre petite princesse. Elle l'a changée tout à l'heure, je n'ai presque rien eu à lui indiquer. Et elle lui chante des chansons de son pays. Je n'y comprends rien, mais c'est très joli. Ah... Monsieur Alexandre !

Vous voilà revenu... On peut dire que vous nous avez fait des inquiétudes... Que voulez-vous manger ce soir ?

- Merci Louise, ne vous tracassez pas, faites au mieux comme d'habitude.

Il se tourna vers Véronique.

- Ne m'avais-tu pas dit qu'il y avait aussi Winai ?

- Si vous parlez du jeune homme qui accompagne Diem, répondit Louise, il est dans la propriété avec Valentin. Tenez... Justement les voilà.

- Bonsoir Monsieur Alexandre... Ça fait plaisir de vous revoir après tous ces événements.

- Merci, Valentin, tout va bien maintenant... Dites-moi, qu'avez-vous fait avec ce jeune homme dans le jardin ?

- Comme qui dirait le tour du propriétaire... Il s'y connaît en matière de plantes. Il ne leur donne pas le même nom que nous mais, si j'ai bien compris, il en connaît toutes les caractéristiques, pour les semer ou les planter, pour les soigner, etc. Il dit aussi que certaines ont des propriétés médicales pour soigner certaines maladies. À plusieurs reprises il m'a demandé si nous avions un figuier. Il répétait ça comme si je ne comprenais pas. Ça nous a fait rigoler.

- Pas étonnant, dans son pays il a passé des années auprès d'un missionnaire botaniste. N'est-ce pas Winai ?

- C'est vrai Monsieur. Cette époque est loin... Moi suis venu en France pour demander pardon à vous et Madame Véronique. Moi fais deux années en prison, mais c'est mieux si vous pardonnez.

- J'aimerais vous croire...

- Vous savez, continua Diem, nous avons beaucoup réfléchi lui et moi à propos des malheurs qu'il a connus au Cambodge, surtout la mort de son père. Il a compris que vous n'en étiez pas responsables et il regrette sincèrement d'avoir pensé à une sorte de vengeance.

- Eh bien voilà qui est direct ! Contre qui voudrait-il se venger ?

- Après la prison moi voulais faire du mal à tout le monde. D'abord aux missionnaires de Phnom Srok pour avoir pas rendu ses terres à mon père. Là moi agir trop vite... Moi regrette destruction mission.

- Vous avez détruit la mission de Phnom Srok ?

- Juste deux grenades... Puis incendie...

- Mon Dieu ! C'est horrible... Et nous là-dedans quel devait être notre sort ?

- Vous, représenter la colonie des Européens. Moi croire eux responsables malheurs du Cambodge. Diem a expliqué que Khmers Rouges étaient responsables. Moi plus vouloir faire du mal à vous. C'est vrai.

- Bon... Admettons pour l'instant et considérons cela comme une bonne nouvelle. Mais vous Mademoiselle, vous vouliez me parler m'a dit ma femme...

- Oui Monsieur, je travaille dans votre Groupe et j'ai une lettre de Monsieur Grangier, votre directeur régional de Hanoi. Il s'agirait d'apporter une modification bénéfique à votre gamme de produits et si...

- Stop ! Je vous interromps Mademoiselle. Pour ce qui est du travail nous verrons cela demain. Aujourd'hui je n'ai pas du tout la tête à ça.

Alexandre tira Véronique par le bras un peu à l'écart pour discuter à voix basse. Après quoi il proposa à Diem et Winai de rester sur place ; dans le pavillon des gardiens à l'entrée de la propriété il y avait une chambre à l'étage disponible pour des dépannages. Diem accepta non sans avoir téléphoné à son oncle pour qu'il ne s'inquiète pas.

\*

Mardi 25 avril.

POIGNY-LA-FORÊT

Toujours accompagnée de Winai, Diem se présenta devant Alexandre pour exposer l'idée basée sur son expérience de vente des unités de dessalement de l'eau de mer. Il se montra extrêmement intéressé.

- Comment se fait-il qu'aucun commercial n'ait jamais fait cette observation ? Ou alors ce n'est pas remonté jusqu'à moi... Je vais en parler immédiatement avec Monsieur Tian Zhu, notre vice-président à Hong Kong afin qu'il s'informe auprès de Monsieur Kobori Miura. C'est le directeur de la B & P Company chargée de la fabrication et de la commercialisation des unités. S'il suffit d'ajouter un groupe électrogène pour multiplier nos ventes il n'y a pas à hésiter un seul instant.

Il s'isola dans son bureau pour s'entretenir avec Tian Zhu. Lorsqu'il revint au salon il était tout sourire.

- Notre vice-président est emballé comme moi par votre idée, Mademoiselle. Je vous félicite. Et je veux faire davantage ; je vous offre le poste de conseillère du président du Taver International Group - c'est-à-dire de moi-même – au salaire de quatre mille Euros mensuels. En outre vous recevrez un intéressement sur chaque vente d'unité avec groupe électrogène. Cela vous convient-il ?

- Monsieur... Cela bouleverserait beaucoup de choses pour moi... Je n'aurais jamais osé rêver d'une telle proposition. Cela veut-il dire que je devrais rester en France ?

- Dans un premier temps, oui. Ensuite nous verrons. Il se trouve que Valentin et Louise prennent leur mois de congé annuel en mai ; je leur offre de partir dès maintenant et de vous laisser le pavillon durant leur absence.

- Excusez-moi Monsieur, mais je n'ai pas bien compris quelle serait précisément ma fonction.

- Il s'agirait de me donner votre point de vue sur certains domaines où vous avez de l'expérience et de suivre au jour le jour l'évolution de nos affaires en liaison avec les différents secteurs géographiques du monde. Par Internet cela ne vous prendra pas toute la journée, aussi je suggère que le matin vous aidiez mon épouse à s'occuper de Jade et de la maison, pourquoi pas de la cuisine... Qu'en pensez-vous ?

- C'est très inattendu... Mais j'accepte bien volontiers. Accepteriez-vous que Winai reste avec moi ?

- J'y ai pensé. Il pourrait assurer l'activité de Valentin pour entretenir la propriété et j'aimerais qu'il s'engage à se perfectionner en français. Il y a d'excellents cours sur Internet. Il aurait également un salaire convenable.

- Monsieur Tavernier, moi pas bien comprendre pourquoi vous faire ça pour moi... Surtout après les problèmes au Cambodge.

- Mon ami - nous avons presque le même âge, n'est-ce pas - j'ai compris que Diem et vous êtes devenus inséparables. De plus j'aimerais voir se concrétiser votre volonté de faire quelque chose de bien de votre vie en vous écartant des tentations sur les mauvais chemins. Vous me comprenez ?

- Oui, Monsieur Alexandre. C'est promis.

- Dans ces conditions allez voir avec Louise et Valentin comment organiser la passation de pouvoirs...

Ils ne se le firent pas répéter. Véronique embrassa Alexandre tendrement.

- C'est très bien ce que tu fais là. Je te connaissais des tas de qualités, mais une telle indulgence envers Winai et une telle confiance en Diem... ! J'espère que tu ne prends pas de risque.

- On en prend toujours... Je crois que ça en vaut la peine. Ces deux-là me semblent avoir un certain potentiel, essayons de les aider un peu. Moi, je le sens bien ce coup-là.

- Si tu le dis...

Mardi 25 avril

À L'APPROCHE DE LA SICILE (Italie)

Sur le ferry qui approchait des côtes on commençait à capter les réseaux de téléphonie mobile. Massimo composa alors le numéro du portable de Ted, son barman à Marseille.

- Allô ! Bar Le Riviera, j'écoute...

- Oui... J'aimerais savoir si la lampe est toujours allumée...

- Ah, c'est vous patron ? Vous pouvez parler, il n'y a aucun risque.

- Tu es certain de ne pas être sur écoute ?

- Absolument. J'ai changé de portable dès ce matin, il leur faudra quelque temps pour me repérer.

- Maria est-elle là ?

- Oui, elle est dans la salle avec les clients, moi je suis dans le bureau du bas pour les comptes. Vous voulez que je l'appelle ?

- Non, non. Tu lui diras que je vais bien, que je vais bientôt arriver chez Don Camillo, elle comprendra. Comment se passe l'enquête ?

- Avec votre femme il n'y a pas trop de problèmes pour l'instant. Elle leur dit ne rien savoir et ils n'ont pas de vraies preuves. Elle est libre pour l'instant, mais le juge pourrait la convoquer à nouveau dans quelque temps. Pour vous c'est différent ; ils ont votre identité et ils vous cherchent.

- Ça va s'arranger d'ici peu... Une identité ça se change.

- Ils ont aussi la description et le numéro de la Peugeot 3008...

- Là, ils peuvent courir ; je suis sûr que cette voiture ne sait déjà plus quelle était son immatriculation d'origine... J'ignore même si elle est encore en France à l'heure qu'il est. Bon... Ne m'appellez jamais sur mon portable. C'est moi qui donnerai des nouvelles. Je pense rester loin de Marseille pour quelques semaines. Ah... J'oubliais... Dis à Maria que je lui envoie la carte postale dès demain, n'oublie pas. Allez... À plus... !

Massimo resta appuyé sur le bastingage à regarder la manœuvre d'accostage du navire. Il fallut ensuite près d'une heure pour débarquer. Une fois abaissées les énormes portes à l'arrière du ferry ce sont les camions et semi-remorques qui sortirent en premier. Ensuite la lente procession des voitures remonta des ponts inférieurs par des plans inclinés jusqu'à se retrouver sur le quai. La file de véhicules avançait doucement entre deux haies de douaniers et carabiniers en armes. Ils examinaient attentivement toutes les voitures. Sur sa droite, Massimo entrevit une

Peugeot 3008 mise à l'écart, les carabiniers discutaient fortement avec le conducteur. Sans se presser il suivit sans ennui jusqu'à la sortie la Fiat qui le précédait.

Il se trouva soudainement plongé dans la circulation chaotique de la Via Francesco Crispi. Trois files de véhicules se partageaient tant bien que mal les deux voies de circulation. Très proches les uns des autres ils roulaient vite et se faisaient doubler de tous côtés par des deux roues intrépides. Massimo avait l'habitude des embarras de Marseille, mais là c'était nettement un cran au-dessus. Il continua tout droit quelques centaines de mètres et aperçut bientôt la haute silhouette de l'hôtel Astoria Palace, un établissement qu'il avait déjà fréquenté il y avait quelques années. Il en fit son étape du jour, plus précisément de la soirée, car il était près de vingt-deux heures lorsqu'il prit possession de sa chambre. Son premier soin fut d'appeler Don Camillo. En fait il n'avait jamais su son véritable nom. Ce Marseillais de naissance avait un vrai physique à la Fernandel. Notamment il possédait ce type de visage que l'acteur lui-même qualifiait de « gueule de cheval ». Indésirable en France suite à sa participation à de nombreux méfaits dans les Bouches-du-Rhône il vivait depuis une dizaine d'années à Palerme en relation étroite avec la famille mafieuse de Don Cesare qui l'avait à demi intégré depuis qu'il avait épousé une Sicilienne. Massimo savait pouvoir compter sur lui et n'hésita pas à le déranger à cette heure tardive. Il exposa sa situation nécessitant de rester quelque temps éloigné de Marseille.

- Ça ne m'étonne pas de toi... Toujours dans les mauvais coups... Je suis heureux de t'entendre, vé... Tu viens à la maison !

- Pas ce soir, j'ai pris une chambre à l'hôtel. Demain c'est promis, il fera jour et j'espère retrouver le chemin de ta maison.

- C'est toujours Via Sabotino, une parallèle à la Via della Libertà ; tu t'en souviens ?

- Je crois que ça ira. Tu sais, mon problème numéro un c'est de changer d'identité, car on me recherche déjà en France et ils finiront bien par trouver ma piste. Tu connais toujours quelqu'un ?

- Pas de souci, vieille canaille, on te fera ça aux petits soins. À quel nom veux-tu ton passeport ?

- J'avais pensé à Strauss...

- Strauss... ? Comme Strauss Khan l'ancien ministre ?

- Non... Comme Johann Strauss, le musicien. Ça fait allemand, et c'est bien vu actuellement d'être allemand...

- Tu parles leur langue ?

- Pas un mot !

- Eh bien mon collègue, ça et ton accent de Marseille... Tu ne passeras pas inaperçu ! Tu n'aurais pas autre chose ? Reste donc Français, ça fera plus naturel.

- T'as peut-être raison, on verra ça demain. Ce n'est pas à douze heures près... Mais quand même je me sentirais mieux. Au fait, comment vont ta femme et ton fils ?

- Maria-Concetta va très bien, elle sera heureuse de te revoir. Quant à Bernardo, il est parti pour l'Australie l'an dernier ; il dit ne pas regretter. Nous devons aller le voir l'année prochaine. Allez... On en discutera demain. Buona notte !

Avant de se coucher Massimo nota sur un papier de ne pas oublier la carte postale. C'était l'un des détails du protocole mis au point avec sa femme et ses relations. Dans certaines situations cela consistait à poster dès que possible une carte avec un texte du genre : « *depuis mon arrivée ici, il y a dix jours, je n'ai pas eu une minute de temps libre pour acheter une carte. Avec celle-ci j'espère que tu me pardonnes. Je pense à toi... etc. etc.* ». À réception, Maria devrait laisser négligemment cette carte scotchée au miroir du bar. En cas de besoin elle sèmerait le doute sur la présence de l'expéditeur en France durant les dix derniers jours. Ce n'était pas une preuve absolue, mais Massimo espérait compliquer la tâche des enquêteurs et du juge. C'était la première fois qu'il y avait recours ; il savait toutefois que cela avait marché avec une relation en Belgique. Après quoi il se glissa sous les draps.

\*

### Chapitre III

Mercredi 10 mai

POIGNY-LA-FORÊT

Véronique ouvrait l'enveloppe arrivée au courrier, elle avait été postée dans les Landes où Valentin et Louise étaient en vacances chez leur fils. Elle lut la missive à haute voix devant Alexandre.

*« Chers Madame et Monsieur,*

*Nous avons le plaisir de vous annoncer la naissance de notre petite-fille Laure.*

*Elle se porte bien ainsi que la maman. Elle ressemble un peu à Jade notre petite*

*Princesse. Cela nous fait penser avec Valentin que nous ne rajeunissons pas et,*

*qu'à notre âge, il est temps de penser à la retraite pour profiter de la famille.*

*C'est pourquoi nous sollicitons de votre part la permission de nous arrêter dès que vous le permettrez.*

*Compte tenu des deux étrangers qui sont près de vous pour faire les mêmes travaux que nous, on pourrait envisager de ne pas reprendre en juin. Nous viendrions seulement rechercher nos affaires.*

*Nous comptons sur votre compréhension et nous attendons votre réponse.*

*Recevez, chers Madame et Monsieur, nos salutations les plus respectueuses.*

*Louise »*

- Eh bien, conclut Alexandre, elle n'a pas l'air très contente. Comme s'ils se sentaient chassés par Diem et Winai...

- Je ne pense pas ça. Tu sais, Louise n'a jamais été une championne de l'écriture et encore moins Valentin. C'est peut-être même leur fils qui a dicté la lettre. Après toutes ces années de loyaux services on ne saurait leur en vouloir. Moi je pense qu'il faut leur accorder ce qu'ils demandent sans parler de préavis, ni de formalités.

- Ça veut dire que nous avons juste le temps de la présence de Diem et Winai pour trouver un nouveau couple d'employés de maison...

- Parce que tu sais combien de temps ils vont rester près de nous ?

- Absolument pas... En fait j'ai déjà pris quelques dispositions pour tenir les promesses que j'ai faites et cela pourrait les occuper... un certain temps.

- C'est-à-dire ?

- Pour Diem je lui confie d'abord tous les documents que je possède ou que Tian Zhu va m'envoyer par Internet afin qu'elle étudie l'historique du Groupe et en comprenne le fonctionnement avec toutes les filiales de la holding. Ça va déjà lui prendre du temps. Ensuite je voudrais qu'elle prenne contact, à distance pour l'instant, avec tous les dirigeants de ces sociétés pour affiner ses connaissances. Enfin je l'ai inscrite à des cours de gestion sur le Net.

- Et tu crois qu'elle aura le temps de m'aider à cuisiner... ? Non... Je plaisante, tu as bien fait. Depuis le projet d'introduction du Taver International Group à la bourse de Hong Kong il me semble que tu es obligé de suivre les analyses de Tian Zhu. La présence à tes côtés de quelqu'un qui suivrait tout ça de plus près sera plutôt rassurante. Je comprends que ce n'est pas l'affaire d'un mois ou deux... Et pour Winai ?

- Même principe. Il commence lundi ses cours intensifs de français et il doit me faire des propositions pour moderniser un peu l'aménagement de la propriété. Je crois qu'il a de bonnes idées.

- Tout cela est parfait, Chéri. Il me semble qu'ils étaient inquiets au sujet de leur installation matérielle après le retour de Valentin et Louise. Je vais leur annoncer que le pavillon c'est désormais chez eux.

\*

Mercredi 10 mai

PALERME (Sicile)

Depuis deux semaines qu'il était en Sicile, Massimo n'avait pas perdu de temps grâce à l'aide de son vieux copain Don Camillo. Il avait dû se mettre en tête qu'il s'appelait désormais Bernard Louvier comme en attestaient ses vrais faux papiers. Il restait Français et méridional ; il s'était laissé pousser les cheveux et la moustache. Le plus difficile avait été de ne pas se retourner lorsque son copain le mettait à l'épreuve en appelant « Massimo ! » ou bien encore « Monsieur Riviera ! »

Don Camillo l'avait hébergé dans la chambre de son fils parti en Australie. Pour compenser toutes ces faveurs dont il bénéficiait, Bernard Louvier avait dit à son ami qu'il pouvait revendre sa Peugeot, en outre il avait prêté main-forte à diverses opérations que Don Camillo entreprenait avec d'autres membres de la bande à Don Cesare. Il ne s'agissait que de petits travaux de routine. Vols et maquillage de voitures de luxe, principalement étrangères, et participation à un trafic en gros de cigarettes de contrebande. Bernard n'avait pas trouvé cela très excitant et avait considéré qu'on le traitait un peu comme un débutant alors qu'il avait mieux que ça à son actif. Il en avait parlé à Don Camillo qui fit parvenir l'objection à Don Cesare. Celui-ci, considérant

que le Français avait fait ses preuves de loyauté et d'efficacité, avait fait savoir à Don Camillo qu'il acceptait de les mettre tous les deux sur une autre activité à la fois délicate et rentable. Il s'agissait de faire passer d'Afrique en Europe des immigrés assez fortunés pour payer très cher un service « quatre étoiles ».

\*

Depuis trois jours Don Camillo était donc parti en Libye, aux environs de Tripoli. Il avait pris contact avec un passeur africain complice qui racolait les plus aisés des candidats à l'émigration en leur décrivant les conditions d'un passage bien plus sûr et confortable que celles des malheureux qui s'entassaient sur des embarcations improbables. Le prix était en proportion, soit cinq à dix fois ce que payaient les autres. Cette fois-ci, il avait dû embarquer un maximum de cinq clandestins sur une vedette rapide du côté de Jadda'im, près de Zaouïa à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de la capitale libyenne. L'engin qui possédait un énorme réservoir de carburant naviguait à la vitesse maximum de 40 nœuds et pouvait relier la Sicile en moins de huit heures.

Vers deux heures du matin la vedette avait doublé l'île de Lampedusa où tentaient d'arriver presque chaque semaine les embarcations surchargées d'immigrants « ordinaires ». Don Camillo avait téléphoné que tout se passait comme prévu à Bernard qui les attendait sur le rivage de Contrada Fiori Sud, à peu de distance de la ville de Sciacca sur la côte méridionale de Sicile. Quelques minutes avant cinq heures, Bernard aperçut dans la brume encore dense les feux vert et rouge de la vedette en approche. Elle accosta moteurs coupés avec une grande précision. Il y avait trois passagers seulement, deux hommes et une femme. Celle-ci était blême, sans doute le mal de mer. Les hommes avaient le teint basané mais pas franchement le type arabe. Ils portaient costume, chemise et chaussures un peu défraîchis. Ils avaient le regard sombre, mais pas apeuré, ils parlaient anglais. Tous descendirent en silence portant précieusement quelques bagages. Bernard se demanda ce qui poussait ces gens, apparemment aisés, à dépenser autant d'argent pour venir clandestinement en Europe. Il n'était pas prévu qu'ils fassent des confidences ; le contrat disait de les réceptionner et de les conduire rapidement jusqu'à la gare de Palerme. Bernard avait le rôle du chauffeur, car Don Camillo était épuisé par la traversée calme mais longue. Les cent kilomètres se firent dans un silence total. À sept heures moins dix les trois inconnus montaient dans le train Intercity à destination de Naples où ils avaient une correspondance pour Milan. Ensuite... Ça les regardait. Le contrat s'achevait là.

Don Camillo rapportait à Don Cesare cent mille Euros, c'était une « petite journée » par rapport à certains passages de cinq, voire six clandestins. Bernard ne touchait rien, il remboursait ses faux papiers et son hébergement.

\*

Lundi 15 mai

PALERME

Bernard Louvier avait obtenu l'exceptionnel privilège de rencontrer Don Cesare en personne dans la villa d'un membre de la famille. Le parrain avec son air débonnaire de grand-papa gâteau demanda à Bernard de lui raconter comment il en était arrivé là. Ce fut vite résumé jusqu'à l'épisode où le dénommé Éric Rivière l'avait entraîné dans une opération plus ou moins vengeresse envers un certain Alexandre Tavernier. Don Cesare ne s'intéressa guère aux raisons de l'échec, en revanche il demanda des détails au sujet de ce Tavernier. Cela lui rappelait une opération également ratée entreprise trois ou quatre ans plus tôt sur les conseils d'un notaire parisien nommé Rivière et qui aurait dû permettre à travers l'élimination de cet Alexandre Tavernier d'obtenir d'énormes gains. Malgré la qualité des hommes qu'il avait mis sur le coup, tout avait capoté et plusieurs d'entre eux avaient trouvé la mort ou la prison. Très mauvais souvenir.

Bernard suggéra que peut-être Don Cesare aimerait venger cet échec, il pouvait le mettre sur la piste des Tavernier mais avec une véritable équipe de professionnels. Il saurait les mener à pied d'œuvre et les diriger efficacement.

- Merci de la proposition, répondit le parrain, mais c'est non. Depuis quelque temps le monde change très vite. Je ne souhaite plus investir dans ce type d'opération. Surtout en France qui est devenue le terrain de chasse des organisations des pays de l'est. Nous avons d'autres vues...

Il n'en dit pas davantage et Bernard comprit qu'il n'obtiendrait rien de plus de Don Cesare. Il lui fallait trouver une autre source d'activité et de revenus. Il s'en ouvrit à Don Camillo qui lui exposa son point de vue.

- Ne te fais aucune illusion, collègue. Ici tu ne feras jamais partie de la famille... Moi, je suis à peine entré dans l'antichambre depuis mon mariage avec Maria-Concetta. Il a fallu six ans pour qu'on commence à me faire confiance. Don Cesare n'est pas de ceux qui par vengeance se lancent dans des opérations incertaines. Comme il dit, les temps ont changé... De plus tu risques d'être pisté jusqu'ici par Interpol, dans les histoires d'enlèvement d'enfant ils ne laissent pas tomber rapidement...

- Je sais tout ça... Il faut pourtant bien que je trouve une solution.

- Je pourrais te mettre en relation avec un Ukrainien, ou plutôt un Russe vivant en Ukraine. Nous avons travaillé ensemble jadis, il est très correct et fait partie d'un réseau qui opère souvent en France. À ta place j'irais passer quelque temps là-bas, près de lui à Odessa. Avec tous les événements tragiques de ces derniers temps il y a encore beaucoup de confusion dans ce pays. Ça permet de passer plus facilement inaperçu. Odessa n'a pas été le théâtre d'affrontements aussi violents que la région de Donetsk plus à l'est ; on n'y risque pratiquement rien. Mon contact s'appelle Igor Leonovitch Govalov. Je vais tenter de le joindre ; qu'en dis-tu ?

Considérant que son ami avait raison, Bernard accepta. Il aurait pu prendre un vol de Palerme à Rome, puis de Rome à Moscou et enfin de Moscou à Odessa... Ça lui prendrait deux jours avec les correspondances. Il estima toutefois que même un itinéraire aussi tortueux pouvait être reconstitué par la police. Il préféra la voie maritime que suggéra Don Camillo. Un cargo mixte, le City of Angels sous pavillon maltais, effectuait régulièrement le tour de la Méditerranée ; l'organisation de Don Cesare y avait parfois secours, car le capitaine, un Napolitain, n'était pas regardant sur les réglementations. Or, son circuit après Palerme passait par le port grec du Pirée puis celui d'Istanbul en Turquie. Prochain passage dans une semaine ; Bernard pouvait être à Istanbul en trois jours, ensuite le capitaine napolitain pourrait lui trouver un autre navire reliant Istanbul à Odessa par la Mer Noire.

\*

Lundi 22 mai

POIGNY-LA-FORÊT

Diem venait rendre compte à Alexandre de l'avancée de son travail. Elle s'était d'abord consacrée à une meilleure connaissance du Taver International Group à travers ses filiales.

- J'ai pris contact par Skype avec le professeur Yuki Ikeda qui dirige à Osaka la Wataver Company. Il m'a expliqué en détail comment toute l'équipe de chercheurs et de laborantins sous ses ordres est chargée des plantes transgéniques capables de filtrer l'eau de mer pour la rendre douce et potable. Il m'a fait part de la difficulté des premiers travaux pour mettre au point les modifications d'ADN du blé, du riz et du maïs. Depuis l'aboutissement de ces recherches il leur suffit de contrôler les échantillons d'OGM envoyés périodiquement par les installations en service. Il dit que tout va très bien pour l'instant, même si le nombre de stations installées reste un peu en dessous des prévisions. C'est un homme très courtois qui m'a semblé d'une grande compétence.

- En effet, je lui fais confiance depuis le premier jour et n'ai jamais eu à le regretter.

- Ensuite j'ai pu joindre à Kujukuri, près de Tokyo, Monsieur Kobori Miura directeur de la B & P Company. Ses techniciens ont élaboré le modèle d'unité de dessalement d'eau de mer sous forme d'une petite tour carrée en briques abritant l'ensemble des cinq « tiroirs » remplis de plantes transgéniques. Une pompe propulse l'eau de mer au-dessus du tiroir le plus élevé, par gravité l'eau coule de tiroir en tiroir et l'on récupère en bas l'eau douce dessalée. J'ai bien compris le système relativement simple, toutefois il semble que l'installation de telles unités rencontre certains obstacles dans divers sites de quelques contrées.

- Oui, je sais... Vous m'avez déjà fait part de la nécessité d'ajouter un groupe électrogène puisque de nombreux endroits ont un accès très limité au réseau électrique de leur pays.

- Ce n'est pas seulement ça... Je vous en ferai le détail. J'ai complété mon tour d'horizon avec la Tiantaver Corporation que dirige à Hong Kong Monsieur Tian Zhu, également vice-président de votre holding. Dans sa mission de commercialisation des unités auprès des communes ou groupements d'habitations situés en bord de mer et ne bénéficiant pas de suffisamment d'eau douce, Monsieur Tian Zhu espérait de meilleurs résultats de la part de ses commerciaux. Il a mis en place quatre directions régionales, à Hanoi au Vietnam, à Abidjan en Côte d'Ivoire, à Durban en Afrique du Sud et une au Belize près de la frontière mexicaine. Les premières démarches furent très fructueuses et rapportèrent des sommes considérables, il parle d'une centaine de millions de dollars US. Mais depuis quelques mois, les commandes se font plus rares. Voilà ce que j'ai retenu de ces différents entretiens.

- C'est parfait, vous en savez presque autant que moi, peut-être davantage sur certains points...

- Avec votre permission j'aimerais vous soumettre quelques idées.

- Je vous écoute.

- D'abord il me semble indispensable de faire remonter des informations de la part des commerciaux : pourquoi vendent-ils moins qu'aux premiers jours ? Y a-t-il des remèdes pour lever ces obstacles ?

- Vous avez déjà un début d'explication...

- Oui, mais il y a peut-être d'autres raisons. Il me semble, par exemple, qu'il faudrait faciliter l'installation des unités sur chaque site. Soit on leur expédie depuis le Japon des unités en kit avec notice de montage dans la langue du pays, soit on leur propose un technicien qui les aidera à réaliser leurs unités avec des matériaux locaux. J'ai commencé une étude comparative des coûts et je pense que cette seconde solution permettrait d'abaisser le prix de vente... Ou d'accroître les bénéfices.

- Merveilleux ! Il y a autant de génie dans vos idées que dans celles de mon grand-père qui est à l'origine de tout cela. Y a-t-il autre chose ?

- Eh bien... Je ne suis pas trop sûre de moi sur ce dernier point. J'avais imaginé que le Taver International Group pourrait être introduit en bourse, par exemple à Hong Kong...

- Figurez-vous que nous y pensons depuis quelques semaines avec Monsieur Tian Zhu... Il ne vous en a pas parlé probablement par discrétion. Des démarches sont en cours qui devraient aboutir cette semaine. Vous voyez que votre idée rejoint la nôtre. Nous disposons désormais d'un capital suffisant et cela pourrait nous apporter un complément de financement pour réaliser tous nos projets... Tous vos projets !

Alexandre termina l'entretien par de sincères et chaleureuses félicitations qui firent rougir Diem plus qu'elle n'aurait voulu. Vint alors le tour de Winai de rendre compte de ses activités. Pour ce qui touche au jardin, Alexandre n'avait rien à dire, d'une part lui-même ne s'y entendait pas vraiment, d'autre part les résultats visibles étaient amplement satisfaisants.

Restait l'apprentissage du français. Winai avait déjà fait des progrès, à la fois en vocabulaire et en prononciation. Les cours sur Internet lui convenaient-ils ?

- Oh, oui... Monsieur, c'est très bien. Mais je préfère encore regarder la télévision, c'est très bon pour moi. J'essaye de comprendre et j'imité la manière de parler des présentateurs ou des acteurs. C'est très excellent. Vous savez, j'aimerais bien rencontrer des gens, des Français, pour faire conversation...

- Nous allons voir ce qu'on peut faire, Winai. Continue comme ça et tu pourras bientôt te débrouiller tout seul. J'aimerais aussi que tu fasses faire une traduction officielle de ton permis de conduire. La mairie de Rambouillet te donnera la liste des traducteurs agréés. Allez-y avec Diem... Allez... Bon courage.

Dans un coin de son esprit, Alexandre ne pouvait s'empêcher de s'interroger : pouvait-il lui faire totalement confiance ?

\*

Lundi 22 mai

PALERME (Sicile)

Vers vingt-deux heures le City of Angels quittait le port. En plus de sa cargaison extrêmement variée de dizaines de tonnes de marchandises il transportait sept passagers. Six avaient embarqué à Barcelone, cinq hommes et une femme de type asiatique, plus Bernard Louvier à qui le commandant Genaro Scugnamillo souhaita la bienvenue à bord.

Mercredi matin vers dix heures ils seraient au Pirée d'où le cargo repartirait huit heures plus tard pour être à Istanbul jeudi à midi. Ensuite Bernard verrait bien... Don Camillo avait alerté le Russe d'une probable arrivée à Odessa en fin de semaine, Bernard avait son numéro de téléphone, il ne lui restait plus qu'à patienter. Il resta sur le pont jusqu'à la disparition dans la nuit des lumières de la côte sicilienne et il rejoignit sa petite cabine.

\*

Samedi 27 mai

POIGNY-LA-FORÊT

Jour de fête au village, on baptisait Jade. Pour la circonstance quelques amis avaient été conviés. D'abord Jean Pascal, capitaine à la DGSE souvent associé aux mésaventures du couple Tavernier ; il était le parrain. Ensuite Jeanne Bridelle, amie d'études de Véronique, elle était la marraine et venait avec son mari Jean-Claude. Quatre autres parents de la famille de Véronique étaient arrivés de province et enfin Diem et Winai qu'il n'était pas question de laisser seuls ce jour-là. Par un heureux concours de circonstances, un livreur de UPS apporta un colis originaire de Pennsylvanie, aux États-Unis. Il contenait une jolie petite robe et une carte que Véronique lut à haute voix : « *Avec toute ma gratitude, ce petit cadeau pour Jade. Signé : Éric R...* ».

\*

La cérémonie religieuse eut lieu en l'église Saint-Pierre du village, célébrée par le Père Vincent. Lorsque Winai entendit quelqu'un rappeler que ce Père était un Jésuite, son sang se glaça. Un flot de souvenirs lui traversait la tête. Son adolescence au service des missionnaires jésuites au Cambodge et surtout son acte criminel, en sortant de prison, qui avait incendié la mission et fait périr plusieurs missionnaires et bonnes sœurs. Ce cauchemar hantait souvent ses nuits et soudain cela l'étourdissait en plein milieu de cette cérémonie qu'il ne comprenait pas. Il avait peur, il avait honte. Il était maintenant convaincu d'avoir très mal agi, tout comme il savait que c'était irréparable, on ne refait pas le passé. Il était un assassin, il devait vivre avec. Il ne comprenait pas non plus pourquoi il n'éprouvait plus de haine. Peut-être, se disait-il, Diem a-t-elle su trouver les mots pour le convaincre que la violence ne réglait rien. Lui-même pouvait être l'objet d'une haine féroce pour ses méfaits. Qui les lui pardonnerait ? C'était quoi, le pardon ? Il lui fallut un énorme effort pour quitter ses cogitations et s'intéresser à la cérémonie qui s'achevait. Tout le monde se dirigea vers un restaurant des environs pour le familial festin de circonstance.

À l'heure du dessert Diem s'isola un instant pour consulter son smartphone. Elle rejoignit la grande table toute souriante pour aller murmurer quelque chose à l'oreille d'Alexandre. Aussitôt il se leva en réclamant l'attention de tous.

- Mes amis, j'ai une très bonne nouvelle. Diem vient de m'apprendre qu'enfin notre Groupe est coté en Bourse à Hong Kong depuis hier. Les actions étaient à 10,20 dollars US à l'ouverture et déjà à 12,35 \$ à la clôture. Avec les nouvelles dispositions que nous mettons en œuvre sur les conseils de ma collaboratrice, ici présente, tous les espoirs sont permis de voir la valeur grimper davantage. Je propose un toast en son honneur.

Diem ne savait où cacher sa confusion ; elle était encore une fois rouge de plaisir et son bonheur ramena le sourire sur le visage de Winai.

\*

Jeudi 1er juin

ISTANBUL (Turquie)

Le City of Angels débarqua ses passagers en milieu de matinée. À l'escale du Pirée, la veille, seul Bernard était resté à bord. Les autres passagers s'arrêtaient là. Pourquoi avaient-ils choisi un cargo pour relier Barcelone à la Grèce ? Il n'avait pas vraiment cherché à le savoir. Du haut du pont supérieur il s'était amusé à regarder l'agitation du port et le déchargement d'une partie de la cargaison. Normalement le cargo aurait dû repartir à la tombée de la nuit, mais les préparatifs à l'appareillage n'étaient pas visibles. Il était allé demander pourquoi au commandant Scugnamillo.

- Que se passe-t-il Commandant ? Ne devrait-on pas partir maintenant ?

- Je suis désolé, Monsieur. Nous avons un contretemps... Les autorités portuaires grecques ont décidé d'effectuer un contrôle complet de ma cargaison et des livres de bord. Ils disent n'avoir pas le temps ce soir, ce sera pour demain... Je ne peux m'y opposer, cela ne m'était pas arrivé depuis des années.

- Peut-on prévoir quand nous serons à Istanbul ?

- J'espère vendredi soir ou samedi matin, car en plus on prévoit une mer agitée ce qui nous obligera à naviguer plus lentement.

Le contrôle en question avait pris toute la journée de jeudi et le vendredi matin. Bernard avait eu l'impression que les douaniers cherchaient quelque chose de précis mais ne trouvaient pas. Deux nouveaux passagers, des jeunes Grecs, avaient embarqué, eux aussi à destination d'Istanbul.

\*

La traversée fut effectivement très agitée, Bernard et les deux Grecs ne sortirent pas de leur cabine, pas même à l'heure des repas. C'est donc avec satisfaction qu'ils mettaient les pieds sur le quai du port turc. Bernard avait en poche une lettre de recommandation au nom du commandant du paquebot russe Optimistichnyy devant relier prochainement Odessa. Ce vieux loup de mer, Piotr Bodrov, parlait un peu italien et avait jadis navigué en Méditerranée avec Genaro Scugnamillo ; ils étaient restés en relation par radio lorsqu'ils se trouvaient dans les mêmes parages.

Il ne fut pas aisé de trouver ce navire dans l'immense port sur le Bosphore. Bernard dut demander de l'aide comme il put, d'abord en se faisant conduire à la capitainerie. Là, un officier lui expliqua moitié en anglais moitié en italien comment il pouvait rejoindre le bateau russe. Ce fut l'affaire de presque une heure. Beaucoup de monde s'affairait autour de ce bateau, essentiellement des dockers. Aucun ne parlait français, Bernard en trouva un qui semblait comprendre l'italien, il lui demanda comment joindre le commandant. L'ouvrier lui montra l'échelle de coupée d'un geste de la main. Parvenu à l'entrée du navire, un officier lui parla en russe. Bernard ne sut que répéter le nom qui avait noté : Piotr Bodrov ! On le conduisit à la passerelle où plusieurs hommes en uniforme blanc discutaient en russe. Bernard renouvela sa demande. Le plus grand des officiers présents s'avança vers lui disant quelques mots, toujours en russe. Bernard demanda « In italiano, per favore ». Le commandant sourit et continua en effet en italien. Il prit connaissance de la lettre rédigée par son confrère et ami. Pas de problème, il accepta ce passager pour Odessa en précisant qu'il partait le soir à vingt et une heures. D'ici là Bernard était libre.

Ce délai le combla de bonheur... Pendant qu'il cherchait le bateau il avait vu à plusieurs reprises une affiche tout à fait compréhensible qui indiquait pour ce samedi après-midi une rencontre de football entre l'équipe de Galatasaray et celle de Marseille ! Sans doute un match amical, mais qu'importe... Il voulait y assister. Le premier taxi rencontré l'emmena jusqu'au stade Türk Telekom Arena. La petite section des tribunes réservée aux supporters visiteurs était loin d'être pleine, Bernard y trouva place facilement aux côtés d'une trentaine de Marseillais qui avaient effectué le déplacement. Le reste des 52 000 places du stade était bondé d'une foule hurlante. L'un des Marseillais présents raconta à Bernard qu'en 2011, lors du match opposant dans ce stade Galatasaray à Fenerbahçe, le record du monde de bruit dans un stade avait été battu à 131,76 décibels par les ultraAslan, les supporters de Galatasaray. Ce samedi les décibels étaient sans doute moins élevés mais ça dépassait nettement ce que Bernard avait déjà entendu au Stade Vélodrome de Marseille.

À la mi-temps les Turcs menaient un à zéro. Bernard demanda au supporter français qui lui racontait tout sur les différents joueurs s'il accepterait de rapporter à Marseille une lettre pour sa femme. Bien sûr lui fut-il répondu. Durant la seconde mi-temps, Bernard rédigea comme il put un mot d'explication pour Maria afin qu'elle ne s'inquiète pas de son silence.

Le match s'acheva sur le score de deux buts à un en faveur de Galatasaray. Le stade se vida au son des cris de victoire d'une foule en délire. Bernard regagna l'Optimistichnyy largement à temps pour l'appareillage.

\*

Dimanche 4 juin

ODESSA (Ukraine)

Après une traversée plutôt agréable le navire russe accosta dans le port d'Odessa vers quinze heures. En tant que ressortissant de l'Union européenne Bernard n'avait pas besoin de visa pour un séjour de moins de trois mois. Il fit ses premiers pas en sol ukrainien sur le quai de la gare maritime dominée par le gratte-ciel de l'Hôtel cinq étoiles Odessa. Devant lui se dressait un immense escalier à ciel ouvert, large comme un boulevard et haut d'une dizaine d'étages d'immeuble. Il ne pensait pas, en commençant à monter ces interminables marches, qu'il foulait du pied l'un des sites les plus célèbres du monde. Parvenu à mi-hauteur il passa près d'un groupe d'une dizaine de touristes qui entouraient leur guide. Celle-ci parlait en anglais et l'attention de Bernard fut attirée par un mot qu'il avait déjà entendu : Potemkine. Ce qui lui fit aussitôt souvenir du temps où il était étudiant et fréquentait un ciné-club à l'université d'Aix-en-Provence. Il se souvint du film muet, en noir et blanc, réalisé dans les années 1920 par le réalisateur Sergueï Eisenstein et considéré comme l'un des meilleurs films de tous les temps : *Le Cuirassé Potemkine*.

C'était l'histoire d'un cuirassé russe dont l'équipage s'était mutiné. Bernard se souvint qu'après avoir pris le contrôle du navire les marins étaient arrivés à Odessa où ils avaient été accueillis en héros. En effet, les ouvriers de la ville s'étaient eux aussi soulevés suite à de mauvais traitements et Odessa était devenue le théâtre de la jonction des deux révoltes bientôt réprimées sauvagement par les cosaques de l'armée tsariste. Or, le cinéaste avait utilisé cet escalier géant pour tourner une scène mythique montrant un alignement de soldats qui descendent les marches d'un pas cadencé en tirant sur la foule horrifiée. Les images lui revenaient en mémoire alors qu'il continuait à grimper les marches, le souffle court.

Au sommet il se trouva au pied de la statue d'Armand du Plessis, duc de Richelieu, représenté en empereur romain. Bernard ignorait totalement que ce Français avait été nommé

par le Tsar Alexandre Ier Gouverneur de la ville d'Odessa et qu'il était reconnu comme l'artisan du développement de la ville, petit village qu'il transforma en capitale de cette province conquise aux Turcs. Il ne savait même pas qu'Odessa, surnommée la Perle de la Mer Noire, était jumelée avec sa propre ville, Marseille. C'est dire à quel point il débarquait en terre inconnue. Reprenant son souffle il composa le numéro de téléphone d'Igor Leonovitch Govalov sans obtenir de réponse. Il marcha totalement au hasard, d'abord dans un petit parc accédant à un monumental bâtiment blanc doté d'une imposante colonnade. Des femmes entre deux âges, vêtues comme des paysannes avec un foulard sur la tête, balayaient la zone piétonne ou bien plantaient des fleurs dans les massifs. À proximité se trouvait une sorte de panneau de signalisation avec des flèches dans toutes les directions dont l'une portait l'indication en caractères latins « Marseilles 2014 km ». Il continua dans une avenue en pente menant à un très grand édifice circulaire orné de statues allégoriques, probablement un théâtre, pensa-t-il. Il tenta à nouveau de téléphoner. Une voix répondit dans une langue inconnue.

- Pryvit, ya slukhayu...

- Allô... J'écoute... Parlez-vous français ? Je suis Bernard Louvier et je voudrais parler à Igor Leonovitch Govalov de la part de Don Camillo...

- Oui, c'est moi. Je t'attendais depuis hier, mon ami... Où es-tu ?

- Je viens d'arriver à Odessa ; je suis en ville, à côté d'un grand théâtre circulaire orné de statues.

- Y a-t-il un jardin avec bassin et jet d'eau sur le côté droit ?

- Oui, oui... C'est ça !

- Tu es devant l'opéra. Reste juste devant la grande porte, je viens te chercher d'ici quinze ou vingt minutes.

Rassuré, Bernard s'intéressa à la foule qui semblait composée de nombreux touristes et de passants locaux. Le plus intrigant était pour lui toutes les inscriptions, noms de rues, affiches et panneaux divers rédigés en caractères cyrilliques, donc indéchiffrables. Un généreux soleil illuminait la pierre claire de l'opéra, ce quartier avait un petit air de vacances qui le séduisit immédiatement. Les passants semblaient insoucieux, Bernard pensa qu'il était sans doute dans un des beaux quartiers de la ville. Un petit coup de klaxon lui fit tourner le regard vers une superbe Porsche Panamera noire qui vint s'immobiliser le long du trottoir. Le conducteur lui fit signe de monter. C'était Igor. Pas très discret, pensa Bernard en montant dans la luxueuse voiture.

- Comment vas-tu, cher ami ? On peut se tutoyer... J'ai parfois un peu de mal avec le « vous » des Français.

- Ça va très bien, merci. Je vous... Je te remercie de m'accueillir à Odessa. Rien ne prévoyait, il y a peu, que je serais ici. C'est à cause de...

- Stop, mon ami... Nous parlerons de ça plus tard. Allons d'abord t'installer là où tu seras chez toi.

- Tu parles très bien français, Igor, où as-tu appris ?

- D'abord comme étudiant en URSS, de façon très théorique. Ensuite, dans les années quatre-vingt-quinze je suis allé en France durant quelques années. Mais comme tu vois j'ai encore des lacunes et surtout je garde mon accent.

\*

En moins de cinq minutes ils furent arrivés devant un magnifique immeuble dont le porche était doté de deux caryatides et la façade ornée de grands balcons blancs à balustres, la Porsche franchit le portail pour s'immobiliser dans une cour intérieure.

- Retiens bien l'adresse, ça pourra te servir. Nous sommes dans une des plus belles rues du vieil Odessa, elle se nomme Ulitsa Gogolya.

Igor conduisit son hôte au troisième étage dans un petit studio bien aménagé, de style moderne.

- C'est ici chez toi aussi longtemps qu'il faudra. Moi j'habite au premier étage, ici on l'appelle le deuxième, car le rez-de-chaussée est appelé premier... Tu t'habitueras. Installe-toi, prends ton temps. Je t'attends chez moi dans une heure, nous pourrons parler.

L'appartement d'Igor était spacieux et confortablement meublé, Bernard eut droit à une visite guidée complète. Igor en était très fier.

- Assieds-toi, mon ami. Veux-tu une bière, j'ai de la locale Lvivsky, ou bien une vodka ?

- À cette heure je préfère la bière, je suppose qu'ici on ne trouve pas de pastis...

- Qu'est-ce que tu crois ? Si on paye on trouve de tout en Ukraine... Demain je t'en achèterai ; tu préfères quoi, Ricard, Pernod 45, Pastis Duval ?

- Écoute Igor, tu es très aimable avec moi... Tu ne me connais même pas... Je ne voudrais pas que tu t'imagines...

- Tais-toi, mon ami. Les amis de Don Camillo sont mes amis. Si tu savais tout ce que nous avons fait ensemble il y a quelques années... On était jeunes, c'était le bon temps...

- Si j'en crois ta voiture et ton appartement, ça ne va pas si mal maintenant pour toi.

- Je ne dois pas me plaindre. Après la dislocation de l'Union soviétique et mon séjour en Europe j'ai pu orienter mes activités de manière rentable. Il y avait des coups sensationnels à monter. Au début des années 2000 il y eut de plus en plus de Russes à faire comme moi ; la

concurrence devint très forte, je me suis installé en Ukraine où j'ai fondé une toute petite association de gens ambitieux comme moi. Nos affaires marchent plutôt bien malgré un certain ralentissement dû aux problèmes dans la région du Donbass. Les gens d'ici sont partagés entre les pro-occidentaux et les pro russes. Il y a des périodes d'opposition farouche et puis des moments de calme. Pour ma part je ne me mêle jamais de ces confrontations, je reste à l'écart et finalement je n'ai pas le droit de me plaindre.

- Et cet étalage de richesse n'attire pas l'attention ?

- Tu plaisantes ! Ici tu seras d'autant mieux considéré que tu es fortuné et que tu le montres. Les autorités ont d'autres chats à fouetter, et s'il y a des curieux qui cherchent à en savoir trop, nous savons comment les rendre raisonnables... Mais raconte-moi plutôt ce qu'il t'arrive.

Bernard fit un récit complet de son histoire avec Éric Rivière. Igor hocha la tête.

- Tu t'es montré imprudent en travaillant avec ce type. Pour les gros coups, ceux qui présentent des risques importants, il faut faire attention. Ainsi, tu vois, j'entends dire qu'à Marseille ce ne sont que braquages de magasins, règlements de comptes, trafic de drogue... Si tu n'es pas à la tête des affaires, tu ne gagnes pas grand-chose et tu risques ta vie. Nous, ici, nous avons complètement abandonné ce genre d'opérations, nous sommes entrés dans l'ère moderne. Je vais te montrer.

Ils descendirent au rez-de-chaussée puis allèrent au fond de la cour où se trouvait une porte d'accès à la cave.

- Tu vas voir, avec mes amis nous sommes assez contents d'avoir acheté cet endroit. Ce n'est pas tant l'immeuble cossu qui nous a intéressés, ce sont les caves. Il y en a trois étages, mais habituellement on n'utilise que le premier niveau. Le troisième a ceci de particulier qu'il communique avec les catacombes.

- Les catacombes ?

- Exactement, c'est une particularité d'Odessa qui n'est pas toujours connue.

Tout en descendant prudemment les escaliers, Igor raconta l'histoire. Le creusement de ces catacombes aurait commencé vers 1830, lorsque la ville avait besoin d'un matériau de construction bon marché et facile à se procurer. Le sous-sol était très riche en calcaire jaune, une roche à la fois légère et résistante. La taille des pierres devint ainsi une activité lucrative pour Odessa, alors en pleine expansion. Au fur et à mesure des excavations, les catacombes ont pris la forme d'un labyrinthe qui s'est développé au hasard sous la ville. Des tunnels ont été creusés à plus de 35 mètres sous le sol, s'entrecroisant parfois à différents niveaux. Une fois épuisés, les puits étaient abandonnés, et d'autres étaient forés. Avec le temps, ce réseau de

tunnels s'est étendu jusque dans la campagne atteignant un total de deux mille cinq cents kilomètres de galeries ! Les catacombes les plus longues du monde !

- On continue à découvrir de nouvelles galeries derrière des éboulis. Toute une section a même été vouée au tourisme, on montrait aux visiteurs les endroits qui étaient habités par des partisans soviétiques pendant la Seconde Guerre mondiale. Un groupe serait resté là sous terre treize mois durant. Mais beaucoup d'autres personnes ont occupé les différentes sections des catacombes à un moment ou à un autre. Il y a eu des bandits, des pirates, des réfugiés politiques. Ils ont tous connu grosso modo les mêmes conditions, l'obscurité et l'humidité.

- Et aujourd'hui elles servent à quoi ?

- La partie dédiée au tourisme, avec une entrée spécifique un peu en dehors de la ville, est désormais interdite d'accès en raison des grands risques d'éboulements. Le reste était déjà abandonné, certains endroits en s'écroulant ont provoqué des mouvements de terrain qui entraînent des fissures dans les immeubles construits au-dessus. L'opéra que tu as vu en arrivant a été partiellement lézardé, sans doute à cause de son sous-sol.

- C'est donc dangereux...

- Oui, sauf si l'on transforme ces inconvénients en avantages. Tu vas voir ce que nous avons réalisé avec mes associés.

Parvenu tout en bas Igor s'engagea dans l'unique galerie qui lui faisait face, non sans avoir prié Bernard de prendre une torche électrique à dynamo parmi celles que contenait une cavité. Il suffisait d'en tourner la manivelle une minute pour disposer d'une demi-heure d'éclairage. Ils avancèrent lentement et longtemps sur une bonne distance, tournant tantôt à droite, tantôt à gauche, montant ou descendant parfois quelques marches.

- Comment faites-vous pour ne pas vous y perdre, comment savoir quel embranchement suivre ?

- Je t'expliquerai un jour... Un simple moyen mnémotechnique... Mais tu as raison, quelqu'un qui ne connaîtrait pas cette sorte de code d'orientation se perdrait complètement.

Igor s'arrêta enfin devant une porte en bois d'apparence vermoulu muni d'une grosse serrure à l'ancienne.

- Derrière cette porte se trouve notre quartier général.

- Si quelqu'un parvenait tout de même par hasard jusqu'ici il pourrait y accéder !

- Aucun risque. Cette porte en bois est factice, elle double une très résistante porte en acier blindé qu'on ouvre uniquement par sa serrure biométrique à empreinte digitale. Les personnes « accréditées » doivent placer leur index droit sur cette petite fenêtre et la porte cède. Comme ceci...

Joignant le geste à la parole, Igor fit s'ouvrir silencieusement la lourde porte qui donnait sur une sorte de vestibule tout en béton dans lequel ils entrèrent. La première porte se referma d'elle-même permettant alors à une seconde d'être pareillement ouverte grâce à une autre serrure biométrique ; celle-là reconnaissant la rétine de l'œil. Ils accédèrent ainsi à une grande salle plongée dans la pénombre.

\*

Mercredi 7 juin.

POIGNY-LA-FORÊT

Alexandre accompagnait Véronique et Jade dans leur promenade matinale à l'intérieur de leur propriété ensoleillée. Il les quitta pour s'approcher de la maisonnette à l'entrée de la propriété ; elle était devenue le domaine de Winai et Diem qui avaient réaménagé l'intérieur. La petite pièce à l'étage était maintenant leur propre chambre tandis que l'ancienne chambre du rez-de-chaussée avait été transformée en bureau. À cause du décalage horaire Diem travaillait parfois jour et nuit afin de joindre par téléphone ou par Skype ses correspondants des divers continents. Si bien qu'elle n'était pas toujours disponible pour assister Véronique dans les tâches ménagères prévues à son contrat. Elle craignait qu'Alexandre vienne le lui reprocher. Ce n'était pas le cas ; il lui assura que l'autre partie du contrat était assumée au-delà de toute espérance, elle avait en elle des dispositions évidentes pour diriger un service, voire une société. Il l'encouragea d'autant plus volontiers qu'elle apportait des résultats notables. Il passait simplement pour savoir si tout allait bien. Elle le lui confirma. L'adjonction du fameux groupe électrogène au catalogue des unités de dessalement avait fait redémarrer immédiatement les commandes en suspens et de nouvelles communes s'étaient déclarées intéressées dans de nombreux pays.

Du coup l'action du Groupe avait grimpé chaque jour un peu plus, elle était maintenant cotée 38,05 \$. Les directeurs régionaux devaient recruter de nouveaux commerciaux. Diem suggéra qu'ils reçoivent une double formation ; d'une part celle qui concerne la manière de présenter et vendre le produit aux groupements d'habitations susceptibles d'être concernés, d'autre part une formation de conseiller en construction pour faciliter ici et là l'édification de ces petits bâtiments avec leur dispositif de dessalement. Moyennant un salaire réévalué la totalité des anciens et nouveaux commerciaux devraient accepter sans problème. Elle demanda l'autorisation d'Alexandre ; accordée.

Restait encore une question à régler, celle de la production des semences génétiquement modifiées pour cultiver à proximité des tours de dessalement soit le blé, soit le maïs, soit le riz,

indispensables à la production d'eau douce. Le laboratoire de la Wataver Company, dirigée par Yuki Ikeda à Osaka, peinait à fournir les quantités suffisantes pour le démarrage des nouvelles installations et le renouvellement des semences pour les anciennes. Le professeur Ikeda venait de faire savoir qu'il souhaitait agrandir son laboratoire, Diem hésitait à appuyer sa demande auprès d'Alexandre. Une fois passé le rush actuel on reviendrait sûrement à une production plus régulière que pourrait assurer l'actuel labo. Il valait mieux, proposa-t-elle, embaucher provisoirement du personnel qualifié supplémentaire pour obtenir une production continue 24 heures sur 24. Alexandre donna là encore son feu vert.

- Et Winai, comment va-t-il ? Je ne l'ai pas vu tout à l'heure dans le jardin. Il m'a semblé que son français s'améliore de jour en jour.

- C'est exact, de ce côté-là c'est en très bonne voie. Toutefois je suis un peu inquiète à propos de son moral. Il est souvent triste.

- Le mal du pays ?

- Non, je ne crois pas. C'est autre chose... Comme s'il n'acceptait pas totalement sa situation, il retrouve peut-être les sensations de l'époque cambodgienne lorsqu'il était soumis aux ordres des missionnaires. C'est un homme qui a besoin d'une relative indépendance, ou pour le moins de pouvoir prendre des initiatives.

- Diem, vous êtes une parfaite psychologue... Véronique et moi avons imaginé quelque chose de ce genre et j'ai des propositions à lui faire. Savez-vous où il est ce matin ?

- Il m'a dit qu'il lavait les voitures.

Alexandre alla le trouver en train de passer l'aspirateur dans la Golf.

- Winai, j'ai à vous parler !

- Oui, Monsieur Alexandre.

- D'abord j'aimerais bien, maintenant que nous nous connaissons mieux, que tu m'appelles Alexandre sans dire à chaque fois « Monsieur » Alexandre... Sinon je vais devoir t'appeler Monsieur Winai...

- Je n'ai pas l'habitude, Monsieur... Et puis je suis comme votre serviteur...

- Moi, je ne vois pas les choses comme ça. Avec Diem vous êtes mes collaborateurs, vous m'apportez vos connaissances dans vos domaines. Et justement j'avais une demande à te faire. Veux-tu repenser entièrement l'aménagement de la propriété ? Il faudrait revoir la disposition des pelouses et des massifs fleuris. Tu as toute latitude pour imaginer et réaliser un nouveau jardin.

- Ce serait un grand plaisir. Mais je ne connais pas bien toutes les possibilités botaniques dans votre région.

- Écoute-moi... As-tu reçu la traduction de ton permis de conduire ?

- Oui, c'est arrivé au courrier de ce matin.

- Eh bien, je vais te montrer la jardinerie où tu trouveras tous les conseils et toutes les plantes adaptées à la région. Allons-y en voiture ; tu prends le volant de la Fiesta !

Winai n'en croyait pas ses oreilles, il était super-excité. Dès le démarrage il fit caler le moteur ; Alexandre ne dit rien, il se contenta de lui indiquer la route à emprunter. Il savait que Winai conduisait bien, il l'avait prouvé dans son pays. Il fallait tout de même qu'il s'habitue à la circulation en France. Alexandre lui expliqua l'importance de respecter la signalisation, les Stop, les feux tricolores et surtout les limites de vitesse.

Peu à peu Winai prit confiance et pour le retour de la jardinerie il osa même atteindre les cent dix kilomètres heure sur une portion autorisée.

- Tu sais, confia Alexandre à Véronique à leur retour, je vais faire comme prévu. Dès que sera livrée la BMW que nous avons commandée nous revendrons la Fiesta et nous pourrons laisser à Winai et Diem l'usage de la Golf. Elle leur sera utile.

\*

Lundi 12 juin

ODESSA (Ukraine)

De son côté, Bernard Louvier non plus n'avait pas le moral. Il se sentait désœuvré, inutile et avait bien du mal à occuper ses journées. Au début il lui avait fallu s'accoutumer à quelques particularités de la ville, à commencer par déchiffrer les mots en cyrillique. Cela ne lui en donnait pas la signification mais pouvait s'avérer utile pour reconnaître la prononciation.

Ensuite il avait dû s'habituer à la monnaie locale, le grivnia divisé en cent kopecks et valant environ six centimes d'Euro. Igor lui avait fait une avance substantielle, car il n'était pas question d'utiliser sa carte bancaire au risque de se faire localiser. Parmi les relations d'Igor il y avait toujours quelqu'un qui se rendait en France une ou deux fois par an, la prochaine fois il passerait à Marseille se faire rembourser l'avance consentie.

Enfin la nourriture ukrainienne lui avait demandé quelques jours d'adaptation. Selon lui, il y avait de très bonnes choses et d'autres moins appréciées par un amateur de bouillabaisse. Ses préférences allaient vers les Pelmini d'origine russe, qui ressemblent aux tortellinis italiens farcis avec de la viande de porc, ou du poulet, du bœuf, des champignons, des pommes de terre et du fromage. Ils sont souvent fourrés aux cerises. Les Chachliks : brochettes de viande de type oriental, au porc et au poulet. Également les Vareniki : sorte de raviolis typiquement ukrainiens, fourrés de viande, de purée ou de fromage. On les sert généralement accompagnés de crème

fraîche. Une bonne note également pour le Borsch, potage national du pays. Il contient habituellement de la betterave, qui lui donne une forte couleur rouge. Les autres ingrédients, selon la préparation, sont les légumes, les champignons et la viande. En revanche il n'aimait guère le Salo : lard cru salé et aillé, pourtant très apprécié par les Ukrainiens. Pour la boisson, Bernard s'en tenait à la bière, parfois il appréciait également le kvas, boisson pétillante, légèrement alcoolisée, fabriquée par la fermentation naturelle du pain. Souvent parfumé avec des fruits, fraise, pomme, citron, des baies ou de la menthe. Le kvas contient très peu d'alcool ; sa teneur maximale est de 2,2 %. On trouve des vendeurs de kvas dans les rues.

Toute la semaine précédente l'avait occupé avec de telles découvertes associées à celles de la ville d'Odessa par elle-même, à pied ou bien en bus. Il s'apprêtait à s'ouvrir auprès d'Igor de ce sentiment d'inactivité forcée lorsque celui-ci lui demanda de passer à son appartement.

- Comment vas-tu, mon ami ? Odessa te plaît ? La ville est plus méditerranéenne que russe, tu sais. Très influencée par les styles français et italien, Odessa a toujours possédé un esprit de liberté, d'ironie et d'ouverture aux étrangers en vertu de sa situation géographique. Elle est souvent dénommée la Marseille d'Ukraine. Qu'en penses-tu ?

- C'est trop tôt pour que je me prononce. C'est vrai qu'elle est bien plus agréable que j'imaginai, mais je ne peux pas dire que je m'y sens chez moi...

- Je comprends ça, mon ami... Pourtant il semble que tu doives rester ici encore quelque temps. Don Camillo m'a téléphoné cette nuit pour dire que tu ne devais pas rentrer en France maintenant. Il a des informations selon lesquelles l'enquête relative à l'enlèvement du bébé continue, notamment à Marseille.

- A-t-il parlé de ma femme ?

- En deux mots il m'a fait comprendre qu'elle reste très surveillée... J'ai plusieurs propositions à te faire, mais nous parlerons plus librement dans notre QG souterrain.

Ils descendirent au niveau des catacombes que Bernard avait déjà visitées à son arrivée.

- Compte bien le nombre d'embranchements de galeries avant de tourner. Trois... Tu es d'accord ? Ensuite une et on tourne, puis quatre et on tourne encore... Tu suis toujours ? Enfin une, puis six et au bout de ce couloir tortueux nous voici devant la porte. OK ?

- Oui, mais comment mémoriser tout ça sans risque d'erreur ?

- Ce serait très regrettable... Des hommes se sont perdus dans ce labyrinthe, il a fallu une pleine semaine pour les retrouver plus morts que vifs.

- Je ne suis déjà plus capable de me souvenir de tous ces croisements.

- Et si je te dis pi ?

- Quoi ?

- Pi, la lettre grecque très utilisée en mathématiques et surtout en géométrie du cercle. Tout le monde s'en souvient, du moins en version courte.

- Ça d'accord... Pi égale 3,1416. Et ensuite ?

- Eh bien tu y es ! Nous avons tourné dans les embranchements de galeries correspondant à ces cinq chiffres... Facile, non ?

- Pas bête... Mais je me demande si quelqu'un ne pourrait pas y parvenir par pur hasard.

- Théoriquement oui, cependant depuis plus de sept ans ça n'est jamais arrivé. Et puis il faut ouvrir les portes. À moins de m'avoir coupé l'index et arraché un œil, personne n'y parviendrait...

Ils passèrent le sas en béton et pénétrèrent dans la grande salle, comme l'autre fois pour une visite très rapide. Il y avait là un homme et une femme assis devant des ordinateurs.

- Je te présente Ludmila. Cette charmante blonde est Ukrainienne et la jeune femme la plus experte en informatique que je connaisse. Et voici Sacha, son homologue masculin, et aussi son compagnon... À nous trois nous représentons la totalité de notre petite association. Je devrais dire de nos associations, car en plus de notre activité secrète dans le domaine de la finance nous avons créé une vraie société d'import-export, basée à Kiev, la capitale. Dirigée par un homme scrupuleux ignorant tout de nos autres travaux, son activité est fort modeste. Nous concentrons nos efforts sur ce qui se passe ici. De temps à autre nous avons recours à des collaborateurs occasionnels, des intermittents comme vous dites en France ; mais jamais ils n'ont eu connaissance de cet endroit. Aucune autorité ne connaît notre existence en tant qu'organisation... disons sans trop de scrupules... Enfin si ; nous ne nous en prenons jamais à l'intégrité des personnes, ni enlèvements, ni meurtres, ni prostitution. D'autres font ça très bien. Nous nous contentons de gérer des opérations financières. C'est un peu plus compliqué, mais c'est d'un excellent rapport. Nous allons en reparler.

- Je suis admiratif de votre installation... Comment peut-on surfer sur Internet comme je vois là sans s'être identifié auprès d'un fournisseur d'accès ?

- Moi je ne suis pas capable de t'expliquer. Eux ont su trouver comment faire. Ils m'ont parlé de liaison par satellite en reliant cette salle à une antenne parabolique parmi les dizaines qui ornent les toits des immeubles au-dessus de nous. Et aussi d'un nouveau réseau informatique appelé Tor qui permet de faire ce que l'on veut sans possibilité d'être identifié. C'est pourquoi je te propose d'envoyer un mail à ta femme pour la rassurer sur ton sort, sans donner trop de précisions bien sûr. Personne ne pourra jamais savoir d'où est parti ton message.

Bernard apprécia l'intention et rédigea sur-le-champ quelques lignes à l'intention de Maria.

- Ce n'est pas tout, reprit Igor, je voudrais que nous parlions business, d'accord ? J'ai bien réfléchi à ce que tu m'as raconté de ta mésaventure en région parisienne avec ce fils de notaire. Que dirais-tu si nous reprenions l'affaire ensemble, mais à notre manière ?

- Je ne vois pas bien comment, d'autant que vous ne voulez pas vous en prendre aux personnes.

- Tu vas me dire si je me trompe... Si « nous » nous trompons, car nous avons travaillé tous les trois sur la question. Nous sommes partis du peu que nous savions ; tu avais parlé d'un certain Alexandre Tavernier à la tête d'un groupe international. Mes amis ont passé du temps sur le Net pour trouver tout ce qu'on peut savoir sur cet homme et ses activités à la tête d'une holding qui commercialise un nouveau procédé de dessalement de l'eau de mer, accessible financièrement à de petites et moyennes communautés à travers le monde. Ça marche très bien pour eux, surtout depuis quelques semaines. Leur action en bourse monte chaque jour. Ludmila, dis-moi où elle en est aujourd'hui.

- Dernière cotation : 51,38 dollars.

- Tu vois ! Au départ elle valait à peine plus de dix dollars et ça pourrait monter encore davantage. Notre projet : acquérir ce groupe !

- L'acquérir ? En avez-vous réellement les moyens ? Et comment feriez-vous ?

- Patience, mon ami. C'est là que la matière grise entre en jeu. Nous allons déconsidérer leur activité partout dans le monde en annonçant que les plantes transgéniques qu'ils utilisent provoquent des cancers. Il suffira de quelques mails judicieusement envoyés avec de prétendues expertises scientifiques et la rumeur s'étendra partout. Le cours de l'action s'effondrera littéralement et nous rachèterons pour deux fois rien. Tu comprends ?

- À vrai dire, pas tellement... Supposons que ça marche, à quoi vous servira ce groupe totalement déconsidéré qui ne vaudra plus rien ?

- C'est ça le risque. Il faudra réhabiliter l'activité à coups de véritables expertises précisant qu'il s'agissait d'attaques malveillantes injustifiées sur le plan de la santé. Je crois que nous saurons faire. N'est-ce pas Sacha ?

Sacha approuva en riant. La perspective de décupler au minimum leur investissement le rendait joyeux. Et tout cela en restant assis devant ses écrans !

- Nous avons besoin de ton accord puisque c'est toi qui fournis les données de départ. Tu serais évidemment associé aux résultats. Alors... Qu'en dis-tu ?

Bernard se demandait s'il ne s'embarquait pas à nouveau dans une affaire trop risquée au rendement incertain. Il demanda vingt-quatre heures de réflexion.

Il n'eut pas besoin d'aussi longtemps pour conclure qu'il n'avait pas le choix. Ou bien la proposition lui convenait et il n'avait pas à hésiter. Ou bien il était réticent et il était piégé. Si Igor lui avait montré comment parvenir à son QG et lui avait présenté ses associés ce n'était pas par simple complaisance. Il ne pouvait plus être neutre, il était avec eux ou bien contre eux. Et dans ce cas il savait courir de gros risques pour lui-même et sa femme dont il avait livré les coordonnées.

\*

## Chapitre IV

Mardi 13 juin

ODESSA

Ludmila et Sacha avaient travaillé sans répit les jours précédents pour mettre au point les messages destinés à une diffusion mondiale. En accord avec Igor ils avaient choisi de les envoyer principalement aux grandes agences de presse : Africa Presse, Asia Presse, Chine Nouvelle, Agence France Presse, Associated Presse, Maghreb Arabe Presse, Reuters, Tass, United Press International... Ils avaient éliminé les grandes chaînes de télévision, sachant que celles-ci seraient toutes informées par les agences de presse.

Il avait été plus difficile de se mettre d'accord sur les messages proprement dits. En fallait-il un seul et unique envoyé partout ou bien plusieurs, différents pour chaque destinataire ? La discussion avait abouti à une sorte de compromis, un message unique comprenant des informations d'origines multiples. Igor relisait le texte devant ses deux associés et Bernard.

*« Origine : **Rassemblement International pour la Santé Humaine.***

*Communiqué : Une longue et minutieuse enquête menée à travers le monde par nos membres vient d'aboutir à la conclusion suivante.*

*Les petites unités de dessalement d'eau de mer commercialisées par une filiale du Taver International Group auprès des villages ne bénéficiant pas de la distribution d'eau potable utilisent à cet effet des plantes transgéniques mises au point au Japon.*

*Une notable recrudescence des cancers dans les zones desservies a attiré l'attention de plusieurs organismes scientifiques membres de la Ligue des Organisations Mondiales de la Santé en Afrique, en Asie et en Amérique Centrale. Les professeurs Valeska Prisnia, René Flamand, Idris Kamoun et George Mc Ready viennent de publier chacun de leur côté un rapport concluant au rôle indubitable des OGM utilisés dans l'apparition de ces cancers.*

*En conséquence nous appelons tous les villages concernés à cesser d'utiliser l'eau dessalée par ces installations. Les populations ayant déjà consommé cette eau doivent consulter un médecin dès que possible. »*

- Évidemment, ajouta Sacha, ce texte sera traduit dans les langues des pays où siègent les agences de presse.

- Vous pensez que cela suffira ? questionna Bernard.

- J'en suis convaincu... La concurrence est telle dans le monde de l'information qu'il suffit d'une seule diffusion pour que tous les autres suivent. Ensuite ce sera l'effet boule de neige. Nous pouvons compter sur les écologistes et les anti-OGM pour reprendre tout ça à leur compte.

- J'imagine que les scientifiques cités dans le communiqué n'existent pas... Quelqu'un s'en rendra compte un jour ou l'autre. Les médias sérieux vont vérifier avant de publier.

- Qu'importe... Il y en aura toujours certains pour se lancer sans vérification, et même s'ils le faisaient ça prendrait du temps. Il n'est pas facile de prouver la non-existence de quelqu'un... De toute manière la rumeur sera lancée, nous n'aurons plus qu'à observer les conséquences.

Igor se frottait les mains. Bernard était perplexe, on était bien loin des opérations auxquelles il avait pu participer. L'envoi de ces quelques mails fut fixé au vendredi suivant afin que le week-end empêche les plus consciencieux de procéder à des vérifications, sans pour autant interdire à d'autres de reprendre et diffuser le communiqué sans attendre. On pourrait faire le point en début de semaine suivante.

\*

Lundi 19 juin

POIGNY-LA-FORÊT

Diem n'attendit pas, comme chaque lundi, qu'Alexandre se manifeste pour dresser un petit bilan sur les affaires. Elle alla d'elle-même frapper à sa porte.

- Désolée de vous déranger si tôt Monsieur, mais il se passe quelque chose d'anormal. Je viens de constater qu'à l'ouverture de la bourse de Hong Kong l'action Taver International perdait 2,10 % et à l'heure actuelle - c'est presque la clôture là-bas – nous sommes à moins 4,25. C'est à peine croyable alors que vendredi nous étions toujours en progression avec une valeur de 57,35 dollars.

- C'est étrange, en effet. Je vais tenter de joindre le vice-président Tian Zhu ; étant sur place il pourra sans doute nous éclairer.

En quelques minutes, Alexandre avait Tian Zhu en ligne. Il était tout affolé et s'exprimait difficilement tant il était nerveux. La chaîne de télévision locale ATV avait diffusé dans ses bulletins d'information depuis samedi dernier un communiqué invitant à ne plus boire de l'eau dessalée par les installations du Groupe en raison du risque de cancer ! Lui-même avait contacté tous les commerciaux du secteur asiatique qui étaient joignables, ils avaient eu connaissance du

communiqué mais n'avaient jamais eu la moindre plainte à ce sujet. Il essayait depuis ce matin d'en savoir plus sur les conséquences au niveau des villages desservis, mais il ne doutait pas que cette information soit la cause du recul de l'action. Il craignait même que cela ne s'arrête pas au niveau actuel.

- Ça paraît sérieux, dit Alexandre, la mine sombre. Nous devons réagir très vite. Partageons-nous le travail, vous cherchez quels sont les pays touchés par cette information et moi je vais voir ce qu'en pense le professeur Ikeda au Japon.

Diem se rendit vite compte que l'information avait déjà fait le tour du monde à travers la plupart des agences de presse et de nombreux médias nationaux, suscitant déjà ici et là des commentaires très critiques, voire alarmants. Elle étudia attentivement le texte du communiqué pour se rendre compte qu'il ne s'appuyait sur rien de sérieusement vérifiable. Personne ne semblait connaître le Rassemblement International pour la Santé Humaine, auteur du communiqué. Quant aux prétendus organismes scientifiques membres de la Ligue des Organisations Mondiales de la Santé ils n'étaient pas cités nommément, ce qui interdisait toute vérification. Enfin elle ne trouva aucune trace sur Internet des quatre professeurs cités, ni de leurs rapports.

Par acquit de conscience elle appela tout de même la Ligue des Organisations Mondiales de la Santé et l'O.M.S. à Genève. Personne n'y avait entendu parler d'un tel problème avant ce communiqué bizarre. De son côté, Alexandre obtint confirmation par le professeur Ikeda que son assistante, Mademoiselle Ryoma Matsumoto chargée des analyses a posteriori, n'avait jamais relevé quoi que ce soit de douteux aussi bien dans les nouvelles semences OGM générées sur place que dans les échantillons de plantes renvoyés par les différents sites après utilisation. Le professeur lui avait demandé de multiplier les analyses en cherchant précisément ce qui pourrait s'avérer cancérigène.

- Tout cela est complètement fou. Si c'est une blague elle est dévastatrice ; je ne parle pas seulement au plan financier mais surtout au niveau de la consommation d'eau potable. Par peur les gens vont cesser de la boire pour retourner aux vieilles pratiques des eaux véritablement dangereuses et rares. Il faut trouver le moyen de tuer cette rumeur... Si c'est encore possible.

Véronique, mise au courant, suggéra que l'on cherche « à qui profite le crime »

On ne voyait pas. Les victimes étaient à l'évidence les populations approvisionnées, elles étaient si nombreuses et diverses à travers le monde qu'on ne voyait pas qui de sensé pourrait vouloir les pénaliser et les terroriser de la sorte. Quant au Taver International Group il allait subir des pertes importantes, peut-être même ne pas s'en relever. Qui en tirerait profit ? Les grandes installations industrielles ne jouaient pas dans la même catégorie ; les petites unités du

Groupe ne leur faisaient pas plus de concurrence que les commerçants forains des marchés en plein air ne gênent les hypermarchés. Tout le monde tomba d'accord. Il fallait vite contre attaquer un adversaire inconnu. Diem retourna à son bureau pour étudier des parades. Alexandre et Véronique en firent autant de leur côté avec décision de se revoir tôt le lendemain matin.

\*

Lundi 19 juin

ODESSA (Ukraine)

Igor venait d'annoncer la nouvelle à Bernard, selon Don Camillo Maria avait été jugée à Versailles et condamnée à trois ans de prison avec sursis pour complicité d'enlèvement d'enfant. De plus leur bar Le Riviera subissait un mois de fermeture administrative. Il était plus que jamais nécessaire de trouver des revenus compensatoires... Bernard se dit qu'il avait bien fait d'accepter la combine d'Igor et ses deux associés.

Il avait passé le dimanche à marcher dans les rues d'Odessa, notamment les deux grandes artères centrales dont l'affluence augmentait chaque jour. À l'approche de l'été, la ville se transformait. Certaines rues étaient réservées aux seuls piétons, les terrasses se multipliaient devant les cafés, des touristes en tenue estivale arrivaient de partout, notamment de Russie, pour qui Odessa est une destination touristique de premier ordre, avec ses nombreux cafés, ses kilomètres de plages de sable fin et une certaine atmosphère méridionale.

Prenant le bus n° 127 qui part de la gare ferroviaire il se rendit jusqu'au très joli quartier nommé Grande Fontaine, occupé par de belles datchas. Il en profita pour accéder à la célèbre plage d'Arcadia. Quoique légèrement distant du centre, l'endroit reste toujours animé et très fréquenté, essentiellement par une population jeune. On y trouve d'excellents night-clubs, tels l'Ibiza et l'Itaca, qui attirent en saison les meilleurs DJ internationaux. L'ambiance était festive, mais Bernard n'avait pas l'esprit d'un estivant, il avait hâte de savoir comment allait évoluer leur plan.

Il rentra dans le centre-ville en fin d'après-midi et aurait voulu rejoindre les autres dans le QG souterrain. Avec le code il aurait sans doute pu l'atteindre, mais il n'aurait pu ouvrir la porte blindée. Aussi se résigna-t-il à jouer les touristes en arpentant la grande avenue piétonne Deribasivskaya pleine de promeneurs. Il s'installa à la terrasse fleurie du café Kompot très fréquenté par les étrangers et notamment les francophones, car on y entend en permanence des chansons françaises, de Edith Piaf à Joe Dassin en passant par Aznavour...

À la tombée de la nuit il rejoignit la rue Gogolya et trouva Igor qui sortait de son immeuble.

- Ah ! Mon ami... Quelle belle journée ! Et quelle bonne nouvelle ! Notre stratégie était la bonne... Le communiqué est en cours de diffusion un peu partout et déjà l'action du Taver International Group est en baisse. Elle est à peine au-dessus de 40 \$ contre 47 \$ la semaine dernière. J'espère que la chute va se précipiter et que nous pourrions rapidement passer à la phase numéro deux. Tu m'excuseras. J'ai un rendez-vous urgent. Et Igor se dirigea vers sa Porsche.

\*

Mardi 20 juin.

POIGNY-LA-FORÊT

Véronique décrocha dès la première sonnerie du téléphone.

- Chéri... C'est pour toi...

- Allô ! J'écoute.

- Bonjour Monsieur Tavernier, je suis Jean-Claude Dargent journaliste à BFM TV. C'est moi qui suis venu avec quelques confrères tourner un reportage à propos de l'enlèvement de votre fillette et son échange contre vous-même, en avril dernier. J'aimerais vous rencontrer pour évoquer cette nouvelle affaire d'eau cancérigène.

- Venez à Poigny-la-Forêt nous en parlerons, je vous attends aujourd'hui.

Ce coup de fil ne pouvait tomber mieux, quelques instants plus tôt il était tombé d'accord avec les points de vue de Véronique et Diem. Il fallait intervenir publiquement pour contrer le communiqué. Deux heures plus tard le journaliste était là avec une petite équipe technique. L'idée d'enregistrer une courte interview fit l'unanimité. Le dispositif rapidement mis en place, Jean-Claude Dargent posa la première question.

- Monsieur Tavernier, la holding que vous présidez est mise en cause par un communiqué mondialement diffusé vous accusant de distribuer à certaines populations de l'eau cancérigène. Quelle est votre réaction ?

- C'est surtout de la surprise. Nous avons à ce jour plus de neuf mille installations à travers le monde et jamais aucune alerte de ce genre ne nous était parvenue, ne serait-ce que d'un seul site. La production et le contrôle des semences transgéniques sont confiés à un laboratoire japonais dirigé par le professeur Ikeda d'une compétence et d'une intégrité reconnues par ses pairs. J'ai déjà demandé des analyses complémentaires. J'ignore d'où provient cette attaque contre notre Groupe, comme j'ignore quel est son objectif.

- Il y a quelques semaines votre fillette a été enlevée puis échangée contre votre personne. Vous vous êtes libéré vous-même et les ravisseurs ont soudainement disparu...

- C'est exact et je dois dire que les médias se sont dès lors désintéressés de l'affaire...

- Pensez-vous qu'il y ait un rapport entre les deux événements ?

- Je n'en sais rien. Cela me semble très improbable. Ceux que vous appelez les ravisseurs m'ont paru être des amateurs ; mal renseignés, ils pensaient pouvoir me rançonner, lorsqu'ils ont compris leur erreur ils ont abandonné... Aujourd'hui j'ai le sentiment d'avoir affaire à des gens plus professionnels.

- L'action de votre Groupe dégringole d'heure en heure. Qu'allez-vous faire ?

- C'est hélas classique face à ce type de rumeur. Car pour moi ce n'est qu'une rumeur infondée. Nous pensons pouvoir tenir le temps que cela s'estompe dans l'esprit du public. Vous savez comment c'est... Une actualité chasse l'autre. Pour l'instant nous continuons à étudier de nouvelles possibilités, comme desservir les populations plus ou moins éloignées des côtes d'une mer ou d'un océan. Soit en mettant en place des pipelines pour acheminer l'eau de mer, soit en travaillant au niveau de puits et sources souterraines dont nous pourrions ensuite traiter l'eau.

– Monsieur Tavernier, je vous remercie.

C'était tout ; les médias audiovisuels ne s'embarrassent pas de longues déclarations. Diem, qui assistait derrière la caméra à cet enregistrement avait un désagréable sentiment. Ce n'était pas bon, c'était même mauvais de son point de vue. Elle n'osa pas le dire à Alexandre, elle rentra à son bureau et resta devant son téléviseur à attendre la première diffusion par la chaîne d'info continue. Ce fut dans le bulletin de treize heures et cela confirma sa première impression. L'image montrait Alexandre dans son fauteuil près de la cheminée tel un grand patron comme on se les imagine. Le reportage donnait le sentiment que cet homme riche était plus préoccupé du retentissement sur ses sociétés que du sort des populations concernées.

Après un quart d'heure d'informations diverses suivait une émission réunissant quatre commentateurs autour de la présentatrice. Ils ne furent pas tendres pour Alexandre. L'un rappelant que l'absence de preuve n'est pas une preuve d'absence. L'autre faisant un audacieux parallèle avec l'affaire P.I.P. dans laquelle le fondateur de cette société, accusé d'avoir vendu des prothèses mammaires frauduleuses, avait prétendu être innocent. Il avait finalement été reconnu coupable de tromperie aggravée et condamné à de la prison. Le tout finissait par accorder plus de crédit au communiqué d'origine inconnue qu'à l'interview d'Alexandre.

Diem retourna auprès d'Alexandre et Véronique qui avaient également regardé la télé. Ils étaient silencieux, peut-être conscients que cela ne suffirait pas à tuer la rumeur. Aussi la petite Vietnamienne prit son courage à deux mains pour donner son point de vue, aussi diplomatiquement que possible.

- Je crois que nous ne pouvons en rester là. Cette première contre-attaque doit être suivie d'autres. Si vous acceptiez de me confier le rôle de porte-parole je pense pouvoir apporter une contribution supplémentaire à ce combat.

Elle exposa son plan qui fut accepté sans réserve.

\*

Jeudi 22 juin

ODESSA

Ludmila invita Sacha à la rejoindre devant ses écrans. Elle avait mis en enregistrement plusieurs chaînes de télévision françaises dans l'espoir de capter quelque chose en rapport avec leur communiqué. Une chaîne d'info continue avait sorti la veille une interview d'Alexandre Tavernier, d'autres chaînes en avaient repris de courts extraits le soir. Le tout n'était guère convaincant pour démentir le communiqué. La preuve en était que dès le lendemain le cours de l'action avait encore baissé. Patience, se dirent-ils, nous sommes sur la bonne voie. Igor se montra satisfait et informa aussitôt Bernard Louvier des conséquences de leur initiative. Bernard restait dubitatif sur l'issue de l'opération, l'éloignement de Marseille et de Maria commençait à lui peser fortement ; Odessa lui paraissait moins plaisante qu'à son arrivée.

\*

Jeudi 22 juin

LONDRES (Grande Bretagne)

Très tôt ce même jour Diem s'était installée durablement au téléphone. Elle n'avait cessé d'appeler plusieurs dizaines de numéros à Londres ; avec l'accord d'Alexandre elle organisait une conférence de presse pour 18 heures, heure locale, à l'Altitude London, grande salle de réunion située au sommet de la Millbank Tower.

Lorsqu'elle avait eu la promesse de participation des principaux médias britanniques et de correspondants internationaux, elle avait pris, avec Winai comme chauffeur accompagnateur, la direction de l'aéroport d'Orly. Ils avaient eu de justesse le vol City Jet de 15 h 45 qui les avait déposés moins d'une heure trente plus tard à celui de London City. Ils étaient arrivés au vingt-neuvième et dernier étage de la Millbank Tower, au bord de la Tamise, alors que la salle de conférences était déjà pleine. Les journalistes finissaient d'installer micros et caméras sous la surveillance attentionnée du personnel de l'établissement. On ajouta une chaise au premier rang pour Winai tandis que Diem, surmontant son trac, s'installa derrière le pupitre sur une

petite estrade, elle dominait légèrement l'assistance et par une large baie latérale elle pouvait apercevoir le proche palais de Westminster.

\*

Quand tout le monde sembla prêt, Diem tapota son micro pour faire baisser le brouhaha.

- Mesdames et Messieurs bonjour. Je vous remercie d'être venus si nombreux ; cela prouve tout l'intérêt que vous portez à la polémique sur la distribution d'eau de mer dessalée par le Groupe Taver International. Je suis Diem Tran, porte-parole de ce Groupe et à ce titre je suis consciente d'avoir à vos yeux une crédibilité toute relative. Mon intention est pourtant ce soir de vous parler non pas au nom de mon employeur mais en celui des innombrables personnes qui sont soit victimes, soit bénéficiaires de cette distribution d'eau. Nombre d'entre vous ont déjà connu sur place, lors de divers reportages, la situation des populations sans eau potable à leur portée. Je n'ai pas besoin d'insister sur le drame que cela représente. Ou bien ces gens-là, généralement des femmes et des enfants, doivent parcourir des kilomètres pour rapporter une vingtaine de litres d'un puits ou d'une source de qualité douteuse. Ou bien ils doivent attendre des autorités locales une distribution aléatoire durant quelques heures par semaine par d'improbables tuyauteries ou par des camions-citernes d'un autre âge. En plus de l'inconfort évident ils connaissent des maladies graves, des diarrhées, le choléra, la poliomyélite, les amibiases, la typhoïde, la dysenterie... La mortalité infantile y est très élevée. Je les connais bien, moi aussi ; j'ai travaillé au Vietnam et au Cambodge au plus près de ces populations et c'est en leur nom que je souhaite vous présenter une requête. Je veux croire en l'existence de journalistes qui ne se contentent pas de reproduire les informations qu'on leur communique. Donner le point de vue de deux parties qui s'opposent en laissant au public le soin de choisir où est la vérité ne saurait les satisfaire. J'en appelle au journalisme d'investigation qui va chercher la vérité où qu'elle se trouve et quelle qu'elle soit pour la révéler. Allez sur place ! Je tiens à votre disposition les coordonnées de nos directions régionales en Asie, en Afrique ou en Amérique ; on vous y donnera la liste des endroits précis où se trouvent nos installations, il y en a près de dix mille à l'heure actuelle. Allez voir ce qu'il en est dans ces villages. Interrogez les gens chez eux. Questionnez les autorités sanitaires locales. Rapportez des échantillons et faites les analyser par qui vous voudrez de compétent. Allez voir le travail du laboratoire du professeur Ikeda à Osaka. Enquêtez également sur l'origine du communiqué accusateur. Cherchez si les quatre prétendus scientifiques cités existent réellement. Interrogez l'Organisation Mondiale de la Santé ou tout autre organisme officiel. Menez, à vous tous, la première grande enquête mondiale indépendante au service de la santé de plus d'un million

d'habitants. Si certaines rédactions ont des a priori ils seront fortement relativisés par la multiplicité des comptes rendus. Il serait intéressant qu'après publication ou diffusion à votre initiative vous adressiez des copies au Deutsche Institut für Umfragen und Statistiken à Berlin, un des plus sérieux organismes au monde pour effectuer la synthèse de tous vos comptes rendus. De ce résumé dépendra la suite des activités du Taver International Group. Je tiens du président Tavernier lui-même qu'il tirera les conséquences de vos reportages. Mesdames et Messieurs, je vous remercie.

Fait assez rare lors d'une conférence de presse l'assistance applaudit longuement le discours de Diem. La séance de questions-réponses qui suivit ne dura pas très longtemps. Il s'agissait soit de précisions demandées sur le libre choix des sites à visiter, soit de rares critiques de la part de ceux qui prétendaient que Diem souhaitait une publicité gratuite pour son employeur. Elle leur répondit assez sèchement que s'ils ne voulaient pas participer ils étaient libres, comme seraient libres leurs lecteurs ou téléspectateurs de se faire une opinion sur leur éthique. Une fois encore elle fut applaudie par la quasi-totalité des présents.

Winai qui n'avait pas suivi tout au mot à mot en anglais ne fut pas le dernier à applaudir la prestation de Diem, il en partageait intérieurement le succès, il en était fier. Pour sa part elle restait lucide. La conférence s'était bien déroulée, mais quelles en seraient les suites. Les journalistes allaient-ils accepter de jouer le rôle demandé ?

\*

Mardi 27 juin

ODESSA

Bernard avait espéré rencontrer Igor la veille pour savoir ce que donnait leur entreprise, mais il n'avait pu le trouver chez lui et il ne répondait pas au téléphone. Il s'était donc présenté assez tôt ce matin à la porte du bel appartement. Igor lui ouvrit en robe de chambre, une tasse de thé à la main.

- Bonjour mon ami... Veux-tu du thé ? Qu'est-ce qui t'amène si tôt ?

- Rien de particulier si ce n'est que depuis jeudi dernier je suis sans la moindre nouvelle de notre opération et que...

- Patience, mon ami... Vous autres Français êtes toujours trop pressés... Tout va bien... Il faut attendre que les choses mûrissent. Notre communiqué a été largement diffusé et l'action a commencé la chute espérée. C'est comme lorsqu'on lance un caillou dans l'eau, il produit des ondes concentriques de plus en plus larges. Après les télé notre texte a été repris par les quotidiens et ensuite probablement les magazines hebdomadaires. La terre entière va être

alertée, bientôt l'action ne vaudra plus rien. Je ne peux demander à Ludmila et Sacha de travailler davantage... Ils ont vérifié sur plusieurs chaînes de télévision importantes que le coup était bien lancé, mais ils ne peuvent être à l'écoute de tous les médias, tous les jours. Je leur ai demandé de se concentrer sur la presse économique. Finalement c'est la seule qui nous importe, n'est-ce pas ?

- Et alors... Que dit notre action ?

- Sacha doit monter incessamment me donner le cours du jour. Hier nous étions à 44,20 \$ soit une baisse de 14 % depuis le lancement du communiqué. Pas mal, non ?

- À quel niveau espérez-vous parvenir pour racheter ?

- Nous avons tablé sur une baisse d'au moins deux tiers. C'est-à-dire qu'aux environs de 18 ou 17 \$ l'action ce sera bon...

Sacha entra alors dans le bureau, quelques feuilles de papier à la main. Il salua Bernard et commença son rapport.

- J'ai deux nouvelles un peu contradictoires. L'action a encore baissé dès l'ouverture à Hong Kong pour atteindre 40,01 \$ et puis au fil des heures elle s'est maintenue alors que précédemment c'était une baisse continue d'heure en heure. Elle semble se stabiliser aux alentours des quarante dollars. D'autre part le Financial Times de Londres et le Wall Street Journal de New York ont publié le texte intégral d'une conférence de presse qu'a donné à Londres la porte-parole du Groupe Taver International. En France c'est Le Monde qui en a donné la traduction.

- Si c'est du même style que l'interview télé de Tavernier, ça ne nous gênera guère...

- Je ne dirais pas ça... Cette femme a intelligemment parlé au nom des populations concernées et demandé à toute la presse d'entreprendre une enquête commune pour savoir si le communiqué dit vrai. Ludmila a visionné les enregistrements de quelques télés du week-end et moi j'ai cherché dans la presse écrite grand public : on n'y parle pas tant de l'aspect sanitaire du problème soulevé que de cette première grande enquête mondiale indépendante menée simultanément par de très nombreux médias. Si ceux-ci jouent le jeu, le risque est énorme qu'à terme le Groupe soit réhabilité...

- Si je comprends bien, commenta Igor, elle fait à sa manière ce que nous voulions réaliser après le rachat... C'est très, très ennuyeux. Nous devons trouver une parade.

\*

Bernard sortit de là fortement énervé. C'était donc ça les nouvelles méthodes de la cybercriminalité ? On restait assis devant son ordinateur, on concoctait des messages terrifiants

qui se faisaient contrer par d'autres messages plus intelligents, sans toucher un seul cheveu de l'adversaire ! Il ne s'y habituerait jamais, les bonnes vieilles méthodes marseillaises avaient fait leurs preuves depuis longtemps... Pourquoi s'était-il à nouveau laissé embarquer dans un coup pareil !

Il se calma puis retourna chez Igor lui annoncer qu'il voulait rentrer en France. Les choses avaient dû se tasser à propos de l'enlèvement du bébé. Sur place il pourrait mieux percevoir les choses concernant Tavernier et trouver un point faible qu'Igor et son équipe pourraient ensuite exploiter... Igor n'y était pas trop favorable mais comprit que Bernard avait besoin de retrouver son milieu. Il n'aurait plus à le tenir au courant de tout comme il faisait depuis son arrivée. Il lui réserva pour jeudi un billet à destination de Marseille sur un vol Turbine Airlines avec une nuit d'escale à Istanbul.

\*

Lundi 3 juillet

POIGNY-LA-FORÊT

La semaine précédente avait été très agitée dans les rédactions. Une polémique avait pris naissance presque partout. Fallait-il participer à ce que la porte-parole demandait et donc effectuer en quelque sorte un travail pour le compte du Taver International Group ? Ou bien fallait-il s'abstenir au risque d'être « grillés » par des concurrents qui participeraient et rapporteraient des informations exclusives ? La loi de la concurrence l'emporta. Presque tous décidèrent finalement que dans le doute il ne fallait pas s'abstenir... Des envoyés spéciaux et des correspondants à l'étranger furent mobilisés très rapidement. Les vols à destination de Hanoi, d'Abidjan, de Durban et du Belize, les quatre directions régionales du groupe, connurent une affluence inhabituelle d'équipes journalistiques.

Les directeurs régionaux du Groupe avaient reçu des instructions pour fournir aux journalistes tout renseignement utile pour accéder aux villages concernés ou pour rencontrer tel ou tel organisme local. Ils devaient rester neutres, la seule orientation qu'ils pouvaient conseiller était d'éviter de se rendre tous aux mêmes endroits.

Les équipes aux moyens financiers les plus modestes restèrent à proximité relative des bureaux régionaux au Vietnam, en Côte d'Ivoire, en Afrique du Sud et autour du Belize. Les mieux dotées s'éloignèrent davantage le long des côtes d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. La recherche de l'originalité, pour se distinguer des confrères, amena plusieurs équipes à s'écarter un peu de la consigne initiale. Certaines cherchèrent obstinément à trouver des villageois mécontents qui étaient pourtant extrêmement minoritaires. D'autres prirent en considération

l'incidence sur les villages alentour d'une installation de dessalement. Quelques-unes se sont attardées sur l'approvisionnement en général des populations rencontrées tout en recherchant le maximum d'images fortes.

Les journalistes de presse écrite travaillaient souvent en solitaires, s'enfonçant aussi loin que possible dans le pays pour trouver des situations originales. Bien que le sujet à traiter soit le même pour tous, les résultats se sont vite avérés très différents. Beaucoup de reportages furent diffusés en fin de semaine puis communiqués à Herr Doktor Schmidt, patron du Deutsche Institut für Umfragen und Statistiken qui avait confié le travail de compilation à l'une de ses équipes. Elle travaillait selon la méthode mise au point aux USA par Nate Silver, ce jeune américain dont la formule de pondération des données statistiques lui permit plusieurs mois avant le scrutin d'annoncer que Barack Obama serait président des États-Unis. Herr Doktor Schmidt avait accepté de réaliser cette étude gratuitement. D'une part cela ne devait pas durer très longtemps, d'autre part l'opération étant au niveau mondial il comptait bien sur la diffusion de sa synthèse pour se faire une publicité également mondiale.

Il prit contact avec Diem en ce lundi après-midi pour dire que l'on devrait avoir bientôt un premier résultat et qu'il serait prêt à le présenter devant la presse le vendredi suivant. Il fut décidé de tenir à nouveau cette réunion à Londres.

\*

Le capitaine de gendarmerie Rouillon n'était pas revenu chez les Tavernier depuis quelque temps. N'ayant plus la charge de l'enquête concernant Éric Rivière et Massimo Riviera, il savait seulement que ces deux hommes avaient disparu du territoire français. Aussi avait-il tenu à venir en personne leur apprendre la nouvelle.

- Il semble, déclara-t-il, que Massimo Riviera soit de retour. On a relevé à Marseille une utilisation de sa carte bancaire à la gare Saint Charles pour acheter un billet de TGV à destination de Paris. Cette carte n'avait pas été utilisée depuis qu'on le recherche. Ce qui est remarquable c'est qu'on ne trouve aucune trace de lui parmi les passagers arrivés à l'aéroport ou au port maritime ; il a dû revenir par la route. Nous ignorons où il était pendant tout ce temps, mais nous savons que depuis hier il doit être à Paris.

- Et personne n'a pu l'appréhender à l'arrivée du TGV ? demanda Alexandre.

- Hélas non... Deux agents physionomistes qui avaient examiné des photos d'archives étaient sur le quai mais ne l'ont pas vu. C'était peut-être une manœuvre pour nous mettre sur une fausse piste... Quoi qu'il en soit je tenais à vous en informer.

\*

Lundi 3 juillet

VERSAILLES (France)

Bernard avait passé le week-end chez lui à Marseille ; il avait pu raconter à sa femme tout son périple en Sicile et en Ukraine. Il s'était alors aperçu avoir oublié sa montre à Odessa. Il se fit un petit plaisir en allant dans une bijouterie du centre-ville en acquérir une autre. Il choisit le dernier modèle de Casio avec fonctionnement solaire, réception de signaux radio, thermomètre, altimètre et autres fonctions plus ou moins gadgets. Puis il avait téléphoné à Igor pour dire son intention de monter en région parisienne. Celui-ci annonça que Ludmila avait trouvé l'adresse e-mail de la porte-parole de Tavernier, car elle l'avait communiquée aux journalistes lors de la conférence de presse londonienne ; à partir de là Sacha avait trouvé le moyen de pirater son ordinateur. Il pouvait accéder à tout son contenu et lire les mails qu'elle recevait.

Ainsi une nouvelle conférence de presse avec un institut allemand était en préparation pour le vendredi 30, à Londres. Il fallait tenter d'en savoir plus rapidement et si possible l'empêcher ou la retarder, car l'action en bourse commençait à se redresser. Bernard s'en était trouvé conforté dans son projet et avait acheté son billet de train avec sa carte bancaire car il n'avait plus assez d'argent liquide sur lui. Il ne voulait pas s'encombrer l'esprit avec ce problème de carte bancaire. À chaque fois qu'il s'en servirait, les éventuels enquêteurs localiseraient un certain Massimo Riviera, mais il était désormais Bernard Louvier, son passeport le prouvait... En outre, depuis son séjour à Palerme, il avait laissé pousser ses cheveux et sa moustache, il portait des lunettes à verres fumés et, mal rasé, ça suffisait à le rendre méconnaissable à première vue. Il finissait par oublier son identité réelle, il se sentait plus en sécurité dans la peau de Bernard Louvier que dans celle de Massimo Riviera. Il était parti avec comme seul bagage la sacoche en cuir de sa vieille caméra vidéo.

Arrivé gare de Lyon à Paris il prit un RER jusqu'à Versailles où il s'était installé dans un petit hôtel toujours sous le nom de Louvier. Son premier soin fut de louer une Twingo à l'agence Rent-a-car de Versailles-Chantiers puis d'acheter du papier à lettres avec enveloppes et des gants en caoutchouc pour travaux ménagers. Il rentra à l'hôtel se mettre au travail.

\*

Mardi 4 juillet

POIGNY-LA-FORÊT

À l'heure matinale où passe le facteur, Winai l'attendait presque chaque jour. Cette fois il arrivait devant la boîte à lettres au moment où le facteur la refermait.

- Bonjour facteur, vous nous apportez de bonnes nouvelles aujourd'hui ?

- Bonjour Monsieur Winai. On dirait plutôt des factures... Mais Monsieur Tavernier a aussi une enveloppe sans timbre que quelqu'un a dû déposer avant mon passage. Allez... Bonne journée et à demain.

Winai emporta le tout au bureau d'Alexandre qui s'attarda surtout sur l'enveloppe non timbrée. L'inscription « MONSIEUR A. TAVERNIER » semblait écrite par un enfant, tout en lettres bâton majuscules. La feuille qu'il en sortit était couverte de la même écriture maladroite :

*À MONSIEUR TAVERNIER ET SA PORTE-PAROLE :  
ANNULEZ IMMÉDIATEMENT LA CONFÉRENCE DE PRESSE  
À LONDRES - NE COMMUNIQUEZ PLUS DU TOUT SUR L'EAU  
CANCÉROGÈNE - IL EN VA DE VOS VIES.*

Devant cette menace anonyme Alexandre appela aussitôt la gendarmerie, après en avoir parlé avec Véronique et Diem. Le capitaine Rouillon arriva très vite, accompagné de deux gendarmes plus ou moins habitués à ces affaires de lettres anonymes. Ils examinèrent soigneusement l'enveloppe et la lettre pour conclure formellement que le texte avait été écrit de la main gauche par un droitier. Cela donne cette écriture hésitante qu'on ne peut plus ensuite comparer à l'écriture habituelle d'un suspect. C'était le signe d'un auteur précautionneux.

- Je ne serais pas surpris que nous ne trouvions pas la moindre empreinte digitale, à part les vôtres... Quant à l'ADN, il faudrait que l'auteur ait humidifié de la langue la bande collante de l'enveloppe... On peut toujours analyser... En revanche nous devons retenir que ce « corbeau » connaît votre adresse et a pris le risque de venir déposer sa lettre jusqu'ici, probablement de nuit.

- Faut-il faire le lien avec la réapparition de Massimo Riviera ? demanda Véronique.

- Ou bien du mystérieux Rassemblement International pour la Santé Humaine, auteur du communiqué sur l'eau ? ajouta Diem.

- Tout est possible... Mieux vaut être prudents... Pour l'instant je vous conseille vivement de prendre des gardes du corps et de nous signaler tout ce qui paraîtrait suspect. Car j'imagine que vous maintenez vos projets.

\*

Mercredi 5 juillet

LONDRES (Grande Bretagne)

Depuis son hôtel à Versailles Bernard avait appelé Igor en Ukraine. Il l'avait assuré être en mesure d'empêcher la conférence de presse du vendredi, sans toutefois révéler le détail de son plan, ce qui avait agacé profondément Igor.

- J'espère que tu es sûr de toi, mon ami. L'action de Tavernier est déjà remontée à 47 \$ ! Il faut quelque chose de très fort pour stopper la progression et reprendre la chute.

- Ne t'inquiète pas, collègue... Plus fort que ça, tu meures ! Je te tiens au courant.

Il avait tout de même pris la précaution de retirer de l'argent à un distributeur automatique de billets et s'en était allé calmement à la gare du Nord à Paris acheter un billet pour le premier train Eurostar à destination de Londres St-Pancras. Il pensait tout de même à ne pas trop faciliter la tâche de ceux qui chercheraient où se trouve Massimo Riviera.

Une fois à Londres il alla sur les bords de la Tamise reconnaître les lieux à la Millbank Tower. Il s'intéressa tout particulièrement aux entrées et sorties ainsi qu'au système d'ascenseurs. Après quoi il alla prendre une chambre à l'hôtel Holiday Inn Express, situé Belgrave road à moins d'un quart d'heure de marche. Il ferait encore une petite répétition le lendemain et puis il attendrait calmement l'heure de la conférence le surlendemain.

\*

#### POIGNY-LA-FORÊT (Yvelines)

De son côté, Diem était un peu fébrile et se posait mille questions à propos de cette conférence. La majorité des organes de presse avaient joué le jeu, d'après Herr Doktor Schmidt, mais il n'avait rien révélé des conclusions. Quel allait être le verdict ?

Finalement elle avait dû se concentrer sur les aspects pratiques. S'assurer que tout était bien prévu à l'Altitude London, réserver le transport et le logement à Londres pour Alexandre, elle-même et Winai ainsi que les deux gardes du corps, Henri et Gilles, qui depuis ce matin ne les quittaient pas d'une semelle. C'était pour l'instant la conséquence la plus contraignante de la lettre anonyme.

Véronique, qui resterait à la maison à cause de Jade, avait joint son chef de service à la DGSE pour demander si des agents en poste à Londres pouvaient avec le concours de Scotland Yard, assurer discrètement la sécurité de la Millbank Tower, compte tenu de la menace reçue. Il allait voir ce qu'il pouvait faire.

\*

Vendredi 7 juillet

LONDRES

Depuis le milieu de l'après-midi Bernard s'était approché de la Millbank Tower. Le trottoir longeant la Tamise face à la tour lui offrait un poste d'observation idéal. De là il pouvait voir les deux entrées, l'une face à lui donnait directement sur l'avenue, l'autre donnait latéralement sous la galerie qui prolongeait le bas de la tour. Il avait vu arriver de nombreux journalistes ; les équipes de télévision empruntaient la porte latérale plus commode pour leur matériel. Deux hommes à chaque porte, sans aucun doute des vigiles en civil, se contentaient de regarder attentivement toute personne entrant dans la tour mais sans intervenir ; l'accès était libre.

Ne voulant pas se faire remarquer trop tôt, Bernard attendait le bon moment pour accéder à la salle du dernier étage. La conférence était annoncée à 18 heures, or Bernard savait que cette heure locale indique une heure de moins qu'en France. Il nota que lorsque sa montre indiquait 18 heures il était en fait 17 heures à Londres. C'était le moment d'entrer. En réalité Bernard était victime des progrès technologiques de l'horlogerie moderne. Sa belle montre Casio, récemment achetée à Marseille, était dotée d'un système GPS détectant en permanence sa localisation et ajustant automatiquement l'heure indiquée au fuseau horaire du lieu. Ainsi lorsque sa montre indiqua 18 heures il était réellement 18 heures à Londres et non pas 17 heures comme il pensait. En conséquence il pénétra dans la tour au moment même où la conférence débutait à l'Altitude London, vingt-neuf étages plus haut.

\*

Moins intimidée que la première fois Diem sollicita l'attention de son auditoire qui était encore plus nombreux.

- Mesdames et Messieurs, bonsoir. Merci à nouveau d'avoir répondu à notre invitation et merci surtout d'avoir participé à cette première mondiale dans le journalisme d'investigation. Chacun de vous connaît déjà la partie des résultats qu'il a collectés mais je crois que le résultat global vous intéresse tout autant et je cède la parole immédiatement à Herr Doktor Schmidt du Deutsche Institut für Umfragen und Statistiken qui a travaillé sur l'ensemble des travaux que vous lui avez fait parvenir.

À l'instant où Herr Doktor s'approchait du micro, Bernard approchait de l'ascenseur qui indiquait « Press conference ». Deux vigiles en encadraient la porte, en fait des hommes de Scotland Yard. Bernard tapota sur sa sacoche de caméra vidéo pour indiquer qu'il se rendait bien à la conférence, mais ils lui réclamèrent sa carte de presse. Un peu désarmé par cette demande inattendue il improvisa l'avoir laissée dans sa voiture au sous-sol. On le pria d'aller la chercher en précisant qu'il irait plus vite par l'escalier de service. Là encore un vigile lui

demanda où il allait et s'assura qu'il descendait bien vers les parkings. Dès que ce vigile eut refermé la porte derrière lui, Bernard fit demi-tour et entama à pied la montée des étages.

Dans la salle pleine à craquer Winai s'était assis au premier rang, comme l'autre fois. Alexandre au contraire s'était installé au fond, ne tenant pas à être remarqué. Gilles et Henri, les deux gardes du corps français, se tenaient de part et d'autre de l'estrade, face au public.

- Meine Damen und Herren, Mesdames et Messieurs, c'est un grand honneur pour notre institut d'avoir pu travailler sur ce projet. La documentation qui nous est parvenue est très abondante, articles de presse, copies d'enregistrements radiophoniques et vidéos... Il faudrait plusieurs jours pour vous en livrer verbalement le détail. Tout a été cependant repris dans un opuscule qui va vous être distribué. Comme vous le savez, vous ne pourrez reproduire ces éléments qu'avec l'autorisation expresse des organes de presse d'origine. Pour satisfaire votre légitime curiosité et celle de vos publics je vais évoquer devant vous quelques cas particulièrement significatifs qui sont libres de droits, merci à leurs auteurs. La chaîne de télévision Al Jazeera a rapporté du Ghana un reportage qui illustre parfaitement ce que beaucoup ont rencontré en d'autres lieux. Au sud de la localité de Abeka se trouve un hameau de quelques centaines d'habitations situées à proximité de l'océan Atlantique. Une unité de dessalement comme celles qui nous intéressent y a été installée il y a deux ans. La population se montre extrêmement satisfaite. Les témoignages sont unanimes : cette source d'eau potable a changé complètement la vie des habitants et pour rien au monde ils ne voudraient revenir en arrière. Les tâches ménagères s'en trouvent considérablement allégées et le sentiment global est que tout le monde se porte mieux, surtout les enfants. Lorsqu'ils ont appris le risque supposé de maladie due à cette eau ils ont répondu que cela avait peut-être lieu ailleurs mais pas chez eux et qu'on ne vienne pas les embêter avec ça. Deuxième exemple, au sud de Pondichéry en Inde, le village de Palayapalayam bénéficie depuis trois ans d'une des premières installations. Les reporters de la BBC ont noté que non seulement les gens témoignent dans le même sens que ceux du Ghana mais en plus ils rapportent qu'au fil des mois la nouvelle de cette véritable révolution s'est répandue aux alentours. Des gens d'autres villages sont venus voir et nombre d'entre eux ont déménagé pour s'installer au plus près du dispositif. La localité compte maintenant près de 50 % d'habitants en plus et plusieurs commerces nouveaux. Troisième exemple, plus original peut-être. La direction régionale du Belize conseilla à l'équipe de CNN de se rendre au Honduras à proximité de la localité de Colorado. Là encore un hameau est équipé depuis près de trois ans. Mais lorsque les journalistes se firent conduire sur place ils ne trouvèrent aucune trace du petit bâtiment habituellement construit pour abriter l'installation. Dans la direction qu'on leur indiquait ils ne voyaient absolument rien, le terrain était plat et

sablonneux jusqu'à la mer des Caraïbes. Le mystère fut vite éclairci lorsqu'on les fit approcher d'une sorte de large puits rectangulaire, profond d'environ sept mètres, à l'intérieur duquel on avait construit le bâtiment. S'il était invisible à peu de distance ce n'était pas pour le cacher à qui que ce soit mais simplement pour le protéger des tempêtes et ouragans qui sévissent dans la région. La première année le bâtiment en briques avait volé en éclats et les habitants imaginèrent cette parade. Lorsqu'une tempête est annoncée ils ferment hermétiquement l'orifice du puits et attendent que le vent se calme. Cela illustre bien la valeur qu'ils donnent à l'installation dont ils ne pourraient plus se passer. Ces trois exemples que l'on pourrait multiplier démontrent clairement l'aspect très positif des unités de dessalement. Mais cela ne réduit pas à néant les allégations selon lesquelles cette eau serait cancérogène. Nombre d'entre vous se sont intéressés à cet aspect de l'enquête. Je vais vous en donner les conclusions.

Herr Doktor s'interrompit pour boire une gorgée d'eau. Pendant ce temps Bernard montait toujours l'escalier de service. Il en était au douzième étage lorsqu'il entendit des voix au-dessus de lui. Quelqu'un descendait l'escalier ; vraisemblablement deux femmes dont la conversation résonnait dans la cage d'escalier. Pour éviter d'être vu, Bernard poussa la porte palière du treizième et resta attentif dans le sas menant au couloir de l'étage. Après quelques instants les voix cessèrent et un bruit de porte claqua. Il ne pouvait savoir si les femmes avaient quitté l'escalier juste au-dessus de lui ou bien juste au-dessous. Il ressortit et regarda sa montre : 18 h 40, soit dans son esprit 17 h 40... Il estima que les vingt minutes restantes lui suffiraient pour arriver en haut à temps pour empêcher la conférence de commencer.

\*

Herr Doktor avait repris sa synthèse. Il expliqua que diverses équipes étaient allées voir des Organisations humanitaires installées dans les régions intéressées. Là aussi les réponses à leurs questions furent à peu près les mêmes. Médecins du monde au Mozambique ou bien Projets Abroad au Cambodge soulignèrent d'abord les aspects très positifs observés sur la santé des gens, notamment des jeunes enfants. On relevait une baisse significative des maladies gastro-intestinales qu'on pouvait attribuer à une certaine purification de l'eau de mer. En effet celle-ci n'est pas seulement salée, elle transporte toutes sortes de polluants dus à l'activité humaine et véhiculés par les fleuves, les pluies et les fumées. Selon les lieux on trouve dans l'eau de mer des traces de nitrates et de pesticides, du plomb et de l'arsenic, des dérivés médicamenteux et même des particules fines produites par les moteurs diesel. Autant d'éléments mauvais pour la santé en général. Or, là où l'eau est dessalée par les plantes OGM du Taver International Group on note une baisse considérable des taux que l'on observait auparavant. Quant aux cancers, ces organismes n'en relevaient ni plus, ni moins, après la mise en service de purificateurs.

D'ailleurs, avait souligné un médecin, si cette eau provoque des cancers nous le saurons seulement dans quelques années. Prétendre aujourd'hui, après si peu de temps d'utilisation, qu'on produit une eau cancérigène est tout à fait irresponsable. Il faudrait que des laboratoires effectuent sur chaque échantillon de cette eau autant d'analyses qu'il existe au monde d'agents cancérigènes répertoriés pour voir si l'un ou plusieurs d'entre eux sont présents. Or ces agents cancérigènes connus se comptent par centaines ! Ce serait un énorme travail qui n'a jamais été entrepris.

Un murmure parcourut l'assistance, surprise par ces chiffres et détrompée de l'idée communément répandue qu'il suffirait d'une analyse unique pour révéler la présence ou non d'agents cancérigènes.

\*

Bernard venait d'atteindre le vingt et unième étage et ralentissait sensiblement son allure. Les jambes lui faisaient mal ; il avait le souffle court. Plus que huit étages...

\*

- La suite logique, poursuivit l'orateur, était de consulter des autorités médicales plus compétentes encore. Plusieurs journalistes eurent l'excellente idée de rapporter dans leur pays d'origine des échantillons d'eau de mer, prélevée à l'endroit du pompage et de l'eau adoucie sortie des installations afin de comparer leurs qualités. Ainsi le Centre International de Recherche sur le Cancer, à Lyon en France, et la Canadian Cancer Society, à Toronto au Canada ont, entre autres, pu se pencher sur ces échantillons. Le professeur français Marcellin confirma que l'eau de mer transporte de nombreux polluants parmi lesquels on note la grande dangerosité des polluants radioactifs et de ceux qu'il nomme des perturbateurs endocriniens, comme le bisphénol. Il confirma aussi que les agents cancérigènes sont précisément dénombrés à 108 considérés comme « cancérigènes pour l'homme » et 64 considérés comme « probablement cancérigènes ». Près de 300 autres sont dits « peut-être cancérigènes ». On imagine le temps qu'il faudrait pour effectuer autant d'analyses sur autant d'échantillons qu'il existe d'installations. Malgré toute la bonne volonté des laboratoires capables de le faire cela demanderait des mois et beaucoup d'argent. Aussi le professeur Gerber, de Toronto, proposa à son confrère français de se partager le travail en réduisant très notablement le nombre d'analyses. Il suffirait selon lui de se limiter aux agents d'origine végétale, puisque le système d'adoucissement d'eau de mer est basé sur l'intervention de plantes OGM. Les plantes cancérigènes ne sont pas si nombreuses. On connaît bien sûr le tabac, mais les spécialistes

connaissent aussi la noix d'Arec, l'Aristolochia, la Riddelline, les Anthraquinones, et quelques autres. Les deux professeurs tombèrent d'accord et entraînent d'autres sommités du monde scientifique à participer à ces analyses. Le résultat est facile à résumer : aucun agent cancérigène ne fut identifié dans aucun échantillon.

Nouveaux murmures dans la grande salle.

\*

Bernard était au vingt-huitième étage, il transpirait comme un damné et avançait marche après marche en se tenant à la rampe.

\*

- En définitive, conclut Herr Doktor Schmidt, nous pouvons affirmer que le communiqué alarmiste à l'origine de tous ces travaux est complètement fantaisiste et même mensonger. D'autant que les personnes qui y sont citées comme spécialistes ne sont connues nulle part et que l'accusation n'est étayée par aucune preuve. Je crois que vous pouvez rassurer les populations : l'eau dessalée par les unités du Taver International Group est totalement inoffensive et sa diffusion à travers la planète doit plutôt être considérée comme un grand progrès. Je vous remercie de votre attention.

Les applaudissements qui suivirent furent rapidement interrompus par une scène plus longue à décrire qu'à vivre. Bernard entra dans la salle par la porte du fond ; il avait devant lui une allée centrale menant droit à l'estrade des orateurs qu'il imaginait sur le point de commencer la conférence. Tournant la tête à gauche, son regard croisa celui d'Alexandre qui reconnut son geôlier de Trappes. Il continua d'avancer d'un pas décidé et sortit de sa sacoche vidéo un pistolet automatique 9 mm. Alexandre cria : *Attention, c'est Riviera, il est armé !*

Simultanément Bernard visa Diem qui tenait encore le micro et tira deux coups successifs. Une demi-seconde plus tard deux autres coups de feu retentirent, un peu plus sourds, alors que la confusion se généralisait dans l'assistance. Quelques personnes criaient en se ruant vers les issues de secours, d'autres s'étaient jetées sur le sol, d'autres encore par réflexe professionnel s'approchaient des deux corps à terre.

Bernard avait été atteint par Henri et par Gilles de deux balles en pleine poitrine. Il respirait encore mais saignait abondamment. Alexandre fut le premier auprès de lui, il repoussa du pied le pistolet et se pencha près de Bernard qui murmura « *Dites-le à Igor... Catacombes... J'ai fait de mon mieux...* ». Puis il perdit connaissance.

Au pied de l'estrade, Diem était accroupie et soulevait légèrement la tête de Winai qui gisait dans une mare de sang. Lorsqu'il avait entendu le cri d'Alexandre il s'était précipité au-devant de Diem, s'interposant entre elle et le tireur. Il avait reçu les deux projectiles et sauvé la vie de la jeune femme en s'écroulant. Il remuait légèrement ses lèvres ensanglantées, Diem approcha l'oreille pour l'entendre susurrer : « *knhom srleanh anak* » qui signifie « je t'aime » en langue khmère. Ce furent ses dernières paroles auxquelles elle répondit par les mêmes mots en vietnamien : « *tôi yêu em* ».

\*

## Chapitre V

Lundi 10 juillet

POIGNY-LA-FORÊT

Jean Pascal, capitaine à la DGSE et parrain de la petite Jade, venait d'arriver accompagné d'une jeune femme blonde.

- Je vous présente le lieutenant Corinne Mathieu ; elle fait partie de mon service depuis l'arrêt de Véronique en congé maternité. Comme je vous ai dit au téléphone, notre visite n'est pas seulement amicale pour vous témoigner notre sympathie après les tristes événements de vendredi à Londres, elle a aussi un motif professionnel.

- Nous comprenons, répondit Véronique à son collègue. Si je n'avais pas encore été en congé parental j'aurais pris des initiatives à propos de cette affaire, car je ne pense pas qu'elle s'arrête à la mort de ce malheureux Winai et l'arrestation de cet assassin de Riviera.

- À ce sujet je dois vous dire qu'il est décédé en arrivant à l'hôpital londonien Saint Thomas. Alexandre avait raison lorsqu'il l'a reconnu quelques secondes avant qu'il fasse feu, c'était bien Massimo Riviera. Nos collègues de Scotland Yard nous ont permis de le confirmer en nous envoyant très vite ses empreintes digitales. L'ADN est en cours d'analyse mais il ne reste pas place au doute. Il avait sur lui une carte bancaire à ce nom, mais aussi un passeport français avec sa photo, au nom de Bernard Louvier ; sans doute un faux.

- Ne portait-il rien d'autre qui nous mettrait sur une piste ?

- Heureusement si... Dans ses poches on a trouvé en plus un portefeuille contenant quelques billets en Euro et trois autres d'une monnaie étrangère qui s'avéra être ukrainienne. Ce n'est pas tout... Il portait également dans l'autre poche de sa veste un plan de la ville d'Odessa qui a été traversé par l'une des balles qui l'ont frappé. Ce plan était maculé de sang, pourtant les collègues anglais sont parvenus à voir qu'on y avait manuellement entouré la rue Gogolya d'un trait rouge et que dans la marge la plus proche était écrit également en rouge : Igor 380 48 159 453, plus un dernier chiffre complètement illisible. Ce qui ressemble à un numéro de téléphone incomplet et enfin un signe qu'on a identifié comme étant certainement la lettre *pè* de l'alphabet cyrillique russe. Nous ne savons pas ce qu'elle signifie ici... C'est peut-être l'initiale d'un nom, mais lequel ?

- Vous avez dit Igor ? C'est bien cela ? reprit Alexandre. C'est le nom qu'il a murmuré quand j'étais près de lui. Il voulait que l'on dise à Igor qu'il avait fait de son mieux...

- N'avez-vous pas dit l'autre soir, demanda Diem, qu'il avait également parlé de catacombes
- C'est ce que j'ai compris. Sans doute entrain-il dans un délire dû à ses blessures.
- Peut-être pas, conclut Jean Pascal. Et c'est pourquoi nous sommes ici.

Le capitaine s'expliqua en soulignant qu'il ne fallait pas oublier la fameuse lettre anonyme de menaces, ni le communiqué de l'introuvable Rassemblement International pour la Santé Humaine. Il estimait peu probable que Riviera ait été seul dans cette affaire. On le trouvait déjà impliqué dans l'enlèvement de Jade et la séquestration d'Alexandre, ensuite on avait une trace de lui en Sicile et plus rien avant qu'il réapparaisse dernièrement. Il devait certainement y avoir une organisation derrière tout ça. Aussi le patron de la DGSE avait décidé d'envoyer quelqu'un en Ukraine pour tenter d'y voir clair. C'est Corinne Mathieu qui fut désignée en raison de sa bonne connaissance de la langue russe.

- Nous aimerions que vous lui communiquiez toutes les informations relatives aux affaires de votre Groupe et tout le détail des récents événements.

- Cela va prendre du temps, dit Véronique...

- Si je peux me permettre, intervint Diem, nous pouvons faire très vite et être très complet. Il suffirait que j'accompagne le lieutenant en Ukraine...

- Ce n'est pas bête, ajouta Alexandre. Personne ne connaît la holding et ses sociétés mieux que Diem. En outre elle a vécu avec nous tous les événements en question. Est-ce possible ?

- Nous n'avons pas le temps de tergiverser, dit Jean Pascal avec fermeté. Nous voulons faire partir Corinne dès demain, nous allons prendre un deuxième billet ! Faites votre bagage Mademoiselle...

\*

Diem prit Véronique à part. Les larmes aux yeux elle lui demanda, lorsque le corps de Winai serait rendu après autopsie, qu'elle veuille à le faire incinérer. C'est sans doute ce qu'il aurait voulu en tant que bouddhiste. Véronique jura en serrant Diem dans ses bras.

\*

Mardi 11 juillet

ODESSA

À Kiev, la capitale, le journal Zerkalo Nedeli en parlait en première page avec ce gros titre : *Zyomky v Londoni* (Fusillade à Londres). Mais à Odessa presque personne ne lisait le journal de la capitale. En revanche comme presque partout dans le monde l'information de la

conférence de presse sanglante avait fait l'ouverture des journaux télévisés, notamment sur la chaîne locale Glas ou bien la chaîne nationale Kanal 5, d'autant qu'elles en avaient les images.

Ce fait divers en présence de quelque trois cents journalistes avait pris le dessus sur le thème de la conférence ; même dans les radios comme Prosto Radio ou Narodnoe, on parlait peu de la synthèse de l'institut allemand. L'eau suspecte ne présentant pas de danger cela n'intéressait plus beaucoup la presse, alors que l'échange de coups de feu et les deux victimes faisaient sensation.

Sur la foi de ces infos, Igor savait seulement qu'il y avait un mort et que Bernard avait été sérieusement blessé, les médias n'avaient pas encore appris son décès. Corinne Mathieu et Diem qui venaient de s'installer à l'hôtel Mozart non loin de l'opéra, tentaient de le joindre. Elles disposaient seulement d'un numéro partiel auquel il manquait le dernier chiffre. Corinne avait dit en haussant les épaules qu'il suffisait d'essayer avec à chaque fois un chiffre final différent... Cela ne faisait jamais que dix tentatives maximum... À chaque tentative elle demandait à parler à Igor. Les premiers essais furent des échecs, lorsque enfin un homme au bout du fil voulut savoir à quel sujet.

- C'est de la part de Massimo Riviera...

- Je ne connais pas...

- Vous le connaissez peut-être sous le nom de Bernard Louvier...

- Ah... C'est lui qui vous envoie ? Comment va-t-il, mon ami ?

- Pas très bien... C'est pour cela que nous voudrions vous rencontrer.

- Nous ? Vous avez dit « nous » ? Vous n'êtes pas seule ?

- En effet je suis avec une amie. Vous savez, deux femmes qui jouent les touristes à Odessa en juillet ça n'attire pas trop l'attention.

Il leur donna rendez-vous chez lui le lendemain à 15 heures, en précisant bien l'adresse, rue Gogolya et le nom sur la porte au premier étage, Igor Leonovitch Govalov.

- Ça démarre fort, dit Corinne en raccrochant. Il semble ne pas savoir que Winai est décédé ou bien il a voulu me tester. Il faudra nous montrer prudentes demain.

Elles passèrent le reste de l'après-midi au commissariat central de police à attendre la capitaine Olga Ivanenko. Elle leur avait été indiquée par les services parisiens de la DGSE comme étant une des rares femmes gradées de la police d'Odessa qui, en plus, ne semblait pas corrompue, ce qui était également rare. Elle finit par arriver et les accueillit dans son petit bureau ; sa hiérarchie lui avait demandé de collaborer avec sa collègue venue de France. Corinne lui présenta Diem comme une stagiaire et résuma leur mission : en savoir plus sur les liens entre un criminel français et un « correspondant » ukrainien ou russe, résidant à Odessa.

Elles connaissaient maintenant son nom, Igor Leonovitch Govalov. Corinne parla aussi du communiqué d'un prétendu « Rassemblement International pour la Santé Humaine » qui était parvenu à des agences de presse par une voie informatique non identifiable. Olga Ivanenko, qui parlait anglais, situa son action contre le crime organisé et tout spécialement dans la cyber criminalité. Dernièrement elle avait contribué à l'arrestation de cinq résidents d'Odessa, véritables pirates informatiques accusés de vol de banque en ligne. Ce fut un coup de maître qui lui valut sa promotion au grade de capitaine.

Ces pirates utilisaient des équipements spéciaux et les logiciels malveillants en ligne pour piller les comptes bancaires de sociétés étrangères. Selon les données préliminaires du ministère de l'Intérieur, les pirates récoltaient chaque mois entre 300 000 et 500 000 \$. Au cours de leur détention et de la perquisition de leurs locaux la police a trouvé des serveurs Internet, des formulaires bancaires, des tampons d'entreprises, des faux passeports et d'autres documents, ainsi que des armes et 350 000 \$ en espèces. On suppose qu'ils étaient associés avec d'autres pirates ukrainiens qui ont volé un million de dollars sur les comptes bancaires de Sony Europe. Olga se dit ravie de collaborer avec les deux Françaises ; Diem se trouvait de facto « naturalisée ». Qu'elles n'hésitent pas à la mettre à contribution. Elles dirent avoir rendez-vous le lendemain avec le dénommé Igor et qu'elles la tiendraient au courant des suites.

\*

Mercredi 12 juillet

ODESSA

Igor reçut les deux jeunes femmes fort courtoisement, disant que Bernard avait bien de la chance d'avoir d'aussi charmantes relations. Il ne quittait pas Corinne des yeux, Diem l'intéressait un peu moins, car il avait peu d'empathie pour les gens au physique non européen.

- Venez-vous me rembourser l'argent que Bernard me doit ?

- Il faut en discuter...

- Comment ça en discuter ? Ce type voudrait discuter ! Quand je pense qu'il a pris des initiatives curieuses pour faire avancer notre projet. Il devait empêcher la conférence de presse de Tavernier, celle-ci a quand même eu lieu et l'action du Taver International Group remonte en flèche, il va être poursuivi comme assassin et en plus il voudrait discuter !

- Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... Il n'a pas eu le temps de tout nous expliquer à l'hôpital avant que les médecins le plongent dans un coma artificiel. Nous avons seulement vos coordonnées et la mission de nous mettre d'accord...

- Je ne sais sur quoi nous pourrions être d'accord. Il a tout fait rater et je regrette d'avoir voulu travailler avec quelqu'un qui porte malheur comme lui. Rien ne lui réussit... Quelle relation avez-vous avec lui ?

- Comme ça... On se rencontrait parfois dans des boîtes de nuit à Paris.

- Je le croyais de Marseille...

- C'est vrai, mais il était souvent à Paris. Pour affaires, disait-il.

- Oui... Je vois... J'ai plutôt envie de l'oublier... Mais vous deux... Vous semblez intelligentes... Vous avez du potentiel. Ça vous dirait de travailler avec moi et de vous faire un peu d'argent de poche ? Il n'y a aucun danger vous savez, notre arme c'est l'informatique et parfois quelques rencontres avec ceux que nous appelons nos clients...

- Il faut en discuter ! dit Corinne en se répétant avec humour.

- OK ! Pouvons-nous nous retrouver ce soir, à 22 heures au night-club Captain Morgan, c'est au numéro 30 rue Zhukovskovo ? Ce n'est pas très loin.

- D'accord, nous y serons, si habillées comme ça, c'est accepté...

En quittant Igor, Corinne et Diem appelèrent la capitaine Ivanenko pour lui donner rendez-vous à l'hôtel Mozart dès que possible. Elles n'attendirent pas très longtemps et lui firent le récit de la rencontre. C'était bien l'homme recherché, il avait collaboré avec Massimo Riviera, alias Bernard Louvier, pour déconsidérer dans le monde entier le Groupe de Tavernier à des fins sans aucun doute malhonnêtes. Elles avaient rendez-vous avec lui le soir même dans un night-club. Olga Ivanenko se montra très intéressée par ces détails et proposa d'agir très vite selon le plan qu'elle exposa, avec un premier acte ce mercredi soir.

\*

Un taxi les déposa rue Zhukovskovo un peu après 22 heures. Igor les attendait devant la porte du night-club, il les fit accéder à une sorte de petit salon ouvert sur la grande salle dotée d'un bar en son milieu et de danseurs tout autour. La musique techno était aussi forte qu'il se doit en pareil lieu et des filles en tenues légères se trémoussaient sur des mini-podiums. Igor proposa des boissons ; la vodka n'eut de succès qu'avec lui-même, les deux femmes préférant des cocktails supposés plus légers, spécialité de la maison. Pensant être agréable à Diem il précisa que l'on trouvait ici les meilleurs sushis de tout Odessa. Elle refusa poliment et entra dans le vif du sujet.

- Bernard nous a conseillé de conserver ça... Ça vous dit quelque chose ? Elle lui montra un petit papier où elle avait reproduit la lettre cyrillique *pè*.

- Ah... Il vous a parlé de ça aussi ! C'est la clé pour accéder à notre bureau du troisième sous-sol, vous verrez ça demain avec mes associés Ludmila et Sacha. Ils sont à la campagne aujourd'hui, ils ont bien mérité un peu de repos après tout le travail de ces derniers jours. Ils doivent rentrer demain ; venez avec nous, on se retrouvera à 17 heures à l'entrée de l'immeuble. Vous verrez c'est très intéressant, ce sont des génies de l'informatique.

- Pourquoi pas ! répondait Corinne, mais pourriez-vous préciser le type de job que vous voulez nous proposer. S'il s'agit de faire les escort-girls je vous dis tout de suite que vous faites fausse route.

- Mais non... Pas du tout... Vous vous laissez influencer par l'ambiance de cet endroit... Rassurez-vous, je ne pense à rien de semblable. Il s'agirait plutôt de nous aider à collecter des renseignements sur certaines personnes ou sociétés que nous pourrions ensuite « exploiter » à notre manière. Les femmes savent très bien faire ça... Vous seriez bien sûr intéressées aux gains. Mais ce n'est pas le moment pour parler de tout ça. Je lève mon verre à votre arrivée à Odessa... Voulez-vous danser ?

Elles n'eurent pas le temps de répondre. Une grande agitation parcourut l'établissement ; la musique cessa remplacée par le son d'un mégaphone.

- C'est une descente de police, précisa Igor. Ne craignez rien, cela arrive de temps à autre, ils cherchent sans doute de la drogue. Je suis au regret mais cela va écourter notre soirée. Ils vont nous faire sortir et nous contrôler un à un. Séparons-nous, faisons semblant de ne pas nous connaître. En tant que touristes étrangères vous ne craignez rien, on vous laissera passer et regagner votre hôtel. Pour nous, surtout les hommes, c'est différent, le contrôle sera plus poussé ; ils viennent en général avec plusieurs fourgons ou autobus et nous serons probablement embarqués au commissariat pour le reste de la nuit. Ce n'est pas bien grave. On se reverra demain rue Gogolya.

En franchissant la porte entre deux policiers qui examinèrent leurs passeports avant de faire signe de passer, Diem et Corinne aperçurent en retrait Olga Ivanenko qui leur fit un clin d'œil de connivence. Elle savait que parmi les gens conduits au commissariat il y avait Igor Leonovitch Govalov ; elle ferait le tri plus tard.

\*

Jeudi 13 juillet

ODESSA

À dix heures du matin Igor était toujours en cellule au commissariat. À entendre les vociférations venant de cellules voisines il savait ne pas être le seul retenu sans raison connue

et il se posait mille questions à propos de la descente de police au night-club. Il appela le policier qui faisait les cent pas dans le couloir entre les cellules.

- Dites-moi... Pourquoi on ne me libère pas ? Qu'est-ce qu'on me reproche ?
- Je ne sais pas Monsieur... Il faut sûrement attendre d'être entendu par l'inspecteur.
- Mais quand ? Il est où cet inspecteur ?
- Il vient d'être appelé pour une rixe sur le port. Ça peut prendre encore du temps...
- Approchez... Écoutez-moi... Si vous trouvez un moyen de me faire sortir rapidement je saurai vous en remercier largement.

- Largement comment ?

- Dites votre prix.

- Ça ferait au moins 250 dollars américains...

- Je vous en propose 300.

- Ça pourrait se faire... Mais je ne pourrai vous laisser sortir qu'à la relève de 18 heures.

Montrez-moi la monnaie...

- Je ne l'ai pas sur moi, il faut que je téléphone et on m'a confisqué mon appareil.

- Je peux vous prêter le mien, mais faites vite et ne parlez pas trop fort.

Igor attrapa le smartphone du policier et composa un numéro.

- Allô... Sacha ? Écoute-moi bien, j'ai peu de temps. J'ai été pris dans une descente de police cette nuit. Je suis au commissariat et pour sortir j'ai besoin de trois unités vertes. Tu me comprends ? Fais les moi apporter au plus vite avec un sandwich. Deuxièmement j'ai toujours des doutes à propos de deux femmes venues de France. Il y a quelque chose qui ne colle pas. Il faut les faire parler, sans les brutaliser mais leur faire peur. Elles doivent être à 17 heures à l'entrée de notre immeuble, je n'y arriverai qu'une heure plus tard, alors voilà ce que tu vas faire.

\*

À la même heure la capitaine Ivanenko discutait avec Corinne et Diem dans le hall de leur hôtel. Elle apprit qu'en effet Igor semblait travailler avec des associés à exploiter informatiquement divers organismes ou sociétés. Elle proposa d'aller faire un tour rue Gogolya pendant qu'Igor était sous les verrous. Puisqu'il avait parlé d'un bureau au troisième sous-sol c'est là qu'elle voulait se rendre. L'ascenseur ne descendait pas au-delà du moins un, il fallait poursuivre à pied et l'escalier n'était pas éclairé. Seule la policière possédait une petite lampe torche qui leur permit de descendre sans trop de difficulté les deux étages supplémentaires. En bas elles se trouvèrent face à un tunnel obscur.

- On dirait bien un accès aux catacombes, dit Olga qui dût expliquer aux deux jeunes femmes de quoi il s'agissait.

- Il sera difficile de trouver quelque chose dans ce labyrinthe. On risque de s'y perdre et on n'y voit pas assez.

- Voilà une solution, intervint Corinne. Regardez dans cette niche il y a une réserve de lampes de poche. Elles sont bizarres, avec une petite manivelle... Je crois que c'est pour les recharger.

- Moi aussi j'ai peut-être une solution, dit Diem. Igor a parlé d'une clé d'accès au bureau quand je lui ai montré cette mystérieuse lettre *ρè*. On devrait s'en servir, vous ne croyez pas ?

L'ennui c'est qu'aucune des trois ne voyait comment l'utiliser. Corinne se remémora le temps de ses études classiques.

- Et si ce n'était pas une lettre de l'alphabet russe, mais de l'alphabet grec ! Le graphisme est le même...

- Peut-être... Mais ça change quoi ?

- Ça change tout... En grec cette lettre se prononce *pi*. Si vous avez fait un tout petit peu de maths vous devez vous souvenir que *pi* est le symbole du nombre permettant de calculer la circonférence du cercle... C'est-à-dire 3,1416...

- Génial ! Voilà déjà qui ressemble à un code. Il ne reste qu'à trouver comment on s'en sert...

Rien sur les murs ne ressemblait à une cache pour digicode. Il fallait probablement avancer dans la galerie, ce qu'elles commencèrent en file indienne. Après une vingtaine de mètres elles découvrirent un embranchement qui partait presque à la perpendiculaire du tunnel principal. Elles hésitèrent, car le sol n'y paraissait pas aussi usé que là où elles étaient.

- Continuons un peu tout droit, proposa Corinne.

Au deuxième embranchement, même constatation. En plus ce passage-là était obstrué par un éboulement quelques mètres plus loin. Elles poursuivirent jusqu'à la troisième bifurcation.

- Voyez ici... C'est le sol de l'embranchement qui porte des traces de passage, pas du tout celui qui va tout droit. Essayons par là.

- Attendez, dit Diem, c'est le troisième changement de direction possible et ça correspond au premier chiffre de notre code. C'est peut-être ça qui doit nous guider.

- Peut-être... Mais je vous recommande de très bien mémoriser notre chemin. Que ce soit vrai ou faux, nous devons bien revenir en arrière. Je n'ai pas envie d'errer éternellement dans ces catacombes, conclut Corinne.

Pas à pas elles empruntèrent le premier passage, puis le quatrième, encore le premier et enfin le sixième. Cela les conduisit à un couloir courbe en cul-de-sac qui les mena devant la porte en bois du QG d'Igor. Elles l'examinèrent attentivement et comprirent très vite qu'elle était

fortifiée, qu'on ne pouvait pas la forcer. En outre Olga Ivanenko venait de diriger le faisceau de sa lampe sur un petit appareil gris à hauteur d'homme le long du mur.

- Je connais ce type d'installation. C'est une serrure biométrique qui reconnaît les personnes autorisées à ouvrir. Celle-ci fonctionne avec une empreinte digitale, inutile de perdre notre temps, nous n'ouvrirons pas cette porte. Mais au moins nous savons comment arriver jusque-là. Allez... Remontons à l'air libre. Cet après-midi vous viendrez au rendez-vous prévu. Moi, je sais ce qu'il me reste à faire.

\*

Ludmila et Sacha arrivèrent rue Gogolya vers 16 heures et montèrent directement à l'appartement du premier étage. Conformément aux instructions d'Igor, Sacha lui avait fait porter dans la matinée l'argent demandé et deux kanapki, sandwiches d'origine polonaise. Dix minutes avant l'heure du rendez-vous avec les deux « Françaises » il descendit seul les attendre devant le porche. Elles n'avaient pas même deux minutes de retard. Sacha se présenta et proposa de descendre directement au sous-sol. Ludmila, sa compagne, devait les rejoindre dans quelques minutes, dit-il. Quant à Igor il ne serait pas là avant 18 heures. En attendant ils allaient pouvoir faire connaissance.

Corinne et Diem jouèrent le jeu de celles qui découvrent avec étonnement ces catacombes et posèrent les questions classiques qu'on se doit de poser en pareille circonstance. Sacha expliquait tout en détail avec une grande fierté. Diem alla jusqu'à lui demander comment il parvenait à s'orienter dans ce labyrinthe... Il resta mystérieux.

Arrivé devant la porte en bois, Sacha posa son index droit dans l'ouverture de la serrure, une diode verte s'alluma et la porte coulissa en silence. Il les invita à le suivre dans le sas pour permettre à la porte de se refermer.

- On ne peut pas ouvrir la seconde porte si la première est encore ouverte... Voilà... Maintenant je peux approcher mon œil de cette autre serrure spéciale.

- C'est comme dans les films, ajouta Diem sur un ton enjoué.

Ils entrèrent tous trois dans la pièce obscure. Sacha manœuvra l'interrupteur de l'éclairage à LED en précisant qu'ici tout fonctionnait sur batteries qu'il fallait recharger régulièrement avec les deux générateurs qu'il leur montra. L'un fonctionnait à manivelles et l'autre comme un vélo d'appartement.

- En plus de notre bureau, c'est aussi notre salle de musculation... Maintenant regardez par ici cette série d'ordinateurs... Nous pouvons faire sur Internet tout ce qu'il est possible sans être jamais détectés.

Pendant que Corinne se penchait avec Sacha sur l'écran qu'il venait d'allumer, Diem jetait un œil discret sur une pile de papiers à côté d'une imprimante. En écartant les feuilles du dessus elle dégagait une page dont le texte en anglais lui était bien connu, c'était le communiqué envoyé aux agences de presse. Elle remit tout en ordre rapidement et se pencha à son tour sur l'ordinateur de démonstration de Sacha. Il savait parfaitement jusqu'où il pouvait aller dans les confidences, juste ce qu'il faut pour mettre les deux femmes en confiance et ensuite les faire parler. Il ne s'était pas rendu compte que, par rapport au planning prévu avec Ludmila, il avait perdu de précieuses minutes en racontant l'historique des catacombes. Il sursauta en entendant des coups sourds frappés à l'extérieur. Il se ressaisit et s'approcha de l'interphone qui permettait depuis l'intérieur d'entendre ce qui se passait dehors, pour parer à toute éventualité. Il pressa le bouton et entendit, sans surprise cette fois, la voix de Ludmila.

- « *Ty mene chuyesh ?* » Est-ce que vous m'entendez ? Sacha, tu es là ? Je n'arrive pas à ouvrir... La serrure reste au rouge. Ouvre-moi depuis l'intérieur. Tu m'entends ?

C'était conforme au scénario prévu, quoique un peu trop tôt puisqu'il n'avait pas mené la conversation avec les deux femmes jusqu'où il aurait voulu.

- Ça arrive parfois... Mais n'ayez crainte, nous avons un dispositif de secours efficace. Je vais chercher Ludmila... Attendez-moi là, j'en ai pour une minute.

Il fit manœuvrer la porte intérieure et passa dans le sas alors qu'elle se refermait sur lui. Il ouvrit la porte extérieure pour se trouver face à Ludmila toute souriante. Tous les deux prirent en courant le chemin de la sortie et de l'appartement d'Igor alors que se refermait cette seconde porte. Diem et Corinne étaient enfermées seules dans le « bureau » souterrain.

Dans un premier temps elles mirent à profit cette solitude pour fouiller dans les papiers et dans le disque dur de l'ordinateur principal. Elles n'eurent pas le temps de s'y attarder mais cela suffit à confirmer qu'il y avait là une mine d'informations sur les activités criminelles du trio. C'est seulement après quelques minutes qu'elles s'inquiétèrent de ne pas voir revenir Sacha avec sa compagne et surtout de ne plus entendre aucun bruit. Corinne alla droit à l'interphone et appuya sur le bouton comme elle avait vu faire.

- Allô ! Vous m'entendez ? Que faites-vous ? Êtes-vous bloquées ? Si vous êtes là, faites du bruit !

Un silence pesant lui répondit. Diem était toute pâle, elle commençait à paniquer. Corinne tenta de la rassurer malgré le doute qui l'envahissait.

- S'ils n'arrivent pas à rouvrir la porte ils sont peut-être allés chercher du secours...

Mais elle n'y croyait guère elle-même. Diem finit par se ressaisir.

- De toute façon ils ne peuvent abandonner tout ce qu'il y a ici. Ils vont bien finir par revenir... Un jour ou l'autre...

- Il vaudrait mieux qu'ils ne tardent pas trop, sinon nous allons manquer d'oxygène...

Ne pouvant rien faire d'autre elles se reportèrent sur les différents ordinateurs. En sortant l'un d'eux de son état de veille, Diem constata qu'il était connecté à la bourse de Hong Kong ; elle connaissait bien ce site et n'eut aucune difficulté à s'y repérer pour voir la cotation de l'action du Taver International Group. Elle était à 78,35 dollars !

Le grand public ne s'était peut-être pas passionné par le rejet de l'accusation concernant l'eau dessalée, mais la bourse en avait tiré les conséquences. Ça au moins, c'était une excellente nouvelle. Soudain la lumière baissa d'intensité dans la pièce. Elles éteignirent tout ce qu'elles pouvaient, ne gardant qu'une seule lampe d'éclairage afin de préserver les batteries.

\*

Chacune, sans l'avouer à l'autre, était plutôt pessimiste. Igor et sa troupe les avaient-ils démasquées et allaient-ils les faire disparaître... ? Allaient-elles mourir ici, sans que l'on retrouve jamais leurs corps ? L'idée de la mort ramena dans l'esprit de Diem les images de Winai ensanglanté expirant dans ses bras. Elle se sentait proche du malaise.

- Essayons d'envoyer un mail en France... S'ils réagissent à temps nous pourrons peut-être être sauvées, proposa Corinne.

Elle essaya sur trois ordinateurs différents, sans succès car il fallait des mots de passe...

\*

Igor ne quittait pas sa montre des yeux ; elle tardait à venir cette relève de 18 heures. Il poussa un grand soupir de soulagement en voyant revenir le policier du matin. Il lui rapportait son smartphone et ouvrit silencieusement la porte de la cellule puis fit signe de se hâter de sortir. Il ne se fit pas prier, remonta prestement l'escalier et fila par la plus proche porte entrouverte sur l'extérieur. Il ne prêta pas attention au fait de n'avoir rencontré personne sur son chemin. Il était libre, c'est tout ce qui lui importait. Il ne pouvait se douter que son « évasion » avait été programmée par la capitaine Ivanenko qui avait donné des instructions aux geôliers pour que les choses se déroulent ainsi. Une brève communication du policier soudoyé lui apprit que tout se déroulait comme prévu.

Elle était dans un fourgon banalisé aux verres teintés en stationnement dans une rue transversale à la rue Gogolya avec sept policiers du groupe d'intervention. Un autre homme, en civil, se tenait sur le trottoir à l'angle des deux rues, il faisait le guet. Quand il vit de loin arriver

Igor à pied, il sortit comme prévu son téléphone et mima une conversation, justifiant ainsi qu'il reste sur place. Lorsque Igor pénétra sous le porche de son immeuble, le policier remit son téléphone en poche. C'était le signal attendu par Olga Ivanenko et son commando.

- « *ydy ! bizhy !* » Allez ! Courez !

Ils sortirent du véhicule et, en longeant les murs, gagnèrent au pas de course l'immeuble où Igor venait de pénétrer. Il allait monter l'escalier de son appartement pour retrouver Ludmila et Sacha quand il entendit les pas sonores derrière lui. En se retournant il vit les policiers et changea de direction, il fila vers l'escalier menant aux sous-sols. Malheureusement pour lui la capitaine avait prévu cette éventualité et avait posté un peu plus tôt un second groupe d'hommes en armes au niveau du premier sous-sol. Ils barrèrent le chemin à Igor qui fut pris entre les deux groupes sans pouvoir leur échapper. Deux hommes suffirent à le maîtriser et lui passer les menottes.

Tout ce monde remonta jusqu'à l'appartement du premier étage où furent surpris et arrêtés Sacha et Ludmila.

- C'est quoi tout ça ? cria Igor d'un ton furieux. Qu'est-ce que vous nous voulez ?

Olga Ivanenko ne répondit pas mais demanda à ses hommes de fouiller l'appartement pour savoir s'il y avait quelqu'un d'autre.

- Vous cherchez qui ? Il n'y a que nous ici...

- Je cherche les deux jeunes femmes qui étaient avec vous hier soir au Captain Morgan !

Igor imagina qu'elle voulait également les arrêter pour quelque délit qu'il ignorait ou bien pour complicité supposée. Il pensa alors à les protéger, espérant qu'elles étaient bien dans le QG souterrain comme il avait planifié avec Sacha.

- J'ignore où elles sont. Vous voyez bien qu'elles ne sont pas là. Allez les chercher ailleurs plutôt que de nous traiter comme des voleurs.

La capitaine ne répondit pas. Elle demanda à deux policiers de prendre Igor chacun par un bras et de la suivre. Trois autres agents fermèrent la marche, les autres restèrent pour garder Ludmila et Sacha visiblement résignés. Le petit groupe prit l'escalier du sous-sol jusqu'au troisième niveau. Igor crut halluciner lorsqu'ils empruntèrent l'itinéraire exact menant au QG. Comment la capitaine pouvait-elle connaître aussi parfaitement le chemin ? Arrivée devant la double porte elle lui dit sèchement

- Ouvrez !

- Je ne sais pas... Je n'ai pas de clé...

- Et ça ? dit-elle en lui prenant la main droite pour en placer l'index sur la plaque de la serrure. À cause des menottes et de la résistance d'Igor la manipulation fut mal aisée mais la

porte finit par coulisser. Tout le groupe ne pouvait tenir dans le sas ; Olga sortit son pistolet et tira dans la serrure électronique dès que la porte fut grande ouverte. Elle avait appris lors d'un stage professionnel qu'en cas de destruction de ces dispositifs les portes se mettaient en sécurité et ne bougeaient plus de leur position. De plus en plus ahuri, Igor se laissa faire lorsqu'elle lui prit fermement la tête pour placer son œil devant la seconde serrure. Elle l'avait reconnue comme l'un des autres modèles biométriques décrits lors du stage. Puis elle la neutralisa comme l'autre.

Surprise générale en pénétrant dans la pénombre de la grande salle ! Il n'y avait personne !

\*

Les deux coups de feu avaient longuement résonné dans les galeries. Juste avant, Diem et Corinne avaient entendu le tapage fait par l'approche du groupe et se réjouissaient à l'idée que quelqu'un venait, qui que ce soit. Les coups de pistolets transformèrent la joie de Diem en frayeur. Que se passait-il dans le tunnel ?

Corinne, un peu plus aguerrie, l'entraîna se cacher derrière deux armoires métalliques contenant divers matériels et archives juste à temps quand la seconde porte laissa passage à Olga, Igor et sa suite policière.

- Corinne ? Diem ? Êtes-vous là ? C'est la police... Je suis Olga Ivanenko !

À demi rassurées en reconnaissant la voix d'Olga elles sortirent de leur cachette cherchant à voir la composition de cette troupe qui les aveuglait avec les lampes torches. Quelqu'un trouva l'interrupteur et la lumière parut excessive un instant. Il fallut quelque temps pour comprendre la situation. Igor menotté, l'air assez piteux, avait perdu de sa superbe. Sacha n'était pas présent. Les policiers commençaient à fouiller partout, prenaient des photos, débranchaient et emportaient certains matériels ainsi que les documents des armoires.

\*

À l'exception de trois hommes pour garder les lieux, Olga Ivanenko fit remonter tout le monde jusqu'à l'appartement. Une nouvelle surprise les attendait. En plus de Sacha, Ludmila et leurs gardes, un inconnu était là, assis confortablement dans le salon, l'air satisfait. Bien vêtu, la soixantaine, une grosse chevalière à l'annulaire gauche, il se tourna vers les nouveaux arrivants, les policiers de ce groupe pointaient leurs armes sur lui.

- Du calme, Messieurs... Capitaine Ivanenko, tout va bien... Je me présente : voici ma plaque, je suis Maksim, commandant au SBU, le service de renseignements de ce pays. Peu importe mon vrai nom. Je suis déjà au courant de tout, vous n'avez pas à vous justifier. Je dois

également vous présenter le lieutenant Ludmila X et le sous-lieutenant Sacha Y, agents de nos services, infiltrés depuis plus d'un an auprès d'Igor Leonovitch Govalov.

La stupéfaction pouvait se lire sur tous les visages. Avec en plus, chez Olga, l'expression d'une personne vexée. Pourquoi ne l'avait-on pas mise au courant ? En revanche cette explication justifiait pourquoi Ludmila et Sacha n'étaient pas menottés et souriaient, assis à côté du commandant. Ludmila prit la parole.

- Nos services soupçonnaient depuis longtemps Igor de faire partie d'un réseau criminel. Lorsque ses deux associés locaux le quittèrent sans préavis après avoir détourné une très grosse somme il se mit à la recherche de remplaçants experts en informatique non conventionnelle. C'est à ce moment que nous avons pu le convaincre de nos talents sans scrupule. Pendant quelque temps nous avons dû jouer le jeu en participant à ses entreprises qui consistaient à pénétrer les ordinateurs de certaines cibles pour ensuite parvenir à détourner des sommes importantes. Toutefois nous avons remarqué que certaines de nos trouvailles restaient sans suite de sa part.

- Oui, poursuivit Sacha, Igor prétendait être totalement nul en informatique, mais grâce à un logiciel que j'avais installé à son insu nous avons constaté qu'en notre absence il communiquait avec des membres de son réseau, à Kiev ou ailleurs dans le pays. Nous ne pouvions continuer à participer à ces méfaits et nous avons suffisamment de preuves pour confondre Igor. Seulement il était clair qu'avec l'argent dont il pouvait disposer il parviendrait à s'en sortir grâce à la corruption qui gangrène l'Ukraine. Et nous devions tenter de faire tomber tout le réseau. Nous avons imaginé qu'il fallait mêler à tout cela un pays d'Europe occidentale qui ne se laisserait pas soudoyer.

- C'est alors, reprit Olga, que la chance nous a souri en la personne d'un Français de Marseille, Bernard Louvier, qui est arrivé ici sur la recommandation d'un mafieux sicilien. Il ne nous a pas semblé très futé mais quand même capable de servir notre projet. Avec la participation d'Igor qui ne se doutait de rien nous avons fait en sorte que ce Français soit dans le coup d'une pseudo-machination. Nous avons prétendu vouloir racheter un groupe industriel international en le dénigrant pour en faire chuter la valeur. Ce qui a donné naissance à un prétendu communiqué de presse accusant ce Groupe de distribuer de l'eau cancérogène.

- Nous nous sommes efforcés, ajouta Sacha en riant, de rédiger un communiqué peu crédible avec des noms d'organismes et de personnes totalement inventés. Nous pensions que la presse ne tomberait pas dans un piège aussi grossier et sans tellement d'intérêt pour elle, mais que Monsieur Tavernier, président du Groupe en question, réagirait en faisant intervenir les autorités françaises dont l'enquête finirait bien par les orienter vers l'Ukraine. C'était une

première erreur de notre part. Le communiqué fut pris au sérieux et une immense enquête journalistique en mesure de dissiper tout soupçon envers le Groupe industriel fut lancée à travers le monde. Igor tenait absolument à ce que ses résultats ne soient pas rendus publics. Il incita très fortement le Marseillais, qui ne demandait que cela, à empêcher une nouvelle conférence de presse en Angleterre. Ludmila et moi pensions que c'était impossible. Tout au plus aurait-il pu la retarder, mais cela concernait trop de monde pour pouvoir être totalement passé sous silence.

- Malheureusement Sacha et moi avons commis une autre erreur en n'appréciant pas bien la personnalité de Bernard Louvier. Nous n'avons pas supposé un seul instant qu'il s'y prendrait de la sorte, à la manière de Marseille... Non seulement il a tué un homme innocent mais en outre il s'est fait abattre sur-le-champ. Nous le déplorons vivement. Heureusement que Sacha avait convaincu Bernard Louvier de garder toujours sur lui le plan d'Odessa avec le numéro de téléphone d'Igor et quelques autres indications dans l'espoir que cela puisse servir éventuellement d'indices s'il se faisait prendre. En effet la France a réagi et nous avons vu arriver Mesdemoiselles Corinne Mathieu et Diem Tran à qui nous ne pouvions révéler d'emblée la vraie situation sans éveiller les soupçons d'Igor. D'ailleurs notre mission était de ne rien dire à qui que ce soit, même de notre camp. C'est pourquoi la capitaine Ivanenko est restée elle aussi dans l'ignorance. Aujourd'hui tout est clair. Igor est arrêté et sera conduit hors d'Odessa en détention sécurisée. Nous possédons suffisamment de noms de personnes, de lieux et de documents divers pour anéantir tout ce réseau de piratage informatique. Notre mission s'arrête là, comme vient de nous le confirmer le commandant Maksim.

Celui-ci reprit la parole.

- C'est en grande partie grâce à vous, Mesdemoiselles, que nous avons pu arrêter ce criminel. Nous devons vous en remercier vivement. La justice va s'occuper d'eux... Nos experts vont mettre la main sur leurs finances sans lesquelles ils ne pourront plus corrompre qui que ce soit. C'est une prise très importante et l'enquête ne manquera pas de débusquer d'autres réseaux de piratage informatique. Je dois aussi complimenter la capitaine Ivanenko dont la compétence se trouve grandement confirmée, mais cela se fera plus officiellement d'ici peu. Allez vous reposer à l'hôtel avant de rentrer dans votre pays. Je vais adresser un message aux responsables des services français pour dire notre satisfaction et notre plaisir à avoir ainsi pu collaborer si efficacement. C'était du bon boulot. Encore merci.

\*

Dimanche 16 juillet

## POIGNY-LA-FORÊT

Véronique, Alexandre et Diem étaient réunis silencieusement autour de la table dominicale. La dernière fois qu'ils avaient partagé un repas c'était en mai pour l'anniversaire de Winai. Son absence se faisait pesante, surtout pour Diem qui proposa une minute de silence à sa mémoire. Pour tenter de réchauffer un peu l'ambiance, Véronique alla ensuite chercher Jade et tous les trois se concentrèrent sur les progrès de la petite princesse.

En fin de repas, Alexandre demanda à Diem si elle se sentait en mesure d'affronter une discussion concernant son avenir personnel. Elle hésita ; les événements de ces derniers jours l'avaient obligée à mêler action et réflexion à court terme. Pour le long terme elle avait habituellement besoin d'un peu plus de sérénité. Elle accepta cependant, car elle n'était pas de celles qui remettent au lendemain. Alexandre l'entraîna pour une promenade dans les allées de la propriété.

- Depuis le mois d'avril nous vivons des moments très exceptionnels qui ont modifié bien des choses. Maintenant le ciel se dégage et nous devons organiser les temps qui viennent aussi bien dans nos vies personnelles que professionnelles. Par exemple Véronique a décidé de ne pas reprendre son emploi à la DGSE à la fin de son congé parental. Ce métier est peu compatible avec une vie de famille et elle consacre beaucoup de temps à Jade depuis que nous n'avons plus Louise. Elle ne souhaite pas confier notre fille à une nounou, c'est son choix et je l'approuve. Nous allons voir s'il faut chercher une femme de ménage en même temps que nous devons prendre un jardinier. Pour ma part je vais continuer à m'investir dans l'activité du Taver International Group dont les affaires repartent de plus belle. Notre action a déjà dépassé son ancien cours le plus élevé. De nouvelles activités, toujours en rapport avec la distribution d'eau potable, sont en préparation qui vont me prendre beaucoup de temps. Et vous, Diem ? Que pensez vous faire ?

- J'avoue ne pas avoir beaucoup pensé à cela. Je me sens bien dans les fonctions que vous m'avez confiées, même si je me suis écartée ces derniers temps du rôle classique d'une conseillère.

- Écoutez... Je vais vous dire à quoi j'ai pensé ; vous y réfléchirez calmement. Il y aurait plusieurs options. Premier cas : on ne change rien. Vous restez ma conseillère porte-parole. On vous trouve un logement près d'ici ou à Paris et nous restons en contact permanent pour évoquer les aspects quotidiens de nos sociétés. Deuxième hypothèse : vous vous installez à Hong Kong aux côtés de Tian Zhu et vous vous préparez à prendre sa succession lorsqu'il accédera à la retraite dans quelques années. C'est une grosse responsabilité que je vous crois capable d'assumer. Troisième éventualité : vous remplacez Gilles Grangier à la direction régionale de

Hanoï, dans votre pays natal. Depuis que les affaires ont pris un rythme soutenu il a du mal à suivre... On lui trouvera autre chose. Dans chacun des cas vous auriez un salaire doublé par rapport à aujourd'hui. Qu'en pensez-vous ?

- Vous me prenez de court... Mais vos propositions réveillent en moi certaines aspirations. Si je prends en considération l'ensemble de vos suggestions il me vient des idées... Puis-je vous les proposer à mon tour ?

- Bien évidemment... Je vous écoute.

- Voilà... Rester votre conseillère porte-parole me plairait énormément. C'est très valorisant, mais il ne me semble pas indispensable pour cela d'être physiquement proche. Avec les moyens de communication modernes on reste en relation étroite où que l'on soit et en 24 heures d'avion on va au bout du monde. C'est pourquoi j'imagine sans prétention pouvoir tenir ce rôle tout en assurant une direction régionale... Celle du sud-est asiatique me conviendrait parfaitement avec une secrétaire en plus et un peu d'aménagements, ça irait...

- À première vue je n'y vois pas d'inconvénient, je vous en sais capable, vous l'avez déjà prouvé et cela n'imposerait pas de gros bouleversements d'organisation.

- C'est-à-dire... que ce n'est pas tout... Je pense depuis quelque temps déjà que cette direction régionale n'est pas la mieux située à Hanoï. Le nord Vietnam est un peu trop excentré par rapport aux autres pays où nous intervenons. La distance n'est pas un obstacle pour des entretiens et des prises de décisions, elle le devient sur le terrain lorsqu'il faut des contacts fréquents avec une équipe de commerciaux et de techniciens. Je proposerais de déplacer cette direction du Vietnam au Cambodge. Ne souriez pas, s'il vous plaît... Je n'avance pas cela parce que mes parents résident dans la capitale cambodgienne... J'avoue qu'il ne me déplairait pas de me rapprocher d'eux, mais ce n'est pas ma motivation. Phnom Penh est en position plus centrale avec nos principaux chantiers. Au Cambodge même, en Thaïlande, en Birmanie, en Inde et dans toute l'immense Indonésie...

- Oui, mais on s'éloigne de la Chine.

- C'est vrai... Avec ses quinze mille kilomètres de côte la Chine représente une très grande zone à prospecter qui mériterait à elle seule une direction régionale à part, à confier à quelqu'un parlant une ou plusieurs des langues locales. Ou bien on pourrait garder la direction de Hanoï pour s'occuper uniquement du Vietnam et de la Chine.

- Pour quelqu'un qui est pris de court je trouve vos arguments bien réfléchis. Nous allons y penser chacun de notre côté. On pourrait se revoir demain...

Lundi 17 juillet

POIGNY-LA-FORÊT

Il se dit qu'il ne prenait pas grands risques en acceptant l'idée de Diem. Aussi Alexandre lui confirma qu'il pensait créer pour elle, à titre expérimental, une nouvelle direction régionale à Phnom Penh, tout en la gardant comme conseillère porte-parole. Ils se rencontreraient environ tous les deux mois, soit là-bas, soit en France. Ensuite on verrait... Ils se mirent d'accord pour qu'elle prenne quelques jours de vacances. Elle décida de les passer d'abord à Paris auprès de son oncle et son cousin, puis au Cambodge avec ses parents, histoire de retrouver les saveurs de la confiture de mangue...

Dans ses préparatifs elle consacra du temps à remplir les formalités indispensables pour emporter avec elle l'urne funéraire contenant les cendres de Winai qu'elle voulait épandre au-dessus des eaux du Mékong. Les quelques semaines passées en compagnie de cet homme lui laissaient un goût amer et quantité de questions sans réponse.

Winai était-il mort à cause d'elle ?

Winai aurait-il dû conserver ses désirs de vengeance ?

Winai serait-il encore en vie s'ils ne s'étaient pas rencontrés ?

Winai ne s'était-il pas laissé trop facilement influencer par elle ?

Winai s'était-il sacrifié pour se racheter ou seulement pour la protéger ?

Winai avait-il intégré la notion de rédemption, du temps des Jésuites au Cambodge ?

Winai devait-il mourir pour expier ses fautes ?

Elle avait toute sa vie pour trouver des réponses.

\*\*\*

\*

**FIN**

DU TOME III

## Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

### Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



### Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

Donner votre avis



Les auteurs comptent sur vous